

Louis Nicolas Demassieux (1843-1902) et sa famille



Nicolas Demassieux

février 2023 - révision 5

Table des matières

Racines Familiale au XVIII et XIXème Siècle	4
La famille Demassieux : les origines	7
Les Demassieux, cultivateurs à Moulins-Saint-Hubert	7
Jacques Démassieux, un cultivateur au cœur de la révolution	7
Enfance	9
École Polytechnique	18
L'École Impériale Polytechnique dans les années 1860	18
Les condisciples de Louis Nicolas Demassieux	23
Scolarité de Louis Nicolas Demassieux à l'école Polytechnique	25
Cochinchine (1869-1871)	29
Montpellier (1871)	37
Tahiti (1872-1874)	39
La route de l'Est	42
Aménagement de Papeete	44
Un officier apprécié, à l'indépendance affirmée	46
Voyage de retour	47
Retour en France, Nîmes (1874-1878)	50
Mariage avec Sarah Louise Clamageran (14 juin 1876)	52
Toul (1878-1880)	56
Algérie (1881-1887)	57
Dellys, petit port à 100km à l'est d'Alger	59
Carrière et vie de famille à Dellys	61
Tunisie (1887-1890)	64
La Tunisie, récent protectorat français	64
Vie de famille à Tunis	66
Carrière militaire	68
À la chefferie d'Alger (1890-1900)	69
Le quotidien de la famille	69
Carrière militaire	76
Constantine (1894-1898)	79
Joyeuse smala dans le palais du Bey	79
Carrière militaire	83
Directeur du Génie à Alger (1898-1900)	85
Retour à Alger	85
Émeutes anti-juives	89
L'affaire Dreyfus	91
Carrière militaire	92
Fontainebleau (1900-1902)	93
L'affaire Coblenz	93
Changement de vie pour la famille	98
Des relations familiales renouées	99
Dernier voyage du général Demassieux	101
L'homme, l'époux et le père	104
Sarah Demassieux, de 1902 à 1945	105
Les enfants de Louis-Nicolas et Sarah Demassieux	111
Gabrielle Demassieux (1878-1974)	111
Valentine Henches, née Demassieux (1880-1952)	117
Jean Demassieux (1881-1914)	122
Louis Demassieux (1888-1914)	134
Alexandrine Daures née Demassieux (1888-1977)	142
Bibliographie et sources	147
Table des Illustrations	149
Index	153

Avant-Propos

Ce texte qui relate la vie du général Louis Nicolas Demassieux et de sa famille est le résultat d'une longue entreprise familiale pour collecter, organiser et exploiter les documents le concernant. Mon grand-père Jacques Demassieux avait entrepris cet effort. Bien avant les facilités qu'offre aujourd'hui Internet, il a consulté les archives militaires et écrit une première brochure sur son grand-père Louis Nicolas, insistant surtout sur sa carrière. L'avant-propos qu'il rédige en 1997 nous indique dans quel état d'esprit il a entrepris ce travail

Ce modeste travail a été rédigé tant bien que mal en vue de présenter à l'usage de nos descendants un aperçu de ce qui est notre famille, afin de ne pas perdre complètement la mémoire du passé.

Ceux qui le voudront et le pourront s'attacheront peut-être plus tard à compléter ce qui saura le plus les intéresser : les origines Lorraine, suisses, Cévenole, Normande où Aquitaine de nos ancêtres peuvent être, l'un ou l'autre, étudiées beaucoup plus à fond que je n'ai pu le faire. Les alliances de familles, les liens parfois tissés par une communauté de foi au cours des derniers siècles, mériteraient certainement l'attention et l'intérêt d'un chercheur.

En axant cette étude sur la sympathique figure du général Demassieux, j'ai pu placer des dates, des noms, des lieux qui sont autant de repères. Mais l'ensemble n'a guère de valeur historique. Nos descendants, y trouveront seulement un guide pour ne pas trop se perdre dans cette forêt.

Bonne chance à tous

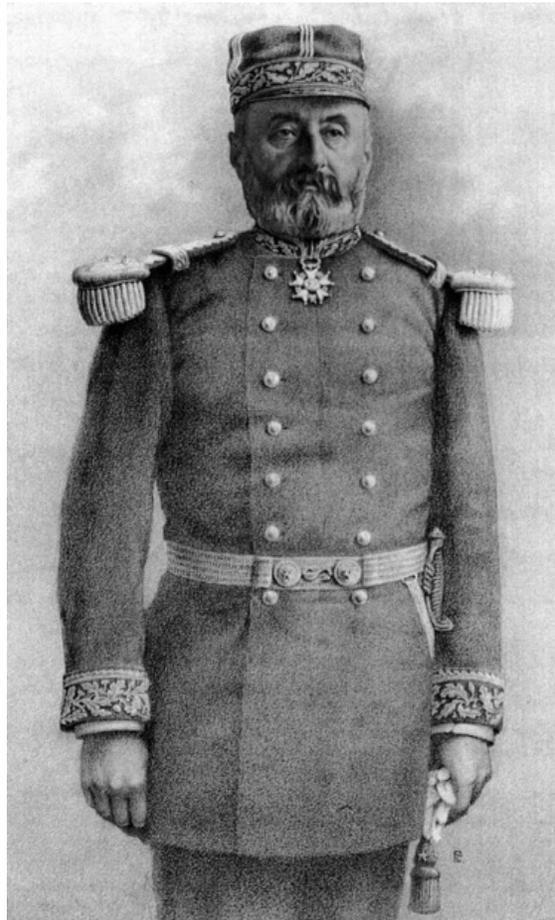
Jacques Demassieux, 1997.

Mon père Laurent Demassieux a repris le flambeau, aidé de ma mère Christiane Demassieux pour le dépouillement manuel des états-civil lorrains. Il a rassemblé une documentation sur les lieux qu'ont fréquenté Louis Nicolas et sa famille, et rédigé une seconde version. J'ai repris ce travail après le décès de mon père, et me suis attaché à numériser un ensemble de photographies, documents et lettres dans le but de faire ressortir mieux encore le contexte quotidien et les détails personnels qui font la vie et l'histoire d'une famille.

Je rends hommage aux descendants de Louis Nicolas qui ont consacré du temps à mettre sur le papier leurs mémoires, en particulier Alexandrine Daures (Tante A) et Suzanne Henches, ce qui a permis de rendre cette biographie beaucoup plus riche de détails de la vie quotidienne de cette famille.

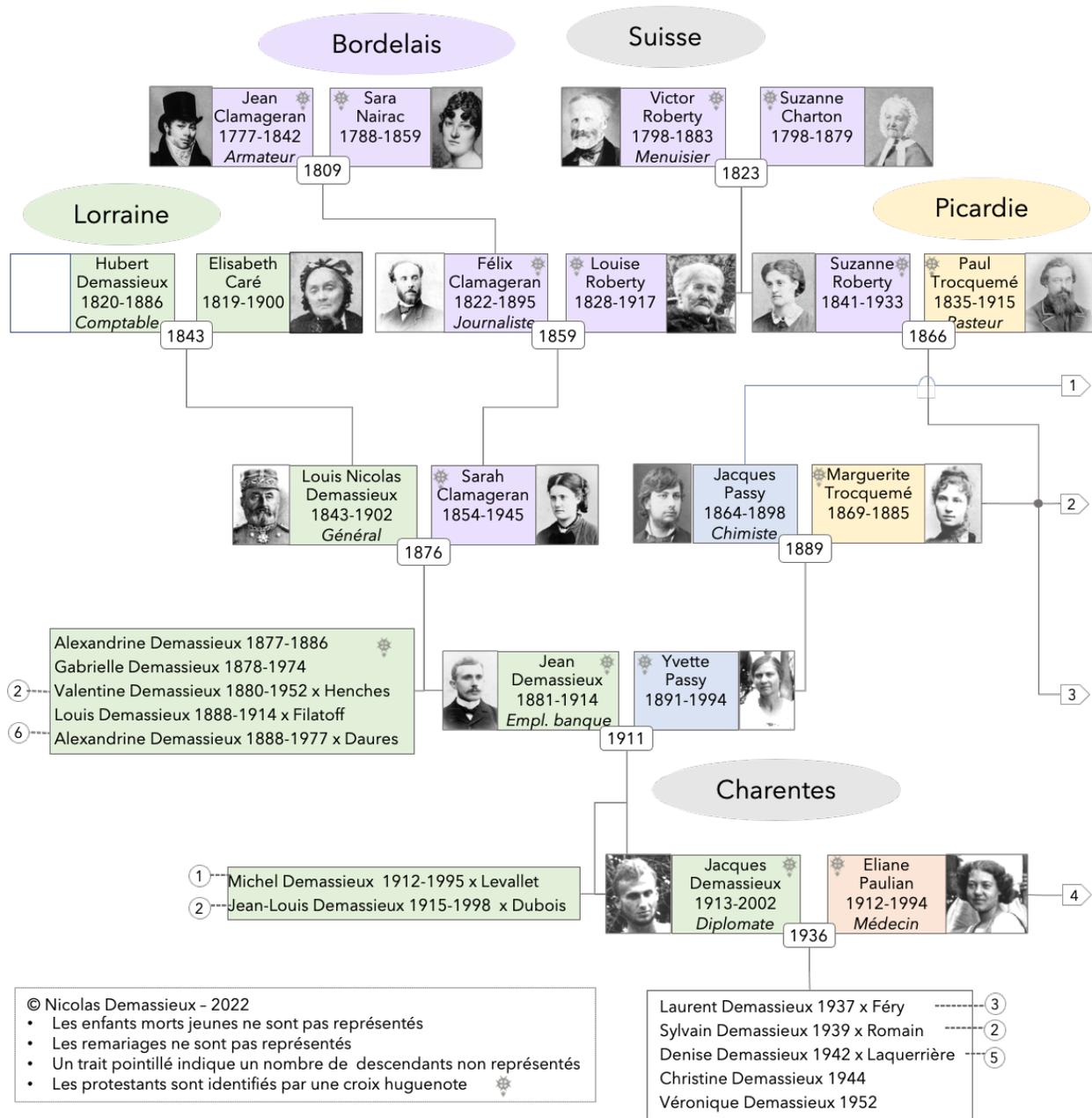
Nicolas Demassieux ; janvier 2023

Le dossier du général Demassieux contient sa photographie retirée de sa carte d'identité. C'est le buste d'un homme souriant, tête nue, d'aspect assez étoffé et vigoureux, quoique marqué peut-être par les années d'outre-mer. Il se tient, en uniforme, les mains jointes appuyées sur une canne. Pour la dernière représentation qu'on lui connaisse, il est en grand uniforme de général de brigade, et porte sa croix de commandeur de la Légion d'Honneur. Il est debout et regarde, l'air quelque peu contrarié, le dessinateur.

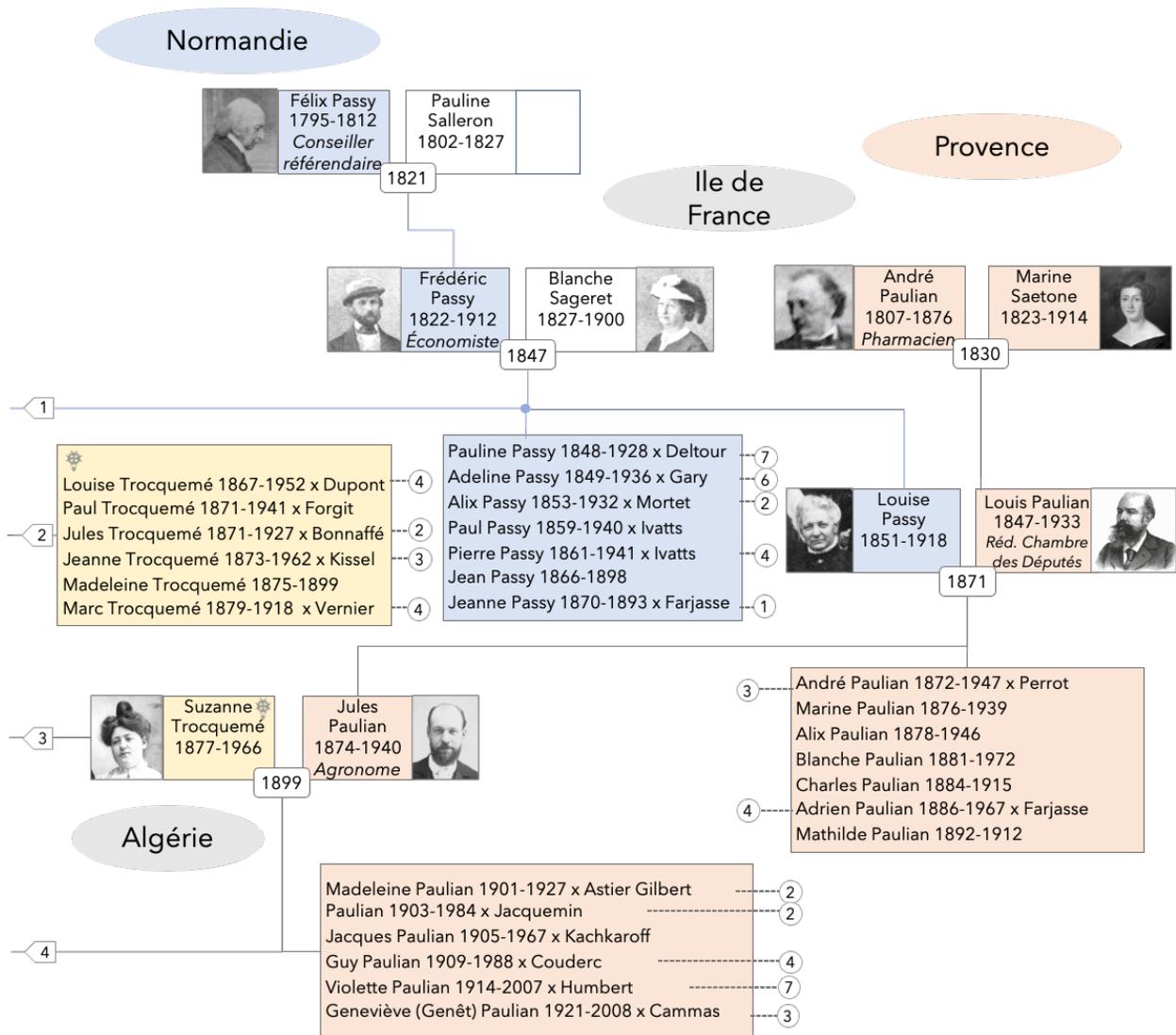


_ 1 Photo d'identité du capitaine Demassieux et dessin du général de brigade Demassieux

Racines Familiales au XVIII et XIXème Siècle



_ 2 Racines familiales au XVIIIème et XIXème siècle (double page)



La famille Demassieux : les origines

Les Demassieux, cultivateurs à Moulines-Saint-Hubert

La plus ancienne mention du patronyme Demassieux actuellement connue est celle du mariage de Didier Demassieux le 11 janvier 1695 à Autréville, petit village du nord du département de la Meuse aux confins des Ardennes, renommé Autréville-Saint-Lambert depuis 1922. Les descendants de Didier Demassieux se sont établis dans le village voisin de Moulines, devenu Moulines-Saint-Hubert en 1922. En 1793, date du premier recensement, Moulines compte environ 450 habitants.



_3 Environs de Moulines – Carte d'état major vers 1850

Jacques Démassieux, un cultivateur au cœur de la révolution

Descendant de plusieurs générations de laboureurs, Jacques Démassieux (le patronyme porte alors un accent) naît en 1746 à Moulines. Il cultive ses terres et est présenté dans les actes officiels comme vigneron. Pendant la révolution, il est membre, du comité de surveillance chargé de dénoncer les suspects et les aristocrates¹. Le 23 novembre 1790, il est élu notable prud'homme assesseur avec 3 autres concitoyens. En 1792 il est officier d'état civil, puis, de 1794 à 1798 agent de l'Administration Municipale. Enfin, en 1799, il devient Vice-Président de l'Administration Communale.

Naviguant quelque peu entre les régimes, il sera plus tard membre du Comité Royaliste de Fresnes. On le retrouve ainsi en 1815 parmi les neuf signataires d'une pétition au roi Louis XVIII se plaignant des troupes étrangères cantonnées dans la région². Il décède en 1816 à Fresnes-en-Woëvre (Meuse) à l'âge de 70 ans. Jacques Demassieux a dépassé sa condition de simple laboureur, et est devenu un notable, et sans doute un ancien respecté, au sein du petit bourg de Moulines.

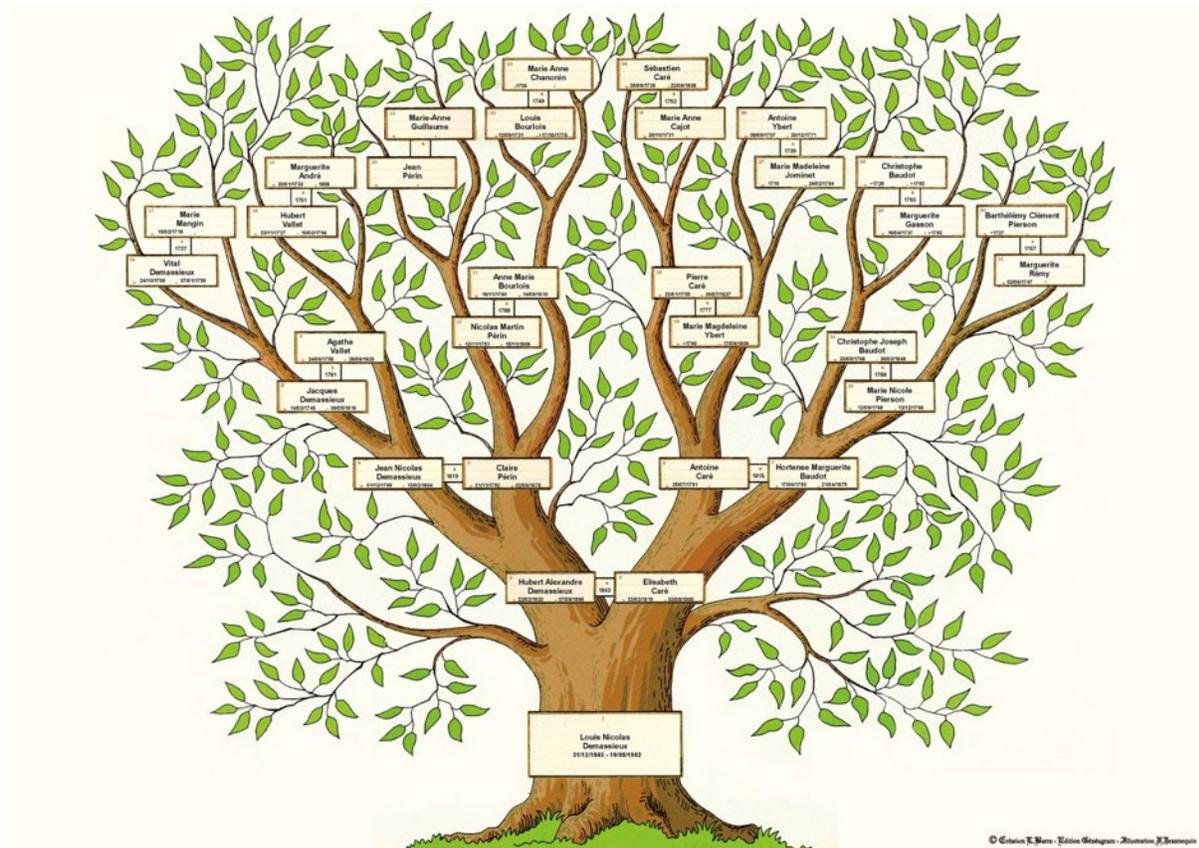
¹ Voir [1], p266 (lien [Gallica](#))

² Voir [1], p264 (lien [Gallica](#))

Son fils, Jean Nicolas naît en 1788 à Fresnes-en-Woëvre. Il épouse Claire Périn née à Verdun en 1792. Les archives le présentent comme propriétaire exerçant la profession de menuisier. Il vivra lui aussi fort vieux, décédant en 1864 à l'âge de 76 ans.

Le fils aîné de Jean Nicolas, Hubert Alexandre Demassieux, né à Fresnes en 1820, est d'abord clerc de notaire. Il épouse Elisabeth Caré à Verdun en 1819 où son père est négociant et juge suppléant auprès du tribunal de commerce de l'arrondissement de Verdun (sa mère aussi, née Hortense Baudot, est verdunoise).

Le couple a quatre enfants : Louis-Nicolas, né le 31 décembre 1843 ; Marie Claire, morte jeune ; Paulin (1851-1918) qui eut trois fils (disparus, semble-t-il, sans postérité, Claire (1857-1941) qui ne se maria pas.



_ 4 Arbre généalogique de Louis Nicolas Demassieux

Enfance

Louis Nicolas Demassieux (pour lui-même et ses descendants, l'accent disparaîtra du patronyme à partir de 1856 environ) est né à Fresnes-en-Woëvre le 31 décembre 1843, de Hubert Demassieux et de Elisabeth Caré son épouse. Les témoins à l'acte de naissance sont les deux grands-pères, Jean Nicolas, âgé de 55 ans et demi, propriétaire, et Antoine Caré, âgé de 62 ans, ancien négociant.

En 1843, année de la naissance de son fils Louis Nicolas, Hubert Demassieux est maître clerk de notaire à Fresnes-en-Woëvre, un bourg d'un peu plus de 1000 habitants, qui ne compte pas moins de deux notaires [2]. La place principale du Bourg n'est alors pas encore décorée de la statue du général Margueritte, qui ne sera érigée qu'en 1884³.

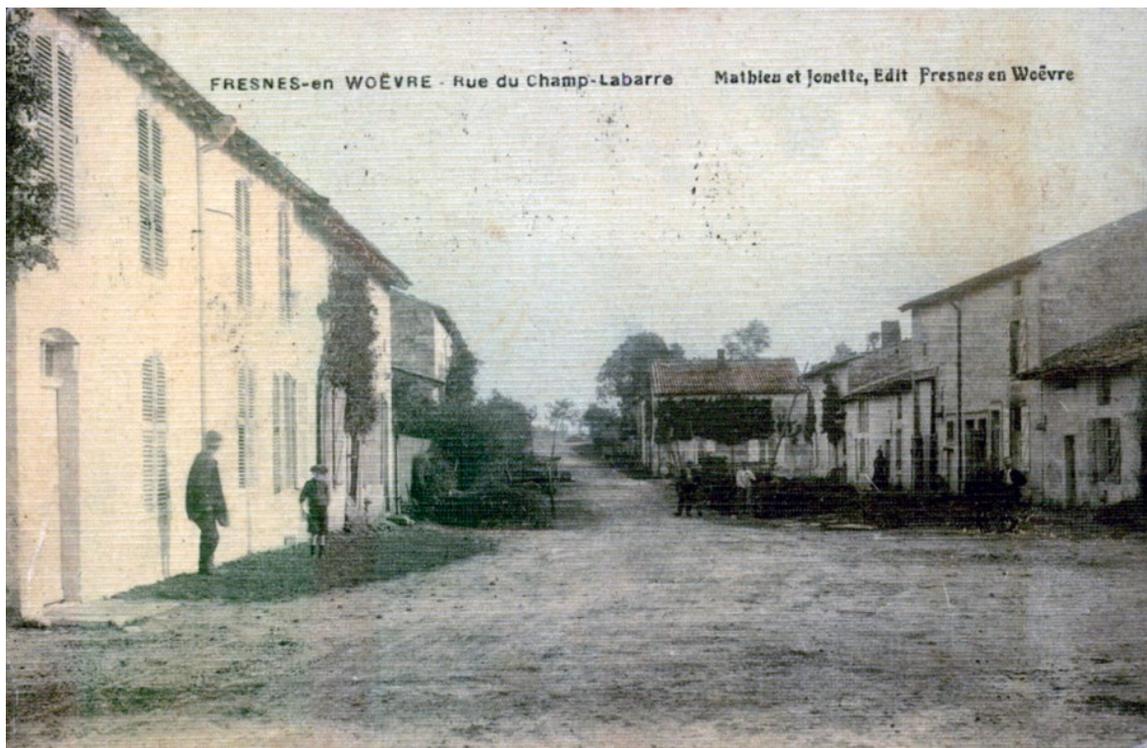


_ 5 Fresnes-en-Woëvre, Place Margueritte, vers 1900

³ Le général Jean-Auguste Margueritte, né le 15 janvier 1823 à Manheulles, dans le canton de Fresnes, est mort le 6 septembre 1870 à Beauraing (Belgique), des suites d'un coup de sabre reçu lors de la bataille de Sedan.



_ 6 Fresnes-en-Woëvre, Rue de Metz, vers 1900



_ 7 Fresnes-en-Woëvre, Rue du Champs-Labarre, vers 1900

Hubert Demassieux est le premier Demassieux à s'éloigner de son village natal. En 1850, la famille déménage à Étain, où Hubert est huissier. Située au milieu d'une plaine fertile, sur la rive gauche de l'Orne, à l'embranchement de la route nationale de Paris à Longwy avec l'ancienne route départementale de Metz à Sedan, Étain est une jolie petite ville de 2500 habitants, dont 3 notaires et 2 huissiers. Les rues en sont larges et les maisons bien bâties. Il y règne une activité commerciale qui contraste avec la ruralité des campagnes environnantes [2].



_ 8 Étain, vue générale vers 1900



_ 9 Étain, entrée par la route de Verdun vers 1900



_ 10 Étain, rue du Bourg, vers 1900



_ 11 Étain, place de l'Hôtel de Ville, vers 1900

Louis Nicolas a 7 ans, et on peut imaginer qu'il a alors fréquenté l'école primaire d'Étain. Sa sœur Marie Claire Demassieux naît à Étain en 1850 (elle y décèdera à l'âge de 10 mois), ainsi que son frère Antoine Paulin Demassieux en 1851.

En 1857, la famille d'Hubert Demassieux est établie à Warcq, comme cultivateur. Le dernier enfant de la famille y naît, une fille nommée Claire Amélie.



_ 12 Louis Nicolas Demassieux enfant, vers 1855)

Louis Nicolas fait ses études secondaires au Lycée Impérial de Nancy comme interne, de 1856 à 1860. Le lycée impérial s'est installé le 6 mai 1803 dans les bâtiments de deux anciens couvents, celui des Minimes et celui des Visitandines, dont les membres ont été expulsés à la Révolution. Il sera renommé Lycée Henri Poincaré en 1913⁴.



_ 13 Nancy, le Lycée Impérial, devenu Lycée Henri Poincaré

⁴ Hasard de l'histoire familiale, l'arrière-arrière-petit-fils de Louis Nicolas Demassieux, auteur de ces lignes, a fait sa scolarité au Lycée Henri Poincaré de Nancy entre 1971 et 1979.

Au lycée, Louis Nicolas obtient d'excellents résultats, et se distingue par ses résultats en Mathématique, Arithmétique et Algèbre. Il passe le baccalauréat ès-sciences les 16 et 17 avril 1860.

1856-1857 Classe de troisième (section sciences)	Prix du premier semestre 2ème semestre	(excellence) Mathématiques Physique chimie Version latine	6è accessit 2è prix 4è accessit 6è accessit
1857-1858 Classe de seconde (section sciences)	Prix du premier semestre 2ème semestre	(excellence) Arithmétique et algèbre Géométrie et trigonométrie Physique et chimie	5è accessit 1er prix 3è accessit 2è prix
1858-1859 Classe de rhétorique (section sciences)	Prix du premier semestre 2ème semestre	(excellence) Mathématiques Mécanique et chimie Organique Version latine	3è Accessit 2è prix 1er accessit 4è accessit
1859-1860 Classe de logique (section sciences)	Prix du premier semestre 2ème semestre	(excellence) Mathématiques	4ème accessit 1er prix

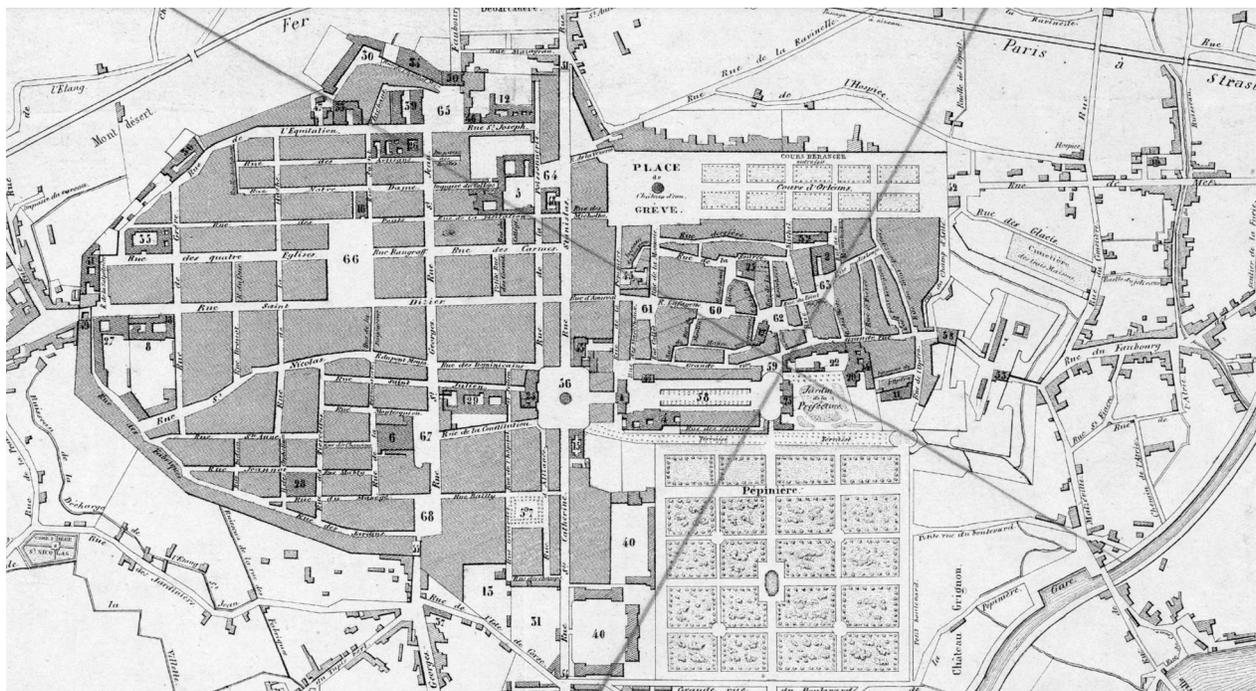
_ 14 *Scolarité de Louis Nicolas Demassieux. (Source Lycée de Nancy)*

La ville de Nancy est alors une belle endormie, enserrée dans les remparts de la citadelle Vauban.

L'église Saint-Epvre de style néogothique n'est alors pas encore bâtie (Louis Nicolas ne verra pas le chantier de construction qui s'étalera de 1864 à 1871).



_ 15 *Nancy, ancienne église Saint-Epvre vers 1850 (Soc. d'Hist. de la Lorraine) et vieille ville (vers 1900)*



ÉDIFICES PUBLICS .		PORTES ET PLACES .
1 Arc de Triomphe.	25 Hospice de la Providence.	49 Porte S ^t Nicolas.
2 Ancien Arsenal.	26 " S ^t Charles	50 " S ^t Jean.
3 Abattoir	27 " des Orphelins	51 " Stanislas.
4 Cour d'appel et Maison de Justice.	28 " des Orphelins.	52 " Neuve.
5 Lycée National.	29 " S ^t Julien.	55 " de la Citadelle.
6 Cathédrale.	50 Hôpital militaire.	54 " S ^{te} Catherine.
7 Caserne de la Citadelle.	51 Jardin Botanique.	55 " S ^t Georges.
8 Couvent des sœurs de la Doctrine Chrétienne.	52 Manutention.	56 Place Stanislas, ou du Peuple.
9 Dépôt de mendicité.	55 Manège.	57 " d'Alliance.
10 Dépôt de vidanges.	54 Mont de Piété.	58 " Carrière.
11 Écuries de Cavalerie.	55 Maison de secours.	59 B ^{te} Carrière.
12 Écuries du quartier S ^t Jean.	56 Maison de correction.	60 " des Dames.
13 École Forestière.	57 Magasin de chauffage militaire.	61 " La Fayette.
14 École normale.	58 Prison Militaire et Porte N ^{re} Dame.	62 " S ^t Epvre.
15 Evêché.	59 Quartier S ^t Jean. (Cavalerie)	65 " de l'Arsenal.
16 Église S ^t Sébastien.	40 Quartier S ^{te} Catherine (Infanterie)	64 " Dombasle.
17 " S ^t Epvre.	41 Salpêtrerie.	65 " S ^t Jean.
18 " S ^t Nicolas.	42 Séminaire et Église S ^t Pierre.	66 " du Marché.
19 " S ^t Fiacre.	43 Théâtre	67 " de la Cathédrale.
20 " des Cordeliers.	44 Tribunal de Commerce.	68 " S ^t Georges.
21 " de Bonsecours.	45 Tribunal civil.	
22 Gendarmerie.	46 Temple Protestant.	
23 Hôtel de la Préfecture.	47 Temple Israélite.	
24 Hôtel de Ville.	48 Université et Bibliothèque publique.	

_ 16 Plan de la ville de Nancy par Christophe, 1850 (Source [Gallica](#))

La famille déménage ensuite à Paris. Est-ce parce que Hubert y a trouvé un emploi, ou bien parce que les parents ont souhaité mettre Louis Nicolas dans un lycée plus prestigieux ? Son père est employé comme comptable dans une brasserie sise au 108 de la rue Mouffetard. Il avait alors à faire vivre sur son salaire, outre sa femme et les deux plus jeunes enfants, le père de sa femme, octogénaire. La famille habite rue du Battoir Saint-Victor, juste à côté de la prison Sainte Pélagie. Louis Nicolas Demassieux se retrouve donc scolarisé au Lycée Charlemagne à Paris, qui dans le Marais. Pensionnaire à l'Institution Jauffret⁵, Louis Nicolas y prépare le concours d'entrée à l'École Polytechnique.



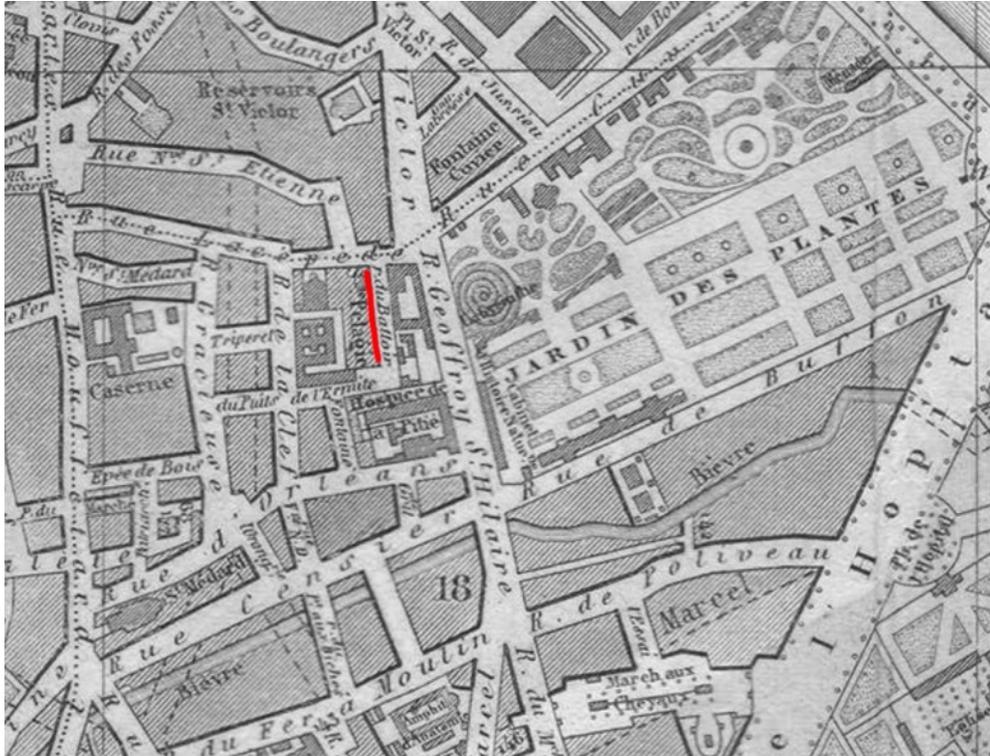
_ 17 Hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, siège de l'Institution Jauffret (Source Musée Carnavalet)

Le 4 mai 1862, le père de Louis Nicolas Demassieux expédie au ministère de la Guerre une demande de bourse ainsi rédigée :

L'un de mes fils à l'intention de concourir cette année aux examens de l'École Polytechnique. Conformément à l'instruction du 18 janvier 1860, je sollicite de Votre Excellence la concession d'une bourse et d'un trousseau dans le cas où le candidat serait appelé à entrer à l'École. Je ne possède pour toute fortune qu'une petite propriété d'une valeur de 800 Francs, imposée au rôle des contributions pour un revenu de 4 Francs 10, ainsi que le constate l'extrait ci-joint. (Nota : l'extrait du rôle indique que l'impôt, et non le revenu, est de 4 Francs 15. Le revenu était estimé par la mairie du 5ème Arrondissement de Paris à 40 Francs par an). Je n'ai aucune espèce de revenu, trois enfants, ma femme, son père, vieillard de 80 ans, et moi, vivons ensemble d'un emploi que j'exerce dans une brasserie, rue Mouffetard, n°108. En présence de cette faible ressource et des charges qui pèsent sur moi, j'ose espérer, Monsieur Le Ministre, que vous daignerez accueillir ma demande.

4 mai 1862, H.A. Demassieux, rue du Battoir Saint Victor n°9

⁵ L'institution Jauffret, créée en 1837, est une école secondaire privée parisienne du XIXe siècle. Elle était installée dans l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau au 29, rue Culture-Sainte-Catherine (devenue la rue de Sévigné en 1867), 3e arr. de Paris. (Source [Wikipedia](#))



_ 18 La rue du Battoir, aujourd'hui disparue. Nouveau Plan de Paris. Hachette, 1870

Dans le dossier de candidature on trouve : la demande, souscrite par Louis Nicolas, de subir à Paris les examens d'entrée à Polytechnique, datée du 10 mai 1862 sur papier à en-tête de l'Institution Jauffret ; une attestation du maire du 5^{ème} Arrondissement, confirmant après enquête les renseignements fournis par son père :

- Trois enfants : le candidat, un fils de 11 ans, une fille de 5 ans,
- Produit de l'emploi du père : 1 800 Francs,
- Montant de la contribution foncière : 2 Francs,
- Contribution personnelle : 8 Francs,

et donnant un avis favorable ; une attestation du Lycée Impérial Charlemagne certifiant que l'élève Louis Nicolas Demassieux se trouve au Lycée en 1861-1862 ; un certificat de la Faculté des Sciences de Nancy relatif au Baccalauréat ; un certificat médical du 16 avril 1862 par lequel le chirurgien de l'Hôpital de la Pitié déclare que l'élève Demassieux, de l'Institution Jauffret a été vacciné et est apte au service public.

École Polytechnique

Louis Nicolas Demassieux entre à l'École Polytechnique en 1862 dès sa première tentative. Il réussit brillamment le concours d'entrée, et est classé 10^{ème} sur 130 élèves admis. Dans une lettre datée de Verdun du 14 octobre 1862, après l'octroi de la bourse et le concours, qui eut lieu en septembre, Louis Nicolas confirme sa demande d'entrée à Polytechnique comme boursier et s'engage donc à servir dans les services publics ou militaires selon son rang de classement à la sortie.

L'École Impériale Polytechnique dans les années 1860

L'École polytechnique, fondée en 1794 par la Convention nationale sous le nom d'École centrale des travaux publics et militarisée en 1804 par Napoléon puis réorganisée par décret du 1er novembre 1852, est alors installée sur la montagne Sainte-Geneviève [3] :

On ne peut y être admis que par voie de concours. À cet effet, des examens publics ont lieu tous les ans. Un arrêté du ministre de la Guerre, rendu public avant le 1er avril, fait connaître le programme des matières sur lesquelles doivent porter ces examens, ainsi que l'époque de leur ouverture.

Pour être admis au concours, il faut être Français et avoir plus de seize ans et moins de vingt ans au 1er janvier de l'année courante. Toutefois les militaires des corps de l'armée y sont admis jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, pourvu qu'ils n'aient pas accompli leur vingt-cinquième année avant le jour fixé pour l'ouverture dudit concours, et qu'ils justifient de deux ans de service effectif et réel sous les drapeaux.

Le prix de la pension est de 1000 fr. par an celui du trousseau est déterminé chaque année par le ministre de la Guerre.

La durée du cours complet d'instruction est de deux ans. Les élèves qui ont satisfait aux examens de sortie et dont l'aptitude physique aux services publics a été constatée, ont le droit de choisir, suivant le rang de mérite qu'ils occupent sur la liste générale de classement, dressée par le jury, et jusqu'à concurrence du nombre d'emplois disponibles, le service public où ils désirent entrer, parmi ceux qui s'alimentent à l'École, savoir l'artillerie de terre et de mer, le génie militaire et le génie maritime, la marine impériale et le corps des ingénieurs hydrographes, les ponts et chaussées et les mines, le corps d'état-major, les poudres et salpêtres, l'administration des télégraphes et celle des tabacs.

Extrait de L'Almanach Impérial - 1862 [3]

ÉTAT-MAJOR. Messieurs,
Coffinières (C*), général de brigade du génie, commandant.
Gagneur (O*), colonel d'artillerie, commandant en second.
De Tessières *, capitaine d'artillerie. | Frogier de Ponlevoy *, capit du génie.
Serval *, capitaine du génie. | Ruelle *, capitaine du génie.
Dumas-Champvallier *, capit. d'artiller. | Charon *, capitaine d'artillerie.
Examineurs des élèves. Messieurs,
Mathieu (O*), de l'Académie des sciences. | Cahours *.
Lamé (O*), de l'Académie des sciences. | Verdet *.
Babinet *, de l'Acad. des sciences.
Examineurs d'admission. Messieurs,
Transon *, président. | Bonnet *, de l'Académie des sciences.
Hermite *, de l'Académie des sciences. | Cabart Danneville *.
Haton.
Directeur des études.
M. Riffault (O*), colonel au corps du génie.

_ 19 État-major de l'école polytechnique en 1862. Almanach Impérial [3]

En 1862, L'École Polytechnique est commandée par le général Grégoire Coffinières de Nordeck⁶, major de la promotion 1829, le même qui en 1870 livra aux prussiens la place de Metz sans l'avoir défendue.



_ 20 Entrée de l'école polytechnique, 1885 [4]

Les promotions comptent alors environ 130 élèves. L'encadrement militaire est assuré par des capitaines, les *pits* et des sous-officiers, les *basoffs*. Les X sont regroupés en salles de travail, dans lesquelles chacun a une place attitrée pour les études. Les mieux classés au concours d'entrée reçoivent à leur arrivée un grade de sergent-major, sergent-fourrier ou sergent, et deviennent chefs de salle. Ce sont eux que l'on appelle *crotales*. Ils sont responsables du sérieux de leurs camarades, mais les élèves en question ne sont pas pour autant plus disciplinés que les autres...

Les ordres pour les deux promotions sont donnés presque quotidiennement par le général commandant l'École. Ces ordres règlent les horaires de cours, de récréation, annoncent les permissions de sortie ou donnent des informations intéressantes tous les élèves. Parmi les nombreuses matières étudiées, figurent l'analyse, la physique, la mécanique, la chimie, mais aussi l'art militaire et la topographie. Les élèves, alors destinés en grande majorité à servir dans les armes, suivent des cours d'exercice militaire qui ont lieu dans la cour des Acacias de l'École : cours de tir au fusil et au revolver et de « mouvements de pied ferme ». S'ajoutent à ces cours l'enseignement des humanités : l'histoire, la littérature, l'allemand, le dessin. La gymnastique, également, est obligatoire.

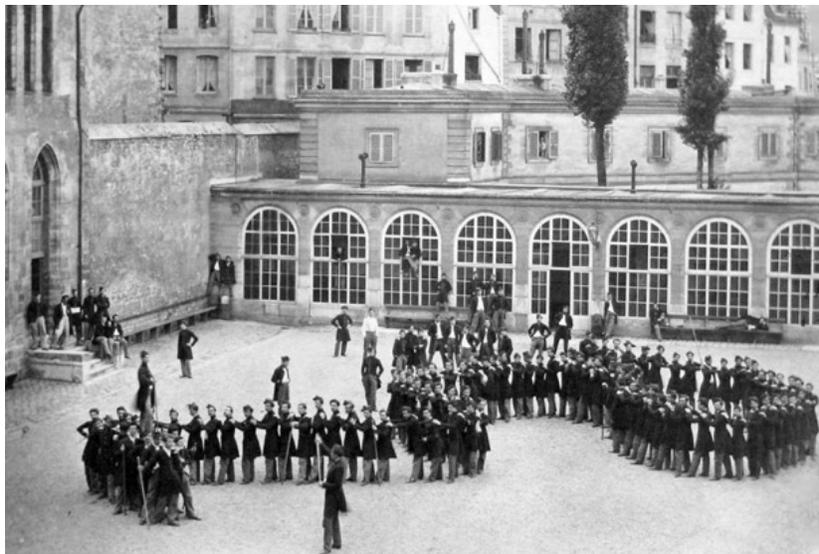
⁶ Grégoire Coffinières de Nordeck (1811-1887) commande l'École Polytechnique au milieu du Second Empire (Source [Wikipedia](#))



_21 Salle d'étude, et matériel de travaux pratiques, 1885 [4]



_22 La promotion 1865 en formation dans la cour [4]



_23 Le « bahutage » à l'École Polytechnique en 1885 (collection École Polytechnique)

La vie des polytechniciens est donc réglée et rythmée par les leçons, mais elle est loin d'être monotone. Parmi les obligations scolaires des élèves figurent les visites de manufactures. Les élèves, guidés par leurs professeurs, visitent des sites industriels tels que « l'usine à gaz de Vaugirard » ou « la raffinerie des sucres Constant Say ».

L'encadrement est strict, tant en ce qui concerne la discipline militaire que l'organisation des études. Interdiction de fumer, d'introduire de l'alcool dans l'École, mais aussi de jouer aux cartes ou d'apporter des livres, à moins qu'ils soient sérieux et validés par l'encadrement. Un élève rentré ivre après le couvre-feu de minuit écope alors de 15 jours de prison militaire... Les rappels sur la tenue sont nombreux, et les élèves en faute se voient punis.



_ 24 Le foyer et une chambrée, 1885 [4]



_ 25 Réfectoire, et amphithéâtre, 1885 [4]

Les élèves sont souvent punis. Les motifs récurrents sont le retard, le bruit, la mauvaise tenue, mais certaines punitions ont des énoncés plus savoureux. Beaucoup sont sanctionnés pour être « couchés par terre en étude » ou bien s'installent au sol pendant les cours magistraux, sans que le professeur ne les voie, pour jouer aux cartes. On disait alors d'un élève resté au lit qu'il était allé en amphi-pieu. Les polytechniciens étaient créatifs, tantôt punis pour « avoir dessiné sur le mur pendant le cours de dessin », tantôt pour avoir construit un dispositif ingénieux pour communiquer avec la salle voisine en étude. Les punis avaient un goût certain pour les jets de projectiles à travers les fenêtres[5].

L'année compte aussi son lot d'événements festifs organisés par les élèves. En premier lieu, le Point Gamma (qui a lieu la première fois en 1861). Les polytechniciens se déguisent sur le thème de l'astronomie et défilent en une farandole impressionnante. La préparation de leurs costumes les occupent pendant deux semaines.

Le classement des élèves de la promotion les amène à choisir en juin leur « service public ». Les promotions sont alors réparties entre les corps de l'État (Mines, Ponts, Tabacs, Poudres et Salpêtres) et les armées, et en priorité l'artillerie.

<i>Professeurs, maîtres et répétiteurs. Messieurs,</i>		
Dnhamel (O*), de l'Académie des sciences.....		} <i>Analyse.</i>
Bertrand (Joseph)*, <i>idem</i>		
Bour.....		} <i>Mécanique et machines.</i>
Delaunay*, de l'Académie des sciences.....		
Favé O*, colonel d'artillerie.....		} <i>Fortifications et art militaire.</i>
De la Gournerie*, ingén. en chef des ponts et chaus.		
Laussédât*, capitaine de génie.....		} <i>Géométrie descriptive.</i>
De Sénarmont (O*), de l'Académie des sciences.....		
Jamin*.....		} <i>Physique.</i>
Regnault (O*), de l'Académie des sciences.....		
Freymy*, <i>idem</i>		} <i>Chimie.</i>
Reynaud*.....		
Havet*.....		} <i>Architecture.</i>
Duruy (C*).....		
Bacharach (Henri)*.....		} <i>Composition française.</i>
Lalaisse.....		
Canon.....		} <i>Histoire.</i>
Colin.....		
Tronquoy.....		} <i>Langue allemande.</i>
Kaës.....		
Jodot*.....	<i>répétiteur.....</i>	} <i>Dessin de la figure et du</i>
De Loménie.....	<i>idem.....</i>	
Fix (Jean-Christophe-Théobald)	<i>idem.....</i>	} <i>paysage.</i>
Tissot.....	<i>idem.....</i>	
Trançon*.....	<i>idem.....</i>	} <i>Dessin des machines.</i>
Bonnamy*, capitaine du génie.	<i>idem.....</i>	
Marie.....	<i>idem.....</i>	} <i>Chef des travaux graphiques.</i>
Bonnet*, del' Acad. des sciences.	<i>idem.....</i>	
Bary*.....	<i>idem.....</i>	} <i>Architecture.</i>
N.....	<i>idem.....</i>	
Mannheim, capitaine d'artillerie	<i>idem.....</i>	} <i>Composition française.</i>
Leblanc.....	<i>idem.....</i>	
Cloëz.....	<i>idem.....</i>	} <i>Langue allemande.</i>
Cabot-Daureville*.....	<i>idem.....</i>	
Bresse*.....	<i>idem.....</i>	} <i>Géodésie.</i>
Bouquet.....	<i>idem adjoint.</i>	
Leroux.....	<i>idem idem.</i>	} <i>Analyse.</i>
Guignet.....	<i>idem idem.</i>	
Salicis*, lieutenant de vaisseau.....		} <i>Géométrie descriptive et tra-</i>

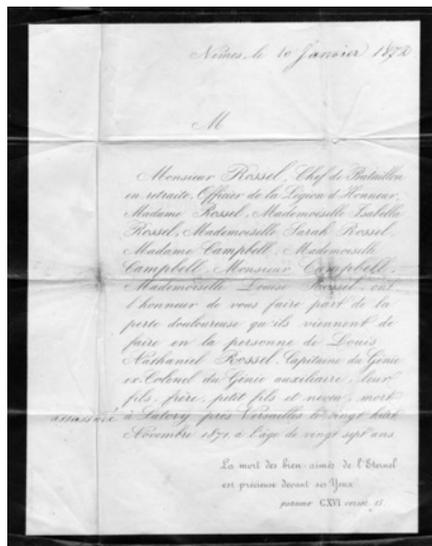
_ 26 Professeurs de l'école polytechnique en 1862. Almanach Impérial [3]

Les condisciples de Louis Nicolas Demassieux

Louis Nicolas côtoie dans sa promotion à l'école polytechnique des élèves qui auront par la suite des carrières très variées :

- [Charles Baihaut](#), homme politique, ministre des travaux publics, seul personnage condamné dans l'affaire du scandale de Panama
- [Frédéric Delafond](#), qui dirigera l'école des mines et sera président de la société géologique de France. Il a été l'auteur du rapport sur les explosions survenues dans les houillères de Saône-et-Loire le 4 février 1895 ([sa biographie](#)).
- [Albert Gisclard](#), concepteur d'un système de pont suspendu
- [Georges Henri Halphen](#), mathématicien
- [Auguste Michel Lévy](#), major de la promotion 1862, géologue, membre de l'Académie des sciences
- [Alfred Picard](#), ingénieur des chemins de fer
- [Louis Nathaniel Rossel](#), homme politique, militaire et écrivain, ministre de la Guerre de la Commune de Paris

Louis Nathaniel Rossel, boursier à Polytechnique en 1862-1863, comme Louis Nicolas Demassieux, sera son condisciple à l'École du Génie à Metz, nommé lieutenant à la même date que Louis Nicolas Demassieux. Rossel servira en 1868-1869, au 2^{ème} régiment du Génie à Montpellier, où Louis Nicolas Demassieux sera également affecté en mai 1871. Rossel fera partie, à Metz, en 1870, de l'armée Bazaine, qu'il quittera pour devenir, peu après, par patriotisme, Délégué à la Guerre de la Commune de Paris. Après son arrestation et sa condamnation par un conseil de guerre, il sera passé par les armes à Satory, le 28 novembre 1871. Un faire part de son décès et une photographie seront envoyés le 10 janvier 1872 par son père aux camarades de Polytechnique de son fils ; l'exemplaire de Louis Nicolas Demassieux, annoté de la main du père de Rossel, est resté dans les archives de la famille.



_ 27 Photographie et faire-part de décès de Louis Rossel

annoté « assassiné » par le père de Rossel et envoyés par la famille à Louis Nicolas Demassieux

La vie à l'École Polytechnique et à l'École de Metz entre 1862 et 1866, est décrite dans le volume que Madame E. Thomas a consacré à la "Vie de Rossel". (Gallimard, 1967)[6].

Liste par ordre de mérite des 130 premiers candidats reconnus admissibles à l'école impériale polytechnique (source [Revue de l'instruction publique de la littérature et des sciences en France et dans les pays étrangers, 22^{ème} année, n°29, 16 octobre 1862, Hachette](#)).

1. [Étienne, Paul Jean Achille](#)
2. [Hétier, Anatole Edmond](#)
3. [Delafond, Frédéric Jean Marie Ernest](#)
4. [Achard, Marc Auguste](#)
5. [Pesson, Albert Auguste Alphonse](#)
6. Darcq, Pierre François Eugène
7. Pigeon, Henri
8. [Lax, Jules](#)
9. Fauvelle, Émile Jacques-Adrien
10. [Demassieux, Louis Nicolas](#)
11. [de Poilloüe de Saint Perrier, Jean Guy](#)
12. Gérard, François
13. Thorel, Charles Albert
14. Le Basteur, Victor Henri
15. Bouic, Louis François Jules
16. Royer, Jules Jean Jacques
17. [Michel-Lévy, Auguste](#)
18. Lenclude, François Auguste
19. Rigaud, Fernand
20. Beaudouin-Donchain, Henri Lucien
21. Bartet, Gustave Ernest
22. Mahuet, Gaspard
23. Choquet, Jean Marie Georges
24. Margerid, Anne Joseph Alphonse
25. Dupré, Raphaël Louis Anathase
26. Delevaque, Charles
27. Crafft, Louis Eugène François
28. Durand, Pierre Adrien Hippolyte
29. George, Paul Louis
30. Collei, Joseph Alfred
31. [Delaunay, Louis Marie Gabriel](#)
32. Legros, Joseph
33. Chaperon, Georges Marie Bertrand
34. Boutrouë, Émilien François
35. Berquin, Léon
36. [Cauvin, Lucien Bruno Joseph](#)
37. [Büttner, Auguste Alfred](#)
38. Halphen, George Henri
39. Gouton, Albert Louis Barthélemy
40. [Virla, Eugène Emilien Paul](#)
41. Fan, Auguste Hippolyte
42. de Fornel de la Laurence, Philippe Marie
43. Riss, Pierre Philippe-Edmond
44. Guillaïn, Florent Antoine
45. Julien, Jean Marie
46. Nicolas, Jacques
47. Fribourg, Arthur Silvain
48. de Goy, Paul Marie Gustave
49. Gouault, Alexandre Pierre
50. Treuille, Adrien
51. Bleyne, Martial
52. Bernard, Charles Élie
53. Guillemin, Pierre Auguste
54. Picard, Maurice Alfred
55. Bunel, Gustave Alexandre
56. Payan, Marius Albert
57. Charral, Paul Alexandre
58. [Armengaud, Jules Alexis Marie](#)
59. Marc, Léonard Augustin Louis
60. Izarn, Joseph Louis
61. Poulle, Paul Jean Charles Maurice
62. Perboyre, Louis Eugène Marie
63. Robida, Léopold Alexandre
64. Baudry, Charles Henry
65. Lebeau, Jean Eugène
66. Lemerrier Moussaux, Paul Laurent
67. Ventre, Félix Louis Napoléon
68. [Hudault, Marie Armand Anatole](#)
69. Bertrand, Edmond
70. [Gérardin, Claude Joseph Frédéric](#)
71. Puton, Louis Victor Antoine Émile
72. Verchère, Armand
73. [Rigollet, Joseph](#)
74. Gisclart, Albert Victor Hippolyte
75. Callard, Denis
76. Delanne, Alfred
77. Agnellet, Edouard
78. [Altmayer, François Maurice](#)
79. [Rossel, Louis Nathaniel](#)
80. Nègre, Jean Louis
81. Leduc, Léon Jean Baptiste
82. Cordier, Henri
83. Critot, Émile
84. Montigny, Charles Ernest
85. Cerf, Louis
86. Durand de Villers, Lucien Paul Léon
87. Delay, Edmond Émile
88. Sarrat, Kock Joseph Armand
89. Margerie, Charles Marie
90. Thomas, Jean Marcel Napoléon
91. Neveu, Charles
92. [de Lancrau de Bréon, Arthur Etienne](#)
93. Padovani, Jean Jérôme
94. Dupuy, Jules Louis Marie
95. [Silhol, Auguste Amédée](#)
96. Roswag, Henri
97. Heckenbinder, Joseph Nicolas
98. Bayan, Joseph Félix Ferdinand
99. [Laguarrigue de Survilliers, Jean René](#)
100. [Palle, Anatole](#)
101. Lourdel Hénant, Charles Alexandre
102. Guibert, Armand Williams
103. Mathieu, Anatole Michel
104. Broca, Pierre Rose Elie
105. Delsol, Jean Louis
106. Percheron, Gustave Ferdinand
107. Arvengas, Gabriel
108. Moisson, Arthur Léo Ernest
109. Lambert, Joseph Achille
110. Guillon, Claude-Marie
111. Baihant, Charles
112. Garat, Jules
113. [Billion du Rousset, Gustave Pierre](#)
114. Jôret, Charles Jean Baptiste
115. Méresse, Joseph
116. Manset, Léon Constant
117. Fistié, Eugène Joseph
118. Bourdin, Ferdinand Clément
119. Larrivet, Louis
120. Hubert, Henri
121. de Carsolade du Pont, Anatole Paul Marie
122. Cossins de Belvalle, Auguste Marie Alexandre
123. de la Taille, Jacques Louis
124. Hutter, Aimé François Maurice
125. Moreau, Edmond Bernard
126. Paris, Marie Pierre Edmond
127. Noël, Marie Arthur
128. [Baille de Beauregard, Henri Alexandre](#)
129. [Mortier, Auguste](#)
130. Netzler, George

Scolarité de Louis Nicolas Demassieux à l'école Polytechnique

Son rang d'admission lui vaut le grade de sergent en 1862-1863. Louis passe en seconde année le 37^{ème} sur 129 ; il ne se retrouve que le 45^{ème} sur 128 à la sortie en 1864. Il semble qu'une faiblesse relative en analyse et en langues explique ce léger recul, ses autres notes étant excellentes.



_ 28 Louis Nicolas Demassieux à l'école polytechnique, 1862

Année	Matière	Note	Coefficient	Total
1862-1863	Analyse	15	30	Total 2310
	Mécanique	16	30	
	Géométrie descriptive	16	20	
	Physique	15	25	
	Chimie	10	25	
	Géodésie	16	25	
	Langue (allemand)	14	5	
1863-1864	Analyse	6	25	Total 2345
	Mécanique	14	30	
	Stéréotomie	14	25	
	Physique	14	25	
	Chimie	12	25	
	Art Militaire et Topographie	14	10	
	Langue	10	5	

Notes de Louis Nicolas Demassieux à l'École Impériale Polytechnique. (Source : Dossier militaire)

Ayant choisi l'arme du Génie, Louis Nicolas est classé 5^{ème} dans la promotion du Génie. Un décret le nomme sous-lieutenant-élève à l'École d'application du Génie, qui se trouvait alors à Metz⁷, à compter du 1er octobre 1864. Le 10 décembre, le sous-lieutenant, qui a rejoint Metz, accuse réception de la lettre ministérielle l'informant de cette décision.

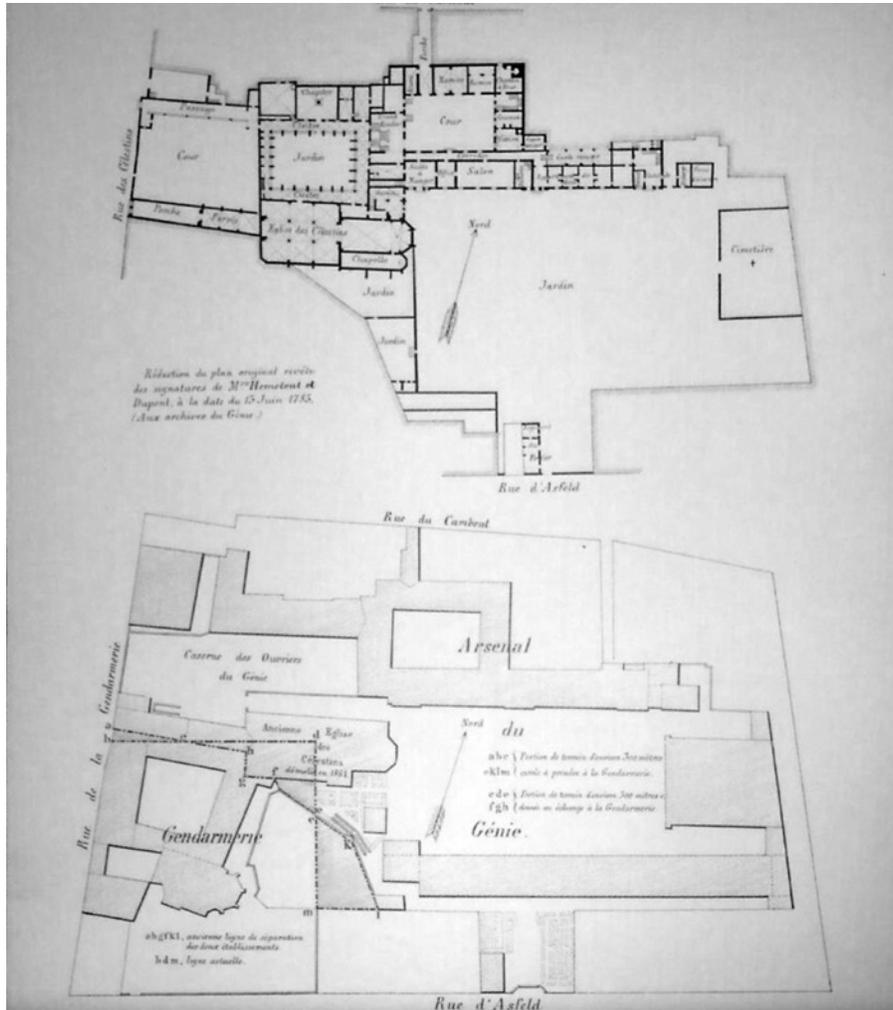
À l'époque de son arrivée à Metz, le signalement du jeune officier donne l'image suivante : taille 1 m 75, cheveux et sourcils châtain foncé, front moyen, nez long, menton petit, visage rond, constitution et santé bonnes.

Il termine sa formation moins brillamment qu'il ne l'avait commencée. À sa sortie de l'École, sa feuille de notes contient les appréciations suivantes :

Conduite bonne. Peu sérieux et peu laborieux, Monsieur Demassieux promettait plus qu'il n'a tenu. Entré le 10^{ème} à Polytechnique, il en est sorti le 45^{ème} avec le numéro 5 dans la promotion du génie. Le classement provisoire l'a placé le 26^{ème} sur 27 élèves. Cette déchéance tient sans doute à ce qu'il n'a pas travaillé. Il est grand, assez joli homme, mais manque de nerf et d'entrain. Sa conduite est bonne. Peut-être faut-il attribuer cet engourdissement physique et moral à sa santé, qui ne parait pas forte.

15 octobre 1866

⁷ L'École d'application de l'artillerie et du génie est une école militaire et une école d'application de l'École polytechnique créée en 1794 à Metz par le Comité de salut public par fusion de l'école royale d'artillerie de Metz et de l'école royale du génie de Mézières. Elle fut transférée à Fontainebleau après la défaite de 1870 et l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne (Source [Wikipedia](#))



_29 Plan de l'école d'application du génie de Metz

Cette École, créée par arrêté du 12 vendémiaire an XI (4 oct. 1802), et réorganisée par décret impérial du 24 juin 1854, est destinée à former des officiers pour le service des corps de l'artillerie et du génie. Les élèves qui la composent sont pris parmi ceux de l'École impériale Polytechnique, reconnus admissibles dans les services publics, d'après l'examen ouvert, à cet effet, après le 1er octobre de chaque année, à cette dernière École, et qui détermine l'arme à laquelle ils sont destinés. Ils reçoivent, lors de leur admission, le brevet de sous-lieutenant élève. Les élèves de l'artillerie et ceux du génie sont assujettis, à l'École impériale d'application, au même régime d'instruction et de discipline, suivant la division à laquelle ils appartiennent. La durée des études est de deux ans ou trois ans au plus. Au bout de ce temps, les élèves qui ont satisfait aux examens de sortie sont classés définitivement suivant leur ordre de mérite dans leur arme respective. Ils sont alors placés dans les corps de l'artillerie et du génie, pour occuper les emplois de lieutenant, réservés aux élèves par la loi du 14 avril 1832. En conséquence du temps consacré par les élèves à leur instruction, il est reconnu à chacun d'eux quatre années d'études préliminaires antérieurement à l'époque de leur admission à l'École impériale d'application (article 5 de la loi du 11 avril 1831) ces quatre années leur sont comptées comme service effectif, dans la liquidation de leur pension de retraite et pour l'admission dans l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur.

Extrait de L'Almanach Impérial - 1865 [7]

<i>État-Major. Messieurs,</i>		
Lefrançois (C✳), général de brigade d'artillerie, commandant.		
Demay ✳, capitaine en 1 ^{er} d'artillerie, aide-de-camp.		
Fournier (O✳), colonel du génie, commandant en second.		
Jacquot ✳, chef d'escadr. d'artillerie.	Aversenq, capitaine en 2 ^e d'artillerie.	
Vieille ✳, chef de bat. du génie.	Roussel ✳, capit. de 1 ^{re} classe du génie.	
Bobillier, idem.	Ducos, capit. de 2 ^e cl. du génie.	
Dumord ✳, capitaine en 1 ^{er} d'artillerie.	Mallet ✳, idem.	
Salle, capitaine en 2 ^e d'artillerie.	Finot (O✳), médecin principal de 1 ^{re} cl.	
<i>Professeurs et adjoints. Messieurs,</i>		
Goulier ✳, chef de bataillon du génie 1 ^{re} classe.	Ferron ✳, capit. du génie de 1 ^{re} classe.	} <i>Art milit^{re} et géodésie.</i>
De la Noë, cap. du gén., adj.	N.	
Chassinat ✳, ch. de bat. du gén.	Jeandel ✳, chef d'esc. d'art.	} <i>Sciences appliquées.</i>
Gardier, cap. du gén., adj.	Duchêne ✳, capit. au 1 ^{er} d'artillerie, adjoint.	
Levassor-Saveray ✳, cap. en 1 ^{er} d'artillerie.	Baur (prof. civil)	} <i>Dessin. Lang. allem.</i>
Deshautschamps ✳, capit. en 1 ^{er} d'artillerie, adjoint . .	Mall ✳, idem.	
Welter ✳, cap. en 1 ^{er} d'artil.	N.	} <i>Pour du cours de chimie.</i>
Logerot (H. A.) ✳, id., adj.	Dutorme, capit. en 1 ^{er} d'artil.	
Blondeau (O✳), lieut.-col..	Charlochay ✳, capit. en 2 ^e d'artillerie, adjoint.	} <i>Equitation.</i>
Follie, capitaine de 1 ^{re} cl. du génie, adjoint	Ricci, lieut. en 1 ^{er} d'artil. adjoint.	
Borius, capitaine de 2 ^e cl. du génie, 2 ^e adjoint.		
<i>Services divers de l'École. Messieurs,</i>		
Besson ✳, chef de bureau d'administ.	Lützlér, artiste lithographe.	
Maingaud (O✳), bibliothécaire.	Godot ✳, garde principal du génie.	
Dumont ✳, trésorier.	Paris ✳, garde d'artillerie de 1 ^{re} classe.	
Bodin ✳, artiste mécanicien.		

_ 30 Enseignants de l'école d'application du génie (L'Almanach Impérial - 1865) [7]

Nommé lieutenant en second par décret à compter du 1er octobre 1866, l'officier est affecté au 1^{er} régiment du Génie, ce qui le conduit d'abord à Arras, puis au Camp de Châlons, (22 avril 1868), enfin à Metz (11 octobre 1868).

Le dossier militaire de Louis Nicolas Demassieux ne contient guère de renseignements sur cette période de service régimentaire. On apprend seulement qu'il a été deux fois puni : le 15 novembre 1857, 48 heures d'arrêts simples pour un manquement à un service commandé, et le 31 mai de la même année, 48 heures d'arrêts pour : « étant malade, ne s'être pas trouvé chez lui lorsque le médecin s'y est présenté. » Puntion augmentée de quatre jours par le général de Brigade.

Finalement, une décision du 30 novembre 1868 le désigne servir en Cochinchine. Il est affecté : « à l'État-Major, à la disposition du ministère de la Marine. » et est nommé lieutenant en premier le 30 décembre 1868.

Cochinchine (1869-1871)



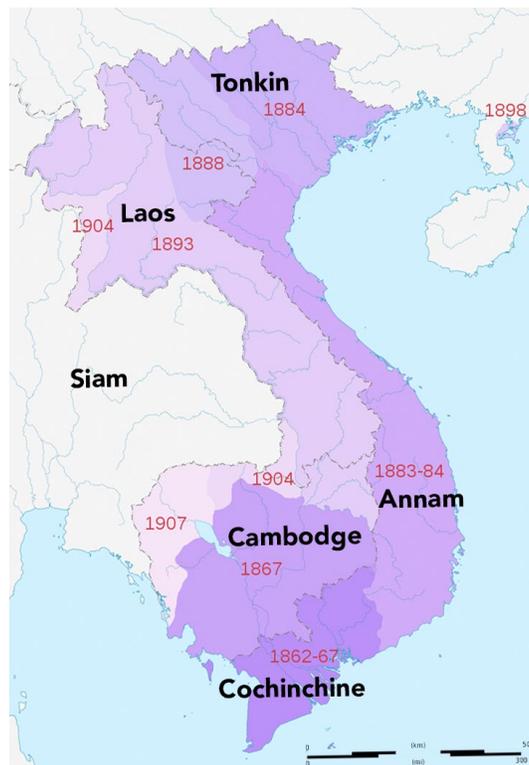
_ 31 Carte de Cochinchine 1889 (Source les colonies Françaises [8])

La Cochinchine avait noué des premiers contacts avec la France au XVIII^{ème} siècle par le biais d'entreprises missionnaires qui ont développé une petite population convertie au christianisme. Le pays s'est ensuite régulièrement fermé aux occidentaux ; les différents souverains qui se sont succédés alternant entre des positions d'ouverture (certains prenant des missionnaires comme conseillers) et de persécutions dont sont victimes les catholiques annamites et les missionnaires. Dès la première moitié du XIX^e siècle, un débat s'instaure en France au sujet d'une possible intervention militaire en Asie du Sud-Est. Les milieux religieux dénoncent les persécutions et les milieux d'affaires jugent que la conquête du territoire aidera la France à développer son influence commerciale en Extrême-Orient — et à rattraper ainsi son retard sur le Royaume-Uni, qui a déjà conquis Hong Kong lors de la première guerre de l'opium — tandis que la marine militaire fait valoir l'intérêt stratégique que représenterait la prise de la ville de Tourane (actuelle Đà Nẵng). Napoléon III envoie en Annam un corps expéditionnaire franco-espagnol de 2 300 hommes, qui assiège le port de Tourane. Le siège traîne en longueur, et ce n'est que fin 1860, après la fin de la seconde guerre de l'opium, que la France peut dégager des troupes en Asie et les envoyer en renfort. Après une première phase difficile, les Français prennent, en février 1861, la citadelle de Vinh Long et l'île de Poulo Condor. L'empereur Tự Đức, confronté dans le Tonkin à une révolte, se résout à négocier avec les Occidentaux ; les amiraux français, de leur côté, manquent de moyens pour aller au-delà de la « Basse-Cochinchine » et n'ont pas d'instructions précises de Paris. Le 5 juin 1862, le traité de Saigon est signé par la France et l'Annam ; la France annexe trois provinces et trois ports, dont Tourane, sont offerts au commerce français et espagnol.

La partie conquise par les Français devient la colonie française de Cochinchine. L'empereur d'Annam, qui veut récupérer ses provinces, soutient une guérilla contre les colonisateurs. Les opposants français à l'entreprise coloniale, qui trouvent la conquête inutile et coûteuse, obtiennent que la France signe en 1864 un traité de rétrocession de la Cochinchine, mais Napoléon III fait ensuite volte-face et dénonce le traité. En juin 1866, les attaques récurrentes des troupes annamites poussent le gouverneur de la colonie, l'amiral de La Grandière, à choisir l'épreuve de force. Ayant reçu l'aval de Paris, il annexe trois provinces supplémentaires — celles de Châu Đốc, Hà Tiên et Vinh Long. Les Français doivent encore affronter des insurrections jusqu'à la fin de 1867, mais ils sont parvenus

à se rendre maîtres du Sud de la péninsule indochinoise⁸. L'expédition sur le Mékong du capitaine de frégate Doudart de Lagrée (qui devait mourir dans le Yunnan), a eu lieu entre 1866 et 1868.

La poursuite de l'expansion française en Asie du Sud-Est reprendra à partir de 1883 sous la Troisième République avec les expéditions du Tonkin⁹, qui conduiront à l'instauration de deux protectorats distincts sur le reste du Vietnam, donnant naissance à trois entités: au sud, la colonie de Cochinchine placée sous la tutelle directe des lois et de l'administration françaises; au centre, l'Annam théoriquement placé sous un régime d'administration indirecte, le souverain, le mandarinat et les lois étant soumis, comme le Cambodge et le Laos voisins, au protectorat de la France; au nord, le Tonkin, sorte de «semi-protectorat», qui évoluait vers un régime d'administration directe. Après une guerre franco-chinoise qui marqua les années 1884 et 1885, la Chine dut à son tour, lors du traité de T'ientsin du 9 juin 1885 reconnaître le protectorat français sur le Vietnam. En 1887, le Vietnam, le Cambodge et le Laos (en 1893) furent regroupés au sein d'une Indochine française — l'Union indochinoise — confiée à un gouverneur général.



_ 32 Expansion territoriale de la France en Indochine 1862-1907 (Source [Wikipedia](#))

En 1868-1869, la Cochinchine est encore un petit protectorat, cédé à la France par des accords, plus ou moins respectés, avec l'empereur d'Annam Tự Đức. C'est un territoire de 50 000 kilomètres carrés au moins, peuplé de deux millions de personnes et occupé par environ 1000 français. Il dépend du ministère de la Marine et des Colonies et relève en 1868 du contre-amiral Ohier¹⁰. Quand arrive le lieutenant Demassieux, la Cochinchine vient donc juste d'être « pacifiée ». Le territoire est peu sûr et en pleine organisation.

⁸ Cochinchine française (Source [Wikipedia](#))

⁹ Un autre aïeul de la famille, Frédéric Passy, alors député, s'élèvera avec constance en 1883-1884 contre les expéditions françaises au Tonkin (Source [Nicopedies](#))

¹⁰ Marie Gustave Hector Ohier (1814-1870), gouverneur par interim de la Cochinchine du 4 avril 1868 au 10 décembre 1869. Il décède à son retour en France de « Cochinchinite » terme utilisé aussi bien pour désigner des maladies intestinales tropicales, que des désordres psychologiques liés à la vie coloniale (Source [Wikipedia](#))

Un ouvrage de l'époque décrit ainsi ce territoire [9]:

Il est doué d'une fertilité extraordinaire, traversé en tous sens par deux fleuves, par une grande rivière et par de nombreux canaux navigables ; sa capitale, Saïgon, est un des meilleurs ports du monde. Sur sa frontière nord-ouest il est limité par le royaume du Cambodge qui est placé sous son protectorat ; cet État a la même étendue que notre colonie et possède plus d'un million d'habitants.

Notre établissement est admirablement situé à la sortie du détroit de Singapour, entre la Chine, la Malaisie et les Indes. Depuis la côte jusqu'à Saïgon, sur une longueur qui varie de quinze à vingt lieues, s'étend une immense plaine formée de terrains d'alluvions et découpée en un nombre extraordinaire d'îlots par des canaux et par les bras du fleuve. Le sol, composé d'argile, de vase et de sable contient du minerai de fer dans un grand nombre de localités et a généralement une teinte rougeâtre ; il est fécondé par les dépôts du fleuve et par d'innombrables détritiques, produits d'une végétation exubérante. Cette région fertile est la première à laquelle abordaient en venant du large les émigrants annamites et chinois ; elle est couverte de villages. Toutes les terres qui ne sont pas envahies par les eaux sont divisées entre les habitants et cultivées. – Ce sont elles qui fournissent les riches moissons de riz qui ont été le premier élément considérable de notre exportation. D'année en année, les îles inondées et couvertes de palétuviers qui existent vers les embouchures des fleuves, s'exhaussent lentement et marquent les empiétements successifs du continent asiatique sur l'Océan. À mesure que leurs surfaces peuvent être isolées de l'action des eaux salées par des endiguements en terre, les indigènes en prennent possession et les convertissent en nouvelles rizières. Rien de plus saisissant que l'aspect de ces vastes plaines qui avoisinent la mer. C'est un Océan de verdure. Les eaux des fleuves et celles des canaux coulent lentement entre deux lignes de feuillages épais interrompues de temps à autre par des éclaircies à travers lesquelles on aperçoit d'immenses rizières. De loin en loin, quelques grands arbres, des figuiers banians, des manguiers et des touffes de bambous abritent des villages ou des pagodes. Sur les eaux calmes et tranquilles, les indigènes circulent dans d'énormes jonques chargées à couler bas et portent leurs produits aux marchés voisins, ou bien ils traversent d'une rive à l'autre sur des pirogues légères qui semblent effleurer la surface liquide. Les passages fréquents de nos navires et de nos canots à vapeur ont animé ces scènes paisibles, ils attirent sur les berges des groupes nombreux de femmes et d'enfants. Les annamites vivent heureux dans les boues et les vases de ces plaines humides qui leur donnent d'abondantes récoltes. Dans un grand nombre de localités ils n'ont pas d'eau douce, ils en font venir de loin par des barques ; quelques-uns se contentent des eaux saumâtres des fleuves qu'ils prennent pendant le jusan.

Autour des maisons on voit des buffles et de nombreuses bandes de poules, des canards, des oies et des porcs. Des quantités d'échassiers, des aigrettes blanches, des ibis, des poules sultanes et des cigognes parcourent les rizières ; des courlis, des bécassines et des pluviers peuplent les marécages ; des sarcelles obscurcissent l'air et s'abattent en masse dans les mares ou dans les cours d'eau ; des pélicans majestueux y nagent en famille ; on y voit aussi glisser les longs corps grisâtres des caïmans à l'affût de leur proie. Dans les feuillages, des perroquets, des tourterelles, des troupes de singes, crient, roucoulent, sautillent. C'est une nature animée, vivante, comme il n'en existe peut-être pas de semblable sur un autre point du globe.

En s'éloignant davantage de la mer, le terrain se relève de quelques mètres et prolonge par de légères ondulations jusqu'aux forêts qui sont sur la limite de nos domaines. On trouve alors des routes sèches et praticables et les villages sont plus espacés. Ils sont généralement situés auprès des fleuves ou sur le bord des ruisseaux ; les bas-fonds sont cultivés en rizières ; sur les terres plus élevées on rencontre des plantations de cannes à sucre, de tabac, de coton, d'arachides, d'indigo et de légumes. Les arbres sont plus beaux, on rencontre fréquemment des troupeaux de bœufs, des buffles et quelques chevaux. Des paons et des poules sauvages, des perdrix, des faisans, des cerfs, des chevreuils et des lièvres habitent les bois et les fourrés, des troupeaux de bœufs sauvages, des éléphants, des rhinocéros et trop souvent hélas! des tigres hantent ces régions où le pied du chasseur est exposé à heurter les plus dangereux reptiles. Les Cambodgiens, lors qu'ils étaient possesseurs du pays, recherchaient moins les abords du fleuve et les rives de la mer que les annamites. On retrouve dans les forêts des traces de leurs établissements anciens, mais ils se sont retirés peu à peu devant les envahisseurs venus du Nord en laissant derrière eux de vastes solitudes couvertes de grandes herbes et de broussailles.

Pour faciliter le commerce et la surveillance du pays, les annamites, probablement à l'imitation des anciens possesseurs du sol, ont creusé plusieurs canaux qui complètent les communications fluviales établies entre les différentes provinces. Par les canaux du Rach-gia et de Hatiên, ils ont mis le Meï-kong en relations directes avec le golfe de Siam, puis ils ont relié le Meï-kong aux Vaïcos par le canal commercial et par l'arroyo de la poste ou canal de Mitho, et enfin les Vaïcos au Donnai par l'arroyo chinois, artère précieuse par laquelle peuvent arriver jusqu'à Saïgon toutes les productions du Cambodge, du royaume de Siam et

des provinces occidentales de la Basse Cochinchine. Ces travaux gigantesques donnent une idée extraordinaire des ressources et de l'intelligence des peuples indigènes, qui étaient tombés, à l'époque de notre conquête, dans un état d'affaissement et de décadence dont ils se relèveront sans doute sous notre domination.

Le Donnai et les Vaïcos coulent suivant une pente insensible et, semblables à des bras de mer, subissent l'action des marées jusqu'à trente lieues environ au-dessus de leurs embouchures. D'une saison à l'autre, leur niveau moyen change peu. Sur leurs bords il n'y a jamais d'inondations ; les champs sont arrosés par des pluies régulières qui arrivent pendant la mousson du sud-ouest, aux mois de mai, juin, juillet, août, septembre et octobre. Pendant les six autres mois de l'année, les vents soufflent du nord-est et il ne tombe pas d'eau.

Les rivières de la Cochinchine sont abondamment pourvues de poissons ; ceux que l'on prend dans les eaux saumâtres près de la mer, sont d'une qualité inférieure, mais dans le haut du grand fleuve et dans le grand lac de Biên-hồ, situé dans le nord du royaume de Cambodge, on pêche en abondance d'énormes poissons dont la chair est très-délicate ; on les fait saler et sécher pour les expédier en Chine.

Il existe quelques montagnes granitiques sur notre territoire. On remarque surtout le groupe du cap Saint-Jacques, celui du cap Tiwane et les montagnes de Baria, derniers contreforts des hauteurs du Laos. Leur sommet le plus élevé est à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. La plus haute, la montagne de Tay-ninh, appelée Diên ba, se dresse comme une pyramide isolée, à cent kilomètres au nord de Saïgon, d'où on l'aperçoit par les temps clairs. Elle a 900 mètres d'élévation. Quelques pitons moins élevés se dressent au sud du canal d'Hatiên, on les appelle Thât-son ou les sept montagnes ; un autre surgit au milieu des marais à deux kilomètres à l'ouest de Chaudoc. Ce sont des rochers couronnés de quelques arbres qui rompent agréablement la monotonie des grandes plaines verdoyantes.

Le lieutenant Demassieux, dont l'affectation a été annoncée au Gouverneur de Cochinchine par lettre ministérielle du 12 janvier 1869, s'embarque à Toulon, le 4 février. Le voyage a donc duré presque deux mois et demi, sans doute par Le Cap, puisque le canal de Suez, mis en eau le 15 août 1869, n'a été inauguré par l'Impératrice Eugénie que le 17 novembre 1869. À son arrivée à Saïgon le 12 avril, il est affecté d'abord au service du Génie à Saïgon, en sous-ordre.



_ 33 Le port de Saïgon en 1872

À l'arrivée du lieutenant Demassieux, le Service du Génie comprenait deux circonscriptions, la première englobant Saïgon et ses environs, et la seconde tous les autres postes et places de Cochinchine, (dont Baria, Bien Hoa, Mytho etc). Le budget du Génie pour la Cochinchine se montait en 1868 à 350 000 Francs et on prévoyait de le doubler en 1869.

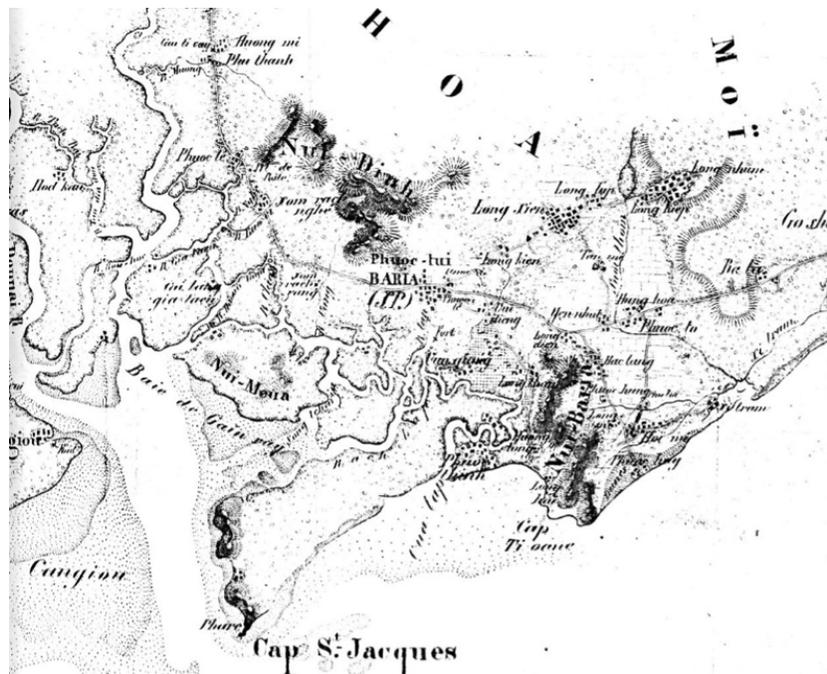
À Saïgon, Louis Nicolas Demassieux participe à d'importants travaux pour la construction de casernes et d'un hôpital [10]

En 1869, le nombre des circonscriptions du génie est porté à trois : Saïgon, Chaudoc et Baria. Les cartes anciennes permettent d'apercevoir à peu près les limites de celle de Baria qui sont : « La route de Brelan à Tan Huyen, la rivière de Bien Hoa, la route de Saïgon jusqu'à sa rencontre avec l'Arroyo, cet arroyo jusqu'à la frontière du côté de la haute Cochinchine, enfin cette frontière jusqu'à la route de Tan Huyen à Brelan » :

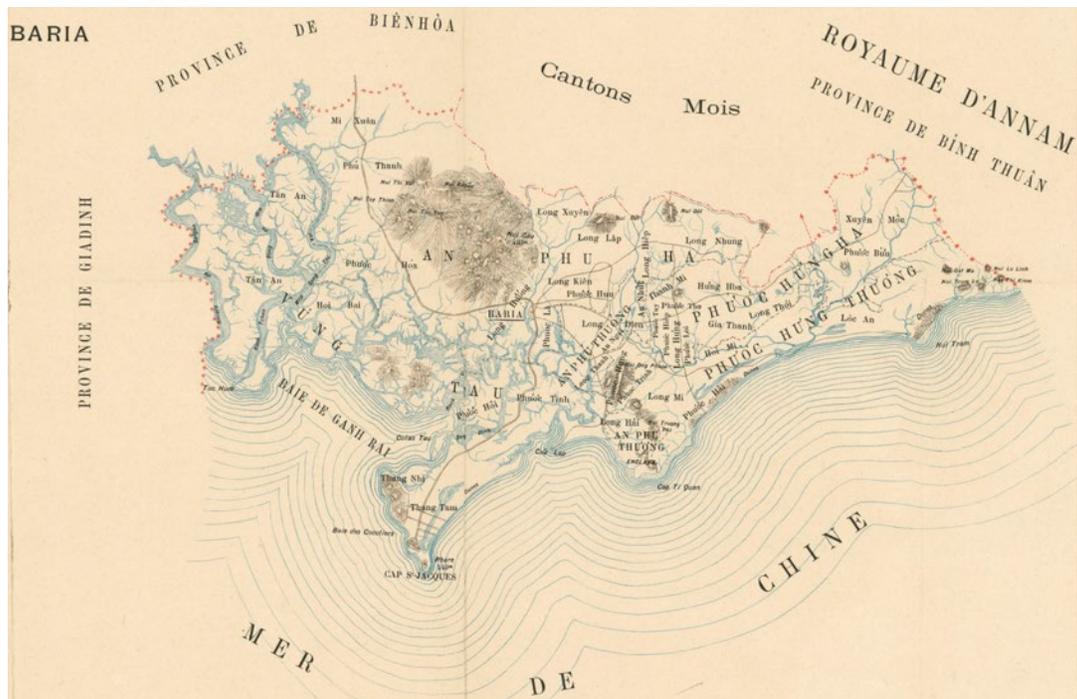
Baria apparait comme une position importante, comme extrémité de notre ligne d'occupation vers l'extrémité Sud-Est de nos possessions. La salubrité est suffisante. L'enceinte est une redoute carrée bastionnée de 200 mètres de côté extérieur, terrassée sur trois de ses faces, la quatrième fermée par un mur crénelé. Mais les bâtiments militaires, établis très rapidement au début de l'occupation, laissent beaucoup à désirer. Le logement des troupes est médiocre. Le pavillon du commandant supérieur et le logis des sœurs de l'Hôpital sont assez convenables, mais les cases occupées par les autres officiers sont en très mauvaises conditions, inhabitables. L'Hôpital est le service qui laisse le plus à désirer : salle des malades très basse, mal aérée, pas de salle pour les officiers et sous-officiers. Cet établissement exige des réparations immédiates.

Rapport du colonel Malcor, directeur du Génie en Cochinchine, pour l'année 1869

Le lieutenant Demassieux est affecté à la circonscription du Génie de Baria Nui Dinh. Le lieutenant Demassieux remplace le capitaine Blanchard, alors chef du génie pour la 2^{ème} circonscription. Le jeune nouveau chef du Génie de 26 ans y est en charge d'importants travaux. Il s'y trouve seul officier, avec un sous-lieutenant des Compagnies indigènes des troupes du Génie. Nui Dinh, dit un rapport d'inspection, « est un nouvel établissement. Là se fait l'exécution pénible de la route de Baria, du débarcadère de Phuoc Le, et des établissements de Nui Dinh. »



_ 34 Baria Nui Dinh Extrait d'une Carte dressée par le L' Foucaud en 1865



_35 Plan de la circonscription de Baria en 1890



_36 Baria - Le débarcadère de Phuoc Le



_ 37 Le génie créant la route du cap Saint-Jacques

Le signataire concluait qu'il fallait éviter de faire à Baria des établissements définitifs, dans l'attente où l'on était de former un grand établissement militaire dans les montagnes de Nui Dinh.

En 1869, un rapport sur Nui Dinh donne les précisions suivantes :

Après une reconnaissance faite sur ses ordres, l'Inspecteur a parcouru dans les montagnes de Nui Dinh les plateaux successifs qui, à des altitudes variant de 250 à 400 mètres, forment un emplacement susceptible de recevoir un établissement militaire important. Cet emplacement réunit à la fois les avantages d'un site élevé et d'une exposition favorable dans les deux moussons du Nord-Est et du Sud-Ouest. Il est traversé par plusieurs sources donnant de l'eau de bonne qualité. Le sol est pierreux et ombragé de beaux arbres. En outre sa position à peu de distance du Cap Saint Jacques et du Cap Tiwan permettrait de porter rapidement le gros des troupes défensives sur ces points pour s'opposer soit à l'attaque d'une force navale, soit à une tentative de débarquement. Des instructions ont été laissées au directeur du Génie dans l'Ordre d'Inspection relativement aux études et aux projets à préparer pour cet établissement.

En septembre 1869, les notes attribuées par l'inspection générale du Génie présentent ainsi le lieutenant Demassieux : « Officier très intelligent, zélé, exact et actif, et qui, avec un peu d'expérience, fera un très bon officier. »

Le lieutenant Demassieux est promu capitaine en second par décret du 8 juillet 1870, cinq jours avant la « dépêche d'Ems » qui servit de prétexte au déclenchement de la guerre de 1870. Il a, comme chef du Génie à Baria, à réaliser une partie des études et travaux prévus dans ce secteur frontière. Dans une feuille de notes plus tardive (1880), il est dit que Louis-Nicolas Demassieux avait effectué en Cochinchine des ouvrages de fortifications passagères et demi-permanentes.

Survient le 19 juillet 1870 la déclaration de guerre à la Prusse, et le rapport annuel sur le personnel du Génie du 14 novembre en fait état : « Les circonstances douloureuses dans lesquelles se trouve la Mère Patrie nous imposent le devoir de supporter la surcharge de travail qui en résulte. ». La guerre de 1870 avait en effet été annoncée au Gouverneur le 6 août, et la République avait été proclamée à Saïgon le 21 octobre.

La pénurie des effectifs en officiers est grande. En janvier 1871, il manque au service du Génie trois capitaines sur six (dont le capitaine Demassieux en congé depuis le 14 janvier), quatre gardes sur 12 et quatre gardiens sur 12. En août 1870, on réunit les deux circonscriptions de Saïgon et de Baria, et, d'autre part, on prévoit le ralentissement des travaux : « On ne doit pas, d'ici longtemps, développer Nui Dinh pour le casernement ». Le poste de Nui Dinh sera d'ailleurs supprimé en 1874.

Saïgon est alors mis en état de siège. Le jeune capitaine s'emploie avec ardeur à la défense de ce port important, par la construction de batteries de côte et d'un ouvrage de fortification au cap Saint-Jacques[10].

Le rapport cité plus haut indique que le capitaine Demassieux a la « santé épuisée par les travaux de Nui Dinh ». On le fait alors rapatrier ; cette fois, il peut passer par le canal de Suez.

L'état de santé de Louis Nicolas Demassieux est représentatif de la situation générale des militaires dans les colonies. La mortalité annuelle des militaires français en Cochinchine pour les années 1861-1879 s'élève en effet à 48,2 pour 1000, soit 4 fois plus qu'en Métropole, où elle est de 11,4 pour 1000 [11].

Montpellier (1871)

Le capitaine Demassieux, de retour de Cochinchine, débarque à Toulon le 1^{er} mars 1871, quinze jours avant l'insurrection de la Commune de Paris. Dans une lettre adressée de Toulon au ministère de la Guerre, il demande à réintégrer les cadres de la Guerre, après son détachement au ministère de la marine. Son congé expire le 11 mai, mais il se croit assez rétabli pour reprendre immédiatement du service [12]:

Je viens de rentrer de Cochinchine <...> au mois de janvier ma santé s'est trouvée tellement compromise que j'ai dû rentrer en France. Monsieur Le Médecin chef de l'Hôpital de Saïgon m'a engagé à ne plus affronter de longtemps le soleil des tropiques. Ses collègues de France n'ont fait que confirmer cette opinion. Je vous demanderai comme unique faveur une résidence dans le midi de la France, dont le climat m'est recommandé. S'il était possible, j'accepterai de préférence une place au 2^{ème} régiment du Génie, actuellement à Montpellier.

Lettre du capitaine Demassieux, 17 avril 1871



_ 38 Caserne du génie à Montpellier (collection personnelle)

Cette requête est accueillie favorablement et le capitaine Demassieux est affecté au 2^{ème} régiment du Génie, à compter du 1^{er} mai 1871, à Montpellier d'abord, puis à Lyon.

Louis Nicolas Demassieux suit de loin, en avril et de mai à novembre 1871, les événements du siège de Paris et de la Commune. L'année suivante, en allant à Nîmes chez des amis, le pasteur Grotz¹¹ et sa femme, il rencontre chez eux Sarah, fille aînée de Félix Clamageran. Elle allait épouser, à dix-huit ans, un jeune pasteur, Émile Cadiot.

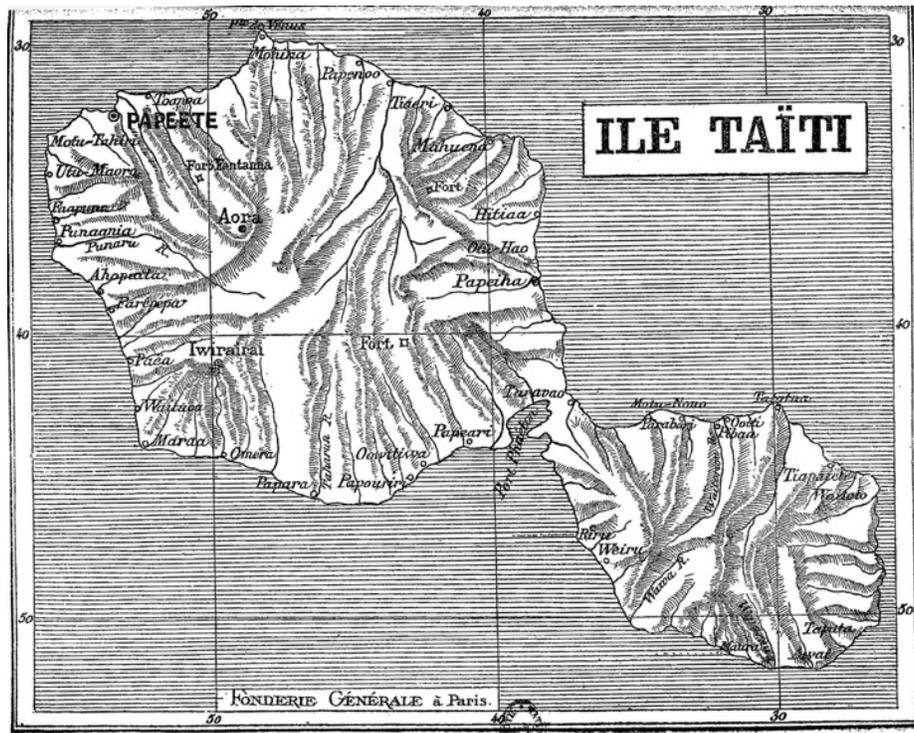
Louis Demassieux en devient amoureux à tel point que pour la fuir, il demande à repartir pour l'orient [13]. Il reçoit une nouvelle affectation pour l'Outre-Mer par une décision du 11 janvier 1872, qui le désigne pour Tahiti, et le ministre de la Marine annonce son arrivée au Commandement de l'Ile par lettre du 16 février 1872.

J'ai l'honneur de vous informer que Monsieur Le ministre de la Guerre vient de désigner Monsieur Demassieux, capitaine au 2^{ème} régiment du Génie, pour remplacer à Tahiti Monsieur Le chef de Bataillon Souriau que vous avez été autorisé à faire rentrer en France. Monsieur Le capitaine Demassieux sera dirigé sur Tahiti par le navire de M. M. Tandonnet et Cie de Bordeaux, au mois d'avril prochain.

¹¹ Auguste Grotz (1825-1907), pasteur de l'Église réformée de Nîmes (1863-1906). Rédacteur-gérant du *Foyer protestant*. Membre de l'Académie de Nîmes. Chevalier de la Légion d'honneur (1887). Auteur de nombreux ouvrages (voir [sa notice BnF](#))

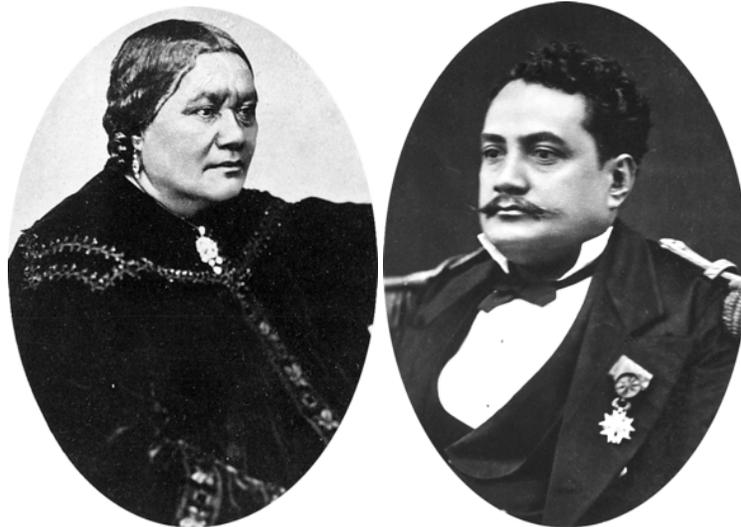
| Lettre du ministre de la Marine au Commandement de Tahiti, 16 février 1872.

Tahiti (1872-1874)



_ 39 Carte de Tahiti 1889 (Source les colonies Françaises [8])

Occupée en 1842 par l'amiral Dupetit-Thouars, à la suite d'une demande de protection souscrite par la reine Pomaré IV (1813-1877) et de divers incidents où l'on décela les intrigues du Pasteur et Consul anglais Pritchard, Tahiti était, en 1872 et depuis 1847 un protectorat, sous l'administration du ministère de la Marine et des Colonies.



_ 40 La Reine Pomaré IV et le roi Pomaré V (source Wikipedia)

Louis Nicolas Demassieux a donc croisé, pendant son séjour à Tahiti, les deux derniers souverains de Tahiti : la reine Pomaré IV décéda en 1877 (après le départ de Louis Nicolas Demassieux) et son fils Pomaré V prendra sa succession, jusqu'à son abdication en 1880. Tahiti deviendra alors une colonie en raison de la cession à la France, par Pomaré V, de sa pleine souveraineté.

À cette époque, les établissements français de l'Océanie sont en communication directe avec la France [14][15] :

1. par les transports de l'État qui font le tour du monde et passent à Tahiti deux fois par an,
2. par les navires à voiles de la maison Tandonnet, de Bordeaux, qui, aux termes du contrat passé avec l'administration, doivent effectuer six voyages par an, en touchant à Tahiti.
3. tous les mois, un navire à voiles qui porte de Tahiti à San-Francisco les lettres pour l'extérieur. La correspondance pour la France est expédiée de ce point à New-York par la voie du chemin de fer transcontinental et dirigé ensuite sur le Havre par les paquebots transatlantiques le trajet moyen est de 55 jours.

Royan, 12 mai. -- MON EN MER Sephora, vapeur du Havre, cap. Chrétien.....	allant à Rouen.
12 mai. -- MONTENT Résolu, trois-mâts français, cap. Ozeu..... Ville-de-Nantes, vapeur de Nantes, cap. Ricordel..... Albert, vapeur français, cap. Claeyen..... Citizen, vapeur anglais, cap. Waring..... Marie, vapeur de Bordeaux, cap. Fascié..... Bordeaux, vapeur hollandais, cap. Schultz..... Brenda, vapeur anglais, cap. Covény.....	venant de Havre. Nantes. Dunkerque. Londres. Sunderland. Rotterdam. Newport.
SUR RADE DE DESCENTE Diane, trois-mâts français, cap. Madé..... France-Chérie, trois-mâts français, cap. Castaing..	allant à Batavia. Tahiti.

Départs réguliers
pour
LA NOUVELLE-CALÉDONIE ET TAHITI

26^e Départ pour Nouméa (Nouvelle-Calédonie), 10 octobre
trois-mâts **Bordeaux**, de 800 tonneaux.
27^e Départ pour Tahiti (direct) et Nouméa, 30 octobre :
trois-mâts **Theodore-Ducos**, de 700 tonneaux.
28^e Départ pour Nouméa (Nouvelle-Calédonie), 30 novembre :
trois-mâts **Saumuro**, de 900 tonneaux.
29^e Départ pour Nouméa et Tahiti, 30 décembre : trois-mâts **France-Chérie**, de 1,000 tonneaux.

Prix des passages (nourriture et vin compris) :
1^{re} classe, 1,200 fr. — 2^e classe, 600 fr.

S'adresser à MM. J.-H. Tandonnet frères, armateurs, place Bourgogne, 11, et à M. Emile Sabourin, courtier maritime.

_ 41 Desserte de Tahiti par le 3 mâts France-Chérie, de la C^e Tandonnet, La Gironde, 14 mai 1872

N ^o D'ORDRE.	ÉPOQUE de la coque et dernière visite.	COTES.	CLASSIFICATION.	Navires et Capitaines.	GENRE de mâture.	NATION.	Armateurs.	TONNAGE.	NATURE DES BOIS, CHEVILLAGE et époque des réparations.	DOUBLAGE et armement.	PORT de construction.	ANNÉE.	ANNÉE.	PORT d'inscription sur les matricules.
111				Français. Ledeméle.	3 mâts barque	franç.	E. Buot.	217	chêne, ch. fer.	zinc.	Saint-Malo.	55	..	Saint-Malo.
112				France. Codet.	longre	franç.	Codet.	122	chêne, ch. fer.	n.doub.	Trentemoult.	58	..	Nantes.
113				France. Coustre.	goélet.	franç.	V ^e Bellais.	153	chêne, ch. cuivre et fer galvanisé.	n.doub.	Dunkerque.	44	..	Dunkerque.
114	Juill. 68			France. Hardy.	brick.	franç.	J. Ménard.	165	chêne, ch. fer. G. R. 64-68.	zinc. févr. 68	Paimboeuf.	43	13	Saint-Malo.
115	Avril 72	1 ^{re} C. 1 ^{re}	A ind.	France-Chérie (ex-Beth-Shan). Castaing.	3 mâts	franç.	J.-H. Tandonnet et frères.	676	fer.	v. 1872	Sunderland.	63	16	Bordeaux.

_ 42 Enregistrement du trois-mâts France-Chérie, Registre Maritime 1872

Le capitaine Demassieux embarque le 12 mai 1872 à Bordeaux sur le trois-mâts *France-Chérie*, de la compagnie Tandonnet, et parvient à Tahiti le 7 novembre 1872 après un voyage de 6 mois, passant par le cap de Bonne Espérance et la Nouvelle Calédonie. Le *France-Chérie* (ex *Beth Shan*, construit en 1863 à Sunderland) est un navire à coque de fer de 676 tonneaux, de 16m de tirant d'eau, et son capitaine est Mr Castaing [16] L'équipage de ce navire se compose du capitaine, son second, un maître d'équipage, un charpentier, 10 matelots, 2 novices, un cuisinier et un mousse. À bord, Louis Nicolas Demassieux est accompagné de Mr Gillet, commis de marine, Bergerand, écrivain de marine¹², Hunault, distributeur, de 2 seconds maîtres armuriers et de Mr Perret, cuisinier.

¹² Écrivains et commis de marine étaient chargés principalement de la tenue des écritures comptables et de la paie sous les ordres des commissaires de la marine placés à la direction des services (source [Wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Écrivain_de_marine)).

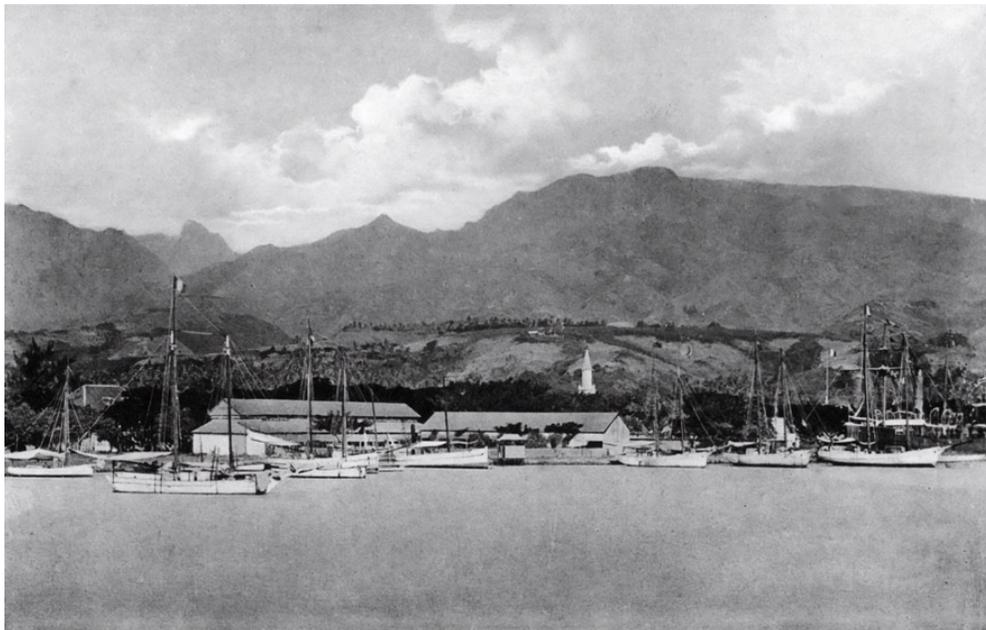
NAVIRES DE COMMERCE ENTRÉS.

1^{er} novembre. Goël. du Protect. *Marion*, de 56 ton., cap. Goltz, ven. de Huahine en 1 jour ; 1 passag., M^{me} Goltz.
2 novembre. Brig-goël. du Protect. *Tahiti*, de 108 ton., cap. Eggers, ven. de Rimatara en 10 jours ; 2 passag. indigènes.
4 novembre. Côté du Protect. *Prowler*, de 41 ton., cap. Clark, ven. de Taravao en 1 jour.
7 novembre. Trois-mâts-carré français *France Chérie*, de 676 ton., cap. Castaing, ven. de Nouméa en 39 jours ; 7 passag., MM. Demassieux, capitaine du génie, Gillet, commis de marine, Bergerand, écrivain de marine, Hunault, distributeur, 2 seconds maîtres armuriers, Perret, cuisinier.

_ 43 Arrivée à Tahiti du trois-mâts *France-Chérie*, *Le messager de Tahiti*, 9 novembre 1872



_ 44 Baie de Papeete en 1870 (source [14])



_ 45 Port de Papeete en 1880 (source [14])

Le rapport de 1872 sur la situation du personnel de la Direction du Génie à Tahiti expose que « Le service du Génie étant chargé à Tahiti des travaux militaires et des bâtiments civils, et des services des Ponts et Chaussées, le personnel demandé pour 1873 est nécessaire, les travaux militaires devant prendre une grande importance par suite de la construction de l'Hôpital. »

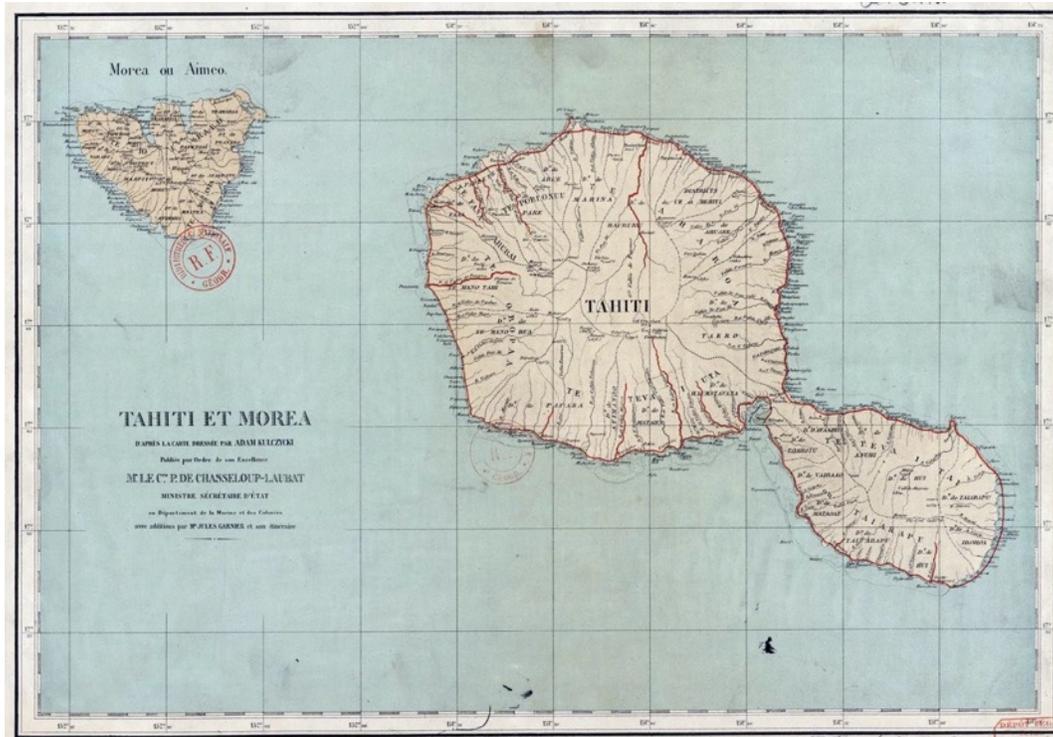
Il semble que ce rapport de l'Inspection n'ait pas eu entièrement l'agrément du Ministre, puisque le 22 juin 1873, Le capitaine Demassieux rédige et expédie une longue note sur son propre service. En lisant cette note, on se rend compte de la variété et de l'importance des travaux confiés à cet officier dans ses fonctions doubles de directeur du Génie et des Ponts et Chaussées.

La route de l'Est

A propos de ces travaux, on lit dans le rapport du commandant des Établissements de l'Océanie, du 6 novembre 1873 :

La route de l'Est que nous avons suivie d'abord n'est pas terminée, mais on peut déjà la suivre dans tout son parcours soit à pied soit à cheval, et l'artillerie a pu sans difficulté aller de Papeete à Teravao. Ce résultat, auquel la généralité de la population ne croyait pas, a été d'un excellent effet. Si les travaux de route continuent à être exécutés, ce qui m'a été promis par les indigènes qui en sont chargés, à la fin de l'année ou au commencement de l'année prochaine on pourra se rendre en voiture à Térao par la route de l'Est, ce que les indigènes et beaucoup d'européens considéraient comme impossible. Sans doute elle ne sera pas encore terminée, il restera à l'améliorer et à construire les ponts que nécessite le passage des rivières, mais au moins les difficultés seront vaincues et il n'y aura plus qu'à exécuter les travaux d'entretien et d'amélioration. Il a fallu pour arriver à ce résultat toute la persévérance que le service des Ponts et Chaussées a déployée et l'intervention constante de l'autorité afin de vaincre la résistance des indigènes, qui ne croyaient pas à la réussite de cette entreprise. Maintenant au contraire qu'ils en sont convaincus, ils sont fiers à bon droit des travaux qu'ils ont exécutés, et en comprennent l'utilité.

rapport du commandant des Établissements de l'Océanie, Papeete, 6 novembre 1873

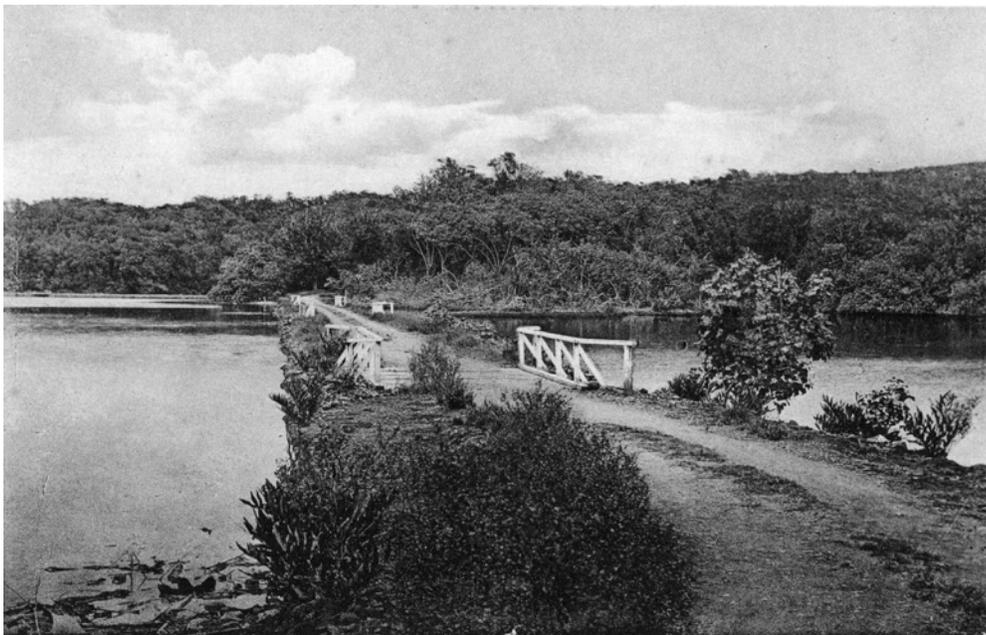


_ 46 Carte de Tahiti dressée en 1875

La route de ceinture est encore citée dans un rapport de novembre 1877. « Elle est alors presque partout en bon état, mais il y a encore 20 à 30 petites rivières à passer à gué, les ponts en bois ayant été détruits par les pluies d'hiver. On envisage de construire ces points en fer plutôt qu'en pierre, la maçonnerie étant trop chère et exigeant de la main d'œuvre réquisitionnée... »



_ 47 Construction d'une route à Tahiti (source [14])



Route à Taravao (source [14])

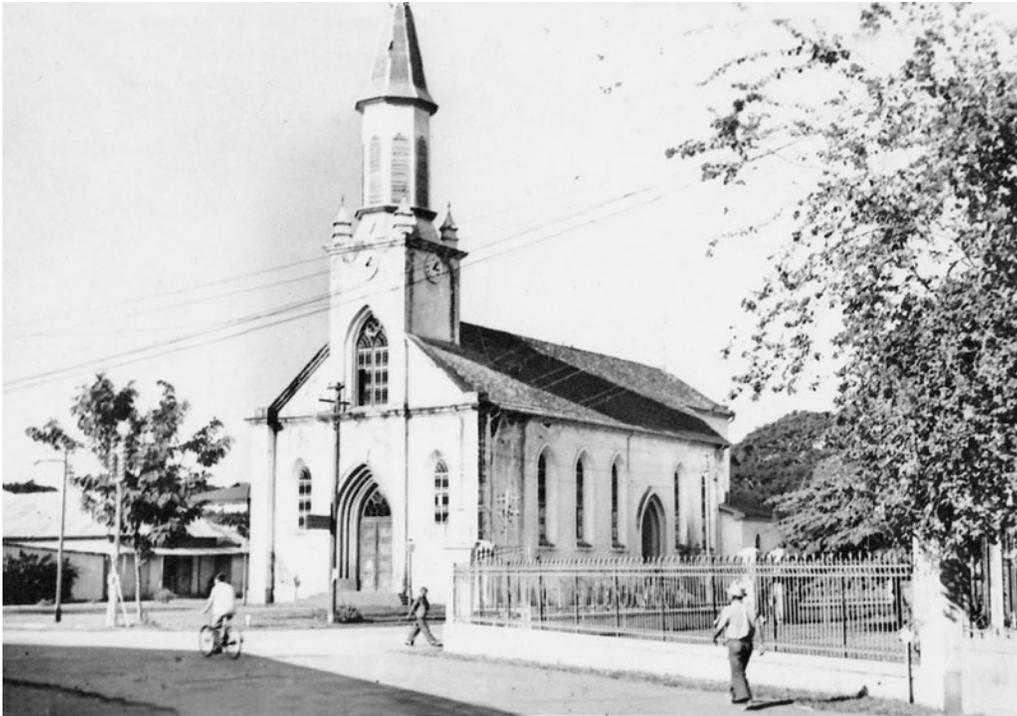
Aménagement de Papeete

Louis Nicolas Demassieux supervisera les travaux de construction de l'Église catholique, actuellement cathédrale de Papeete, dont les plans ont été réalisés par le capitaine du Génie Mazery. Ce plan se trouve aux archives de la rue Oudinot (Océanie, fonds ancien, A 103, année 1875).

À Papeete, l'Église catholique dont les fondements ont été commencés depuis mon arrivée à Tahiti, est déjà très avancée. La maçonnerie est presque terminée.

Lettre de Louis Nicolas Demassieux.

L'édifice est inauguré le 25 décembre 1875.



_ 48 Cathédrale de Papeete en 1937

Louis Nicolas Demassieux dirige d'autres travaux : aménagement des quais de Papeete, création d'une conduite d'eau dans la vallée de Fautahua, qui pénètre dans la montagne juste derrière Papeete. Il dresse aussi les plans d'un pavillon des malades pour l'hôpital.

L'achat d'un chemin de fer américain, dont la pose est commencée, va permettre d'exécuter promptement le remblayage des quais, ce qui mettra à la disposition de l'administration des terrains pour l'agrandissement de la ville. La conduite d'eau entreprise dans la vallée de Fautahua se continue quoique avec moins de rapidité, ce travail étant moins urgent...

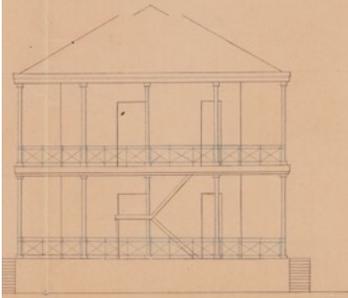
Lettre de Louis Nicolas Demassieux.

Projet pour 1875. — Bâtimens Militaires. — Article uni

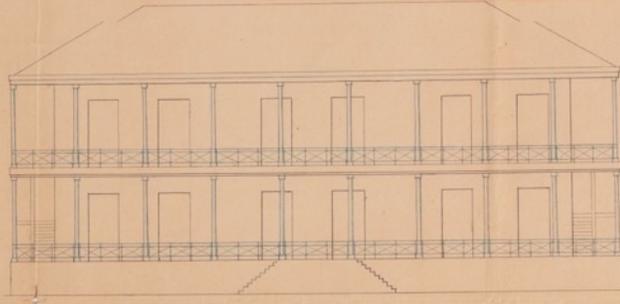
Construction du pavillon des malades à l'hôpital B.

Ce projet est évalué à 106.000^f.

Elevation suivant C. D.



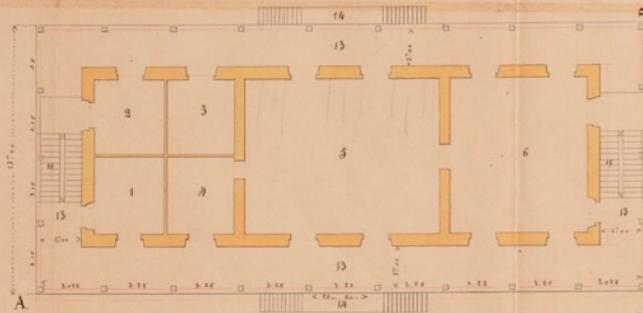
Elevation suivant A. B.



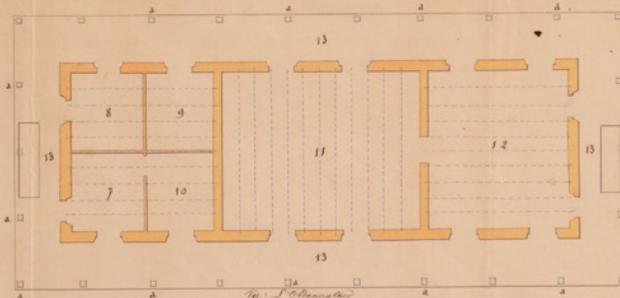
Légende.

- 1 Corridor de service
- 2 Infirmerie majeure
- 3 Consultations
- 4 2 lits
- 5 12 —
- 6 J. —
- 7 2 Offices
- 8 Salle à manger des Officiers
- 9 1 Office Supérieur
- 10 2 Offices
- 11 12 lits
- 12 J. —
- 13 Escaliers
- 14 Escaliers du Rez de chaussée
- 15 Escaliers de l'Étage

Plan du Rez de chaussée.



Plan de l'Étage



Fait et vérifié par le Capitaine Demassieux, Chef de Service.

Louis Demassieux

L. Demassieux
E. Joule

_ 49 Plan du pavillon des malades, par le capitaine du Génie Louis Nicolas Demassieux en 1874

Un officier apprécié, à l'indépendance affirmée

Il envoie au ministère de la Marine des rapports qui ne frappent pas seulement par leur précision et leur clarté, mais par l'indépendance du jugement et leur franc-parler : il n'hésite pas à critiquer les mesures prises, à teinter d'ironie les commentaires sur l'insuffisance des projets officiels, à en souligner l'imprévoyance [13]:

Il vaudrait beaucoup mieux renoncer aux travaux puisqu'on ne peut donner ni argent ni main d'œuvre ! Mais alors, comme directeur des fortifications remplissant dans la colonie des fonctions militaires, nous nous permettons de demander à M. le ministre quel rôle militaire il entend confier à la faible garnison de Papeete ? Avec les effectifs actuels, il n'en est qu'un de possible en temps de guerre, et fort triste : fuir dans les montagnes si l'on ne veut capituler. Comment se défendre, en effet, sans remparts et sans canons, avec une poignée d'hommes ? Nous aimons à croire que, puisque les intérêts militaires de Tahiti sont l'objet de la vive sollicitude de M. le Ministre, l'on tiendra compte à bref délai des demandes adressées récemment par le conseil de défense de notre colonie au sujet de l'augmentation de la garnison »

Note du capitaine Demassieux, juin 1873.

Pour un officier de vingt-neuf ans, alors capitaine en second, c'est un langage d'une liberté dont les bureaux ne devaient pas avoir beaucoup d'exemples. On ne lui en est pourtant pas mauvais gré : Le 19 décembre 1874, le bureau du personnel du Génie expédie au ministre un dossier de proposition pour la Légion d'Honneur en faveur du capitaine Demassieux. Le dossier comprend les éléments suivants

Inspection générale du Génie 1874, Rapport particulier de Monsieur Demassieux, capitaine de 2ème classe d'État-Major du Génie, 14 ans 3 mois de services, 6 campagnes.

Instruction :

<i>Guerre de siège et de Campagne</i>	<i>Instruction ordinaire de l'École de Metz, plus développée que ne le laisse supposer son rang de sortie.</i>
<i>Fortifications</i>	<i>Mêmes notes.</i>
<i>Art des constructions</i>	<i>Mêmes notes.</i>
<i>Travaux pratiques de l'arme</i>	<i>A suivi pendant une saison les travaux du polygone.</i>
<i>Service régimentaire</i>	<i>Sert très bien, avec zèle et énergie. Commande bien et a de l'autorité sur ses hommes.</i>
<i>Équitation¹³</i>	<i>Cavalier très hardi</i>
<i>Reconnaitances militaires</i>	<i>Les fait bien.</i>
<i>Langues étrangères</i>	<i>Traduit l'allemand. Fort en mathématiques.</i>
<i>Capacité et manière de servir</i>	<i>Officier très intelligent, plein de zèle et d'activité. Caractère froid, mais plein de franchise et au besoin d'entrain. Jugement très sain.</i>
<i>Conduite et moralité</i>	<i>Très bonnes.</i>
<i>Aptitude au service de guerre</i>	<i>Très apte à faire ce service sous tous les rapports.</i>

Opinion de l'Inspecteur général

Monsieur Demassieux est un officier très distingué, il a rendu à la colonie dans ses doubles fonctions de directeur du Génie et des Ponts et Chaussées, des services signalés. C'est grâce à son énergique persistance qu'elle possède aujourd'hui une route viable qui contourne l'île de Tahiti. Il a su franchir les difficultés immenses que des esprits sérieux trouvaient insurmontables. Cette route de ceinture que l'on désespérait de voir jamais s'achever tant les obstacles étaient grands, surtout dans l'est, est un bienfait réel pour l'avenir de la colonie. Monsieur Demassieux, qui doit bientôt retourner au Service de la Guerre, mérite une récompense de la part du Département de la Marine et des Colonies pour les services exceptionnels qu'il a rendus à Tahiti. Je le propose pour la croix de la Légion d'Honneur. »

Papeete, 1er octobre 1874. Le commandant Commissaire de la République.

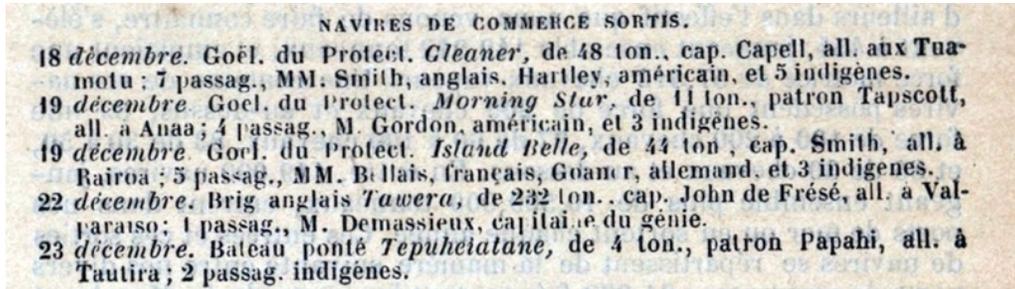
Louis Nicolas Demassieux, à cette époque, fait dans ses rapports les plus grands éloges, confirmés par l'inspecteur, d'un de ses sous-ordres, son compatriote meusien, le modeste garde Charles Hyacinthe Ourcel. Ce dernier avait fait partie de l'armée d'Italie et, à Tahiti, depuis quatre ans, « s'est fait remarquer par son zèle et son dévouement ». Le capitaine Demassieux lui attribue le rapide achèvement de la route de ceinture dans un des

¹³ En 1887 : « Monte convenablement à cheval, aime peu cet exercice, paraît peu versé en hippologie ».

districts les plus difficiles et réclame pour son grade de l'avancement et la croix de Chevalier. Les demandes de Légion d'Honneur pour le capitaine Demassieux et le garde Ourcel partent donc simultanément. Le capitaine Demassieux sera fait Chevalier de la Légion d'Honneur le 13 décembre 1877, mais le brave garde Ourcel ne figurera jamais comme récipiendaire de la prestigieuse décoration.

Durant son séjour à Tahiti, le capitaine Demassieux aura donc conduit les travaux de la route de ceinture jusqu'à Teravao, ceux de l'Église catholique et de l'Hôpital à leurs débuts, des travaux de fortifications, ceux des quais, de la conduite d'eau, sans compter la gestion d'un budget annuel de près de 250 000 Francs, l'étude de questions juridiques et administratives, et sa participation à divers conseils ou juridictions de l'île.

Voyage de retour



_ 50 Extrait du « *Messenger de Tahiti* » du 25 décembre 1874

Le capitaine du Génie Demassieux embarque le 22 décembre 1874 comme seul passager sur le Brick anglais *Tawera*, 232 tonneaux (capitaine John de Freze, armateur J. Bandere) allant à Valparaiso, avec un chargement de 9,780kg de Coprah (« *Messenger de Tahiti* » du 25 décembre 1874).

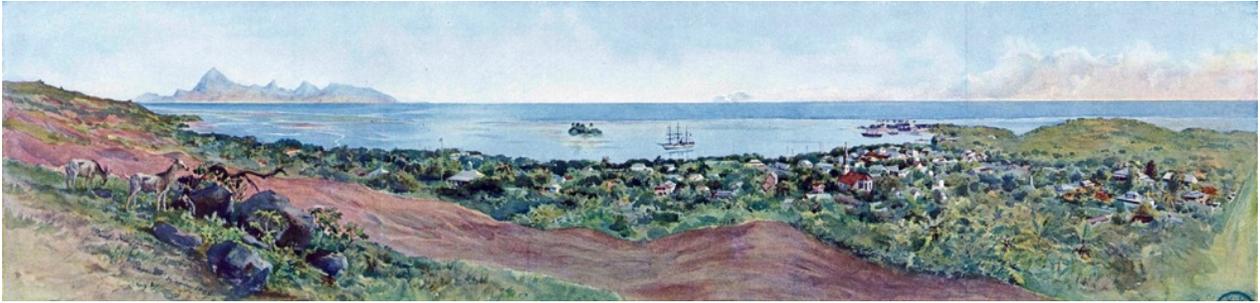
Au moment où il se prépare à rentrer en France, les souhaits du capitaine Demassieux se portent : « soit sur une École régimentaire, l'École de Fontainebleau ou Polytechnique, soit encore l'un des régiments de l'arme. »

Tahiti laisse au capitaine Demassieux de très bon souvenir. Sa fille Alexandrine se souvient [17] : « Parfois, et surtout quand il y avait un ami, un camarade connu à Tahiti, il parlait de Tahiti. Tahiti nous semblait le Paradis Terrestre il en avait de merveilleux souvenirs : les fleurs, les fruits, les cocotiers, et les gens si beaux, si heureux avant l'arrivée des missionnaires. ». Il aimait aussi les voyages en bateau et, plus tard, disait que la plus belle musique était, pour lui, la sirène d'un navire en partance [13].

La famille conserve un tirage original d'une magnifique photographie de la vallée de Fautaua, faite par le photographe Lucien Gauthier, qui résida à Tahiti entre 1904 et 1920 ; soit après le départ de Luis Nicolas Demassieux. Ce dernier s'est-il procuré ce tirage ultérieurement, en souvenir des années passées à Tahiti ?



_ 51 Vallée de Fautau, photographie de Lucien Gauthier (entre 1904 et 1920)



_ 52 Baie de Papeete et Moorea au loin, 1899 - Henri Plumhof [18]



_ 53 Brick quittant le port

Retour en France, Nîmes (1874-1878)

Le 3 avril 1875 le capitaine Demassieux débarque à Bordeaux après un séjour Outre-Mer de deux ans et dix mois, et une traversée qui lui fit doubler le cap Horn (ou passer par le détroit de Magellan), puisqu'il fit escale dans des ports d'Amérique du Sud. Ainsi, le 15 octobre, le ministre de la Marine écrit à son collègue de la Guerre :

« Le compte présenté par M. Le capitaine Demassieux pour justifier de la somme qui lui a été remise présentait un excédent sur les fixations réglementaires en ce qui concerne les frais de séjour à Valparaiso et Montevideo ainsi qu'en ce qui se rapporte aux frais de transport des bagages et à l'achat de médicaments. Mais eu égard aux débours faits par Monsieur Demassieux par suite de l'état maladif dans lequel il se trouvait, j'ai dégrevé cet Officier des sommes qui lui avaient été payées en sus des allocations réglementaires. Je vous prie de bien vouloir en informer M. Demassieux. »

Le capitaine a dû recevoir cette notification à Nîmes. Il avait en effet attendu là, 16, quai de la Fontaine, jusqu'au 29 mai 1875, son titre de congé de convalescence, qui devait lui permettre d'aller voir ses parents, en passant par Paris, où il projetait une visite à un officier.

Une décision ministérielle du 5 juillet 1875 le désigne pour la place de Nîmes, en sous-ordre, et il reçoit sa nomination de capitaine en premier (20 octobre 1875). Il restera à la chefferie du Génie de Nîmes jusqu'en novembre 1878.

Pendant son affectation à Nîmes à il s'occupera entre autres de la construction des casernes de l'artillerie. C'est en effet une période charnière pour la ville : suite à de longues démarches des élus de cette ville, le Maréchal Mac Mahon, alors président de la république, venait de décider par décret du 12 juin 1875, la création d'une école d'artillerie à Nîmes [19].

La ville offre un terrain de quatorze hectares, compris entre l'Hospice d'humanité, la route d'Uzès et la voie ferrée, un champ de tir d'une longueur de dix kilomètres dans les garrigues pour l'artillerie, un champ de manœuvre, d'une contenance de quarante-cinq à cinquante hectares, situé entre la route d'Avignon et le chemin de Courbessac. La ville s'engageait en outre à loger provisoirement les hommes et les chevaux de la brigade d'infanterie dans les bâtiments de l'ancien hôpital et la caserne des passagers. Pour financer les travaux, la ville contracte en 1875 un emprunt 6 800 000 francs, dont 3 800 000 francs étaient avancés à l'État [19].

Le 23 février 1876 le décret d'utilité publique est pris. On se met immédiatement à l'œuvre et, au mois d'août 1876, le général de Chabaud¹⁴ parcourt les chantiers du chemin d'Uzès. Le Conseil acquiert le 25 avril de cette même année au prix de 190 000 francs, la maison Sabran, boulevard du Grand Cours, afin d'y installer l'école d'artillerie de la 15^e brigade.

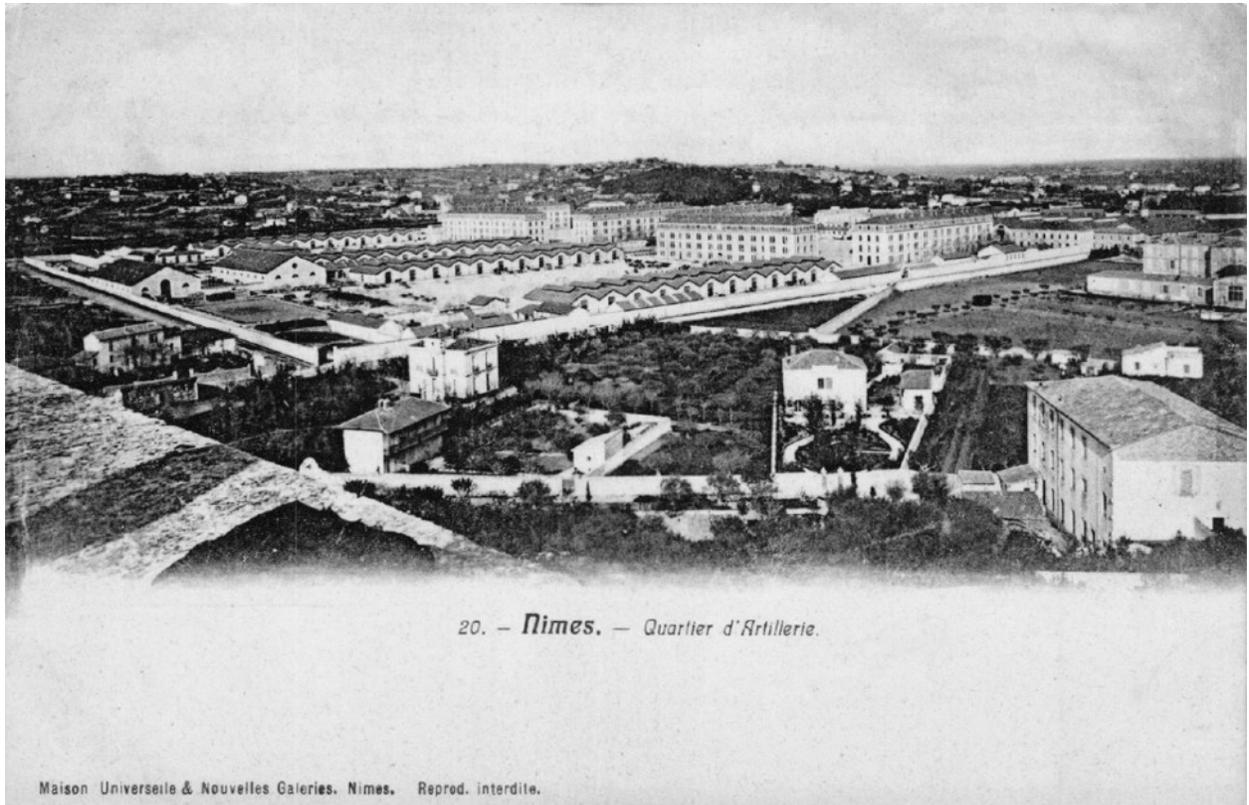
Courant 1876, les travaux pour le casernement de l'artillerie avancent rapidement en 1876. Les traités pour les achats de parcelles comprises dans le champ de tir et celui des manœuvres étaient examinés et signés, la construction du casernement était d'être terminée, et l'inspecteur général du génie militaire venu pour le visiter en octobre ne pouvait qu'en remarquer l'agencement et en approuver les heureuses dispositions.

Le quartier général de la 15^e brigade d'artillerie sera transféré le 1^{er} octobre 1877 à Nîmes, son emplacement définitif [19].

Le 26 septembre, la musique de l'école fit son entrée à Nîmes précédant l'état-major du 19^{ème} régiment d'artillerie, et le 3 octobre, M. le général de Montluisant¹⁵, commandant la brigade, vint prendre officiellement possession de son poste.

¹⁴ François de Chabaud-Latour (1804-1885), général et homme politique français né à Nîmes (source [Wikipedia](#)).

¹⁵ Charles de Montluisant (1820-1894), ancien élève de l'École polytechnique. général de division, conseiller général de la Drôme. Grand officier de la Légion d'honneur.



_ 54 Les casernes d'artillerie de Nîmes : vue d'ensemble vers 1900

Mariage avec Sarah Louise Clamageran (14 juin 1876).

Sarah Louise Clamageran était née le 27 juin 1854 à « la Lambertie », domaine situé dans la commune de Pineuilh, au sud de Sainte-Foy-la-Grande (Gironde) propriété de son père Félix Germain Clamageran.

Félix Germain Clamageran était le fils de l'armateur Jean Germain Clamageran et de Sara Emilie Nairac. Il est né à Bordeaux le 1er août 1822, marié à Pineuilh (Gironde) le 31 juillet 1851 à Louise Roberty¹⁶.

Félix Clamageran avait une propriété agricole à Pineuilh (la Lambertie) près de Sainte-Foy-la-Grande, où naquirent ses huit premiers enfants (le neuvième à Marmande). À la suite de déboires dans son exploitation, Félix Clamageran dût abandonner la Lambertie.



_ 55 La Lambertie, dessinée par Sarah Clamageran (source familiale)

Il résida ensuite successivement à Marmande, Millau, Périgueux, Narbonne, s'occupant de journalisme, rédacteur en chef du *Républicain de Narbonne* (1875-1877). Il devint ensuite Vice-Consul de France à Rosas (Espagne) et à Newport (Grand-Bretagne) . Il passa les dernières années de sa vie à Dieppedale, près de Rouen¹⁷, où il mourut le 22 octobre 1895.

La tradition familiale rapporte que Louis Nicolas Demassieux avait fait la connaissance de sa future épouse, Sarah Clamageran en 1871, pendant son séjour au 2^{ème} régiment du Génie à Montpellier, et plus précisément, chez le pasteur Grotz à Nîmes. Sarah Clamageran était à l'époque promise en mariage à un jeune Pasteur de Bédarieux,

¹⁶ Louise Marguerite Gabrielle Elisabeth Roberty, mère de Sarah Clamageran, née le 11 décembre 1828 à Bordeaux, était fille de Victor Roberty, ébéniste et menuisier, originaire de Suisse où il était né, à Moudon, canton de Vaud, le 4 septembre 1798. D'après un tableau généalogique de la famille Roberty, établi par l'un de ses membres, déposé aux archives cantonales de Vaud, à Lausanne, la plupart des ascendants, en ligne directe ou collatérale, étaient réputés "Bourgeois de Moudon". Dans ce tableau, qui fait état d'une origine italienne très ancienne (Côme), sont cités, entre autres, Girard Roberty, attesté vivant en 1338/1347, son fils Etienne vivant en 1341, et par la suite, Philibert, attesté vivant en 1567, dont un fils, François, fut Syndic de Moudon. La branche de la famille qui émigra en France était de condition modeste, Victor Roberty fut, un temps, concierge du Temple de Bordeaux où il était venu dit-on, pendant son "Tour de France". Il avait épousé une bordelaise, Suzanne Charton d'une famille d'ébénistes dont il eut cinq enfants. Son fils aîné Jules en eut pour sa part dix, et en conséquence une nombreuse descendance. Certains membres de cette famille jouèrent un rôle distingué, comme, dans le milieu protestant, Émile Roberty, pasteur et membre du consistoire de l'Église réformée. Quelques années après la mort de son mari, Louise Roberty se fixa à Saint-Sulpice-de-Royan chez sa sœur Suzanne Roberty, épouse du Pasteur Paul Trocquemé, où elle vécut de 1906 jusqu'à sa mort en 1917. La branche française des Roberty s'est éteinte en 1925 ou 1926.

¹⁷ C'est près de Rouen, à Dieppedale que se vivaient depuis 1889 les beaux-parents de Louis Nicolas Demassieux, Félix et Louise Clamageran. À Rouen même, le frère de Sarah, Paul Clamageran, conduisait d'importantes affaires (directeur de la Compagnie Havraise Péninsulaire, consignataire des vapeurs Lequelec, juge au Tribunal de Commerce, enfin censeur à la Banque de France). Près de Dieppedale, à Croisset, résidait la famille d'Adolphe Risler. Sa femme, Jeanne Léonide, fille de Pierre Hippolyte Clamageran, était sœur de Jean Jules Clamageran, cousin et ami de Félix. Jean Jules Clamageran fut Sénateur inamovible. Il joua un certain rôle tant dans le mouvement protestant libéral qu'en politique parlementaire, et aussi comme économiste. Sa femme (tante Adèle) était la fille du musicien Héroid. La fortune de ce couple sans enfant fut léguée par Adèle à une fondation de bienfaisance, à Limours. Félix Clamageran, père de Sarah, décéda à Canteleu en 1895.

Jean Émile Cadiot, dont la famille était originaire de l'île d'Oléron. Le capitaine Demassieux aurait alors, pour tenter d'oublier Sarah, sollicité son départ pour l'Outre-Mer. Le mariage Cadiot-Clamageran eut lieu effectivement le 22 août 1872 à Périgueux (où Félix Clamageran était journaliste) mais cette union fut rapidement rompue par le décès du Pasteur Cadiot, le 24 avril 1873.



_ 56 Sarah Louise Clamageran vers 1876

Le capitaine Demassieux, à son retour de Tahiti où il avait appris, sans doute par les Grotz, le décès de Jean Émile Cadiot, étant affecté à Nîmes, il lui est alors possible d'épouser Sarah Clamageran le 14 juin 1876. L'autorisation Ministérielle classique est donnée à Louis Nicolas Demassieux le 27 mai, après l'enquête réglementaire faisant apparaître la situation familiale et pécuniaire de la future. Un contrat de mariage est dressé chez Maître Favatier, notaire à Narbonne. Sont présents au contrat : Gabrielle Clamageran, sœur de Sarah, Auguste Grotz¹⁸, pasteur et sa femme née Marie Reclus, Auguste Guéry, capitaine au 2^{ème} Génie.

Le contrat de mariage recense les biens de Sarah, dont certains sont issus de la succession de Jean Cadiot, son premier mari, et d'autre probablement issus de sa dot.

- 19 obligations des chemins de fer du midi, d'une valeur de 500Frs chacune, portant 3% d'intérêt annuel
- 16 bons de liquidation de 500 Frs du Trésor Public, émis pour la réparation des dommages causés par le second siège de Paris, portant 5% d'intérêt annuel
- 5 titres de rente sur l'état Français pour un total de 18 000Frs, à 3% ou 4,5% d'intérêt annuel

Soit, au total, un capital de 35380Frs, assurant un revenu annuel de 1280Frs. L'acte mentionne aussi le mobilier (un lit garni, une commode, un canapé, des fauteuils, une pendule, une glace, des rideaux, des flambeaux, divers tableaux) pour une valeur de 1750Frs, et 200Frs de livres de musique, ce qui nous apprend au passage que

¹⁸ Le ménage Grotz avait eu d'ailleurs, antérieurement au passage à Montpellier du capitaine Demassieux, des relations avec la famille Clamageran. En effet Madame Grotz était née Marie Reclus, et était la fille du pasteur Jacques Reclus (et donc sœur des géographes et publicistes Élisée, Onésime et Élie Reclus). Le pasteur Reclus, de Sainte-Foy-La-Grande "émigra" dans les environs d'Orthez vers 1840 avec une partie de sa famille. Certains de ses enfants furent confiés à Pierre Chaucherie, notaire à Sainte-Foy et beau-père du Pasteur. C'est ce notaire Chaucherie qui le 28 juillet 1851, a établi le contrat de mariage de Félix Clamageran et Louise Roberty, père et mère de Sarah. Marie Grotz, née Reclus en 1834, se maria en 1859 et vécut ensuite à Nîmes. Il est donc tout à fait possible que Marie Reclus ait connu chez son oncle Chaucherie, le ménage Clamageran et leur fille Sarah (âgée de 5 ans en 1859). À l'appui de cette supposition on peut noter que la première fille du ménage Demassieux fut appelée Marie, du nom de sa marraine, Marie Grotz. Source : "Élisée Reclus ou la passion du monde" Par Hélène Sarrazin, Ed. "La Découverte", 1985.[18]

Sarah Clamageran devait jouer du piano. Ce capital total du foyer s'élève donc à environ 40 000Frs 1876. La réactualisation de cette somme donne environ 110 000 € en 2023.

Le futur époux vient, de toute évidence, sans fortune personnelle : ses vêtements et ses armes sont son seul bien, évalué à 2000 Frs. Son traitement de Capitaine est alors de 500Frs par an : les revenus apportés par les biens de Sarah contribuent donc substantiellement au budget familial !

Les époux s'installent au 4 quai de la Fontaine. C'est là que naissent les deux premiers enfants du ménage, Marie, née le 22 mars 1877, et Gabrielle, née le 17 juin 1878.



_ 57 Quai de la Fontaine à Nîmes



_ 58 Marie Demassieux (1877-1886), fille de Louis Nicolas Demassieux, Toul vers 1880

À Nîmes également, le capitaine reçoit la Légion d'Honneur (décret du 7 décembre 1877), qui lui est remise devant le 3^{ème} régiment de ligne. Cette distinction améliore quelque peu le quotidien de la famille : le traitement de Chevalier est de 125 Francs par an.

Toul (1878-1880)

Après son séjour à Nîmes, une décision ministérielle du 21 novembre 1878 mute le capitaine à la chefferie du Génie à Toul, toujours en sous-ordre. Après son séjour en Cochinchine et à Tahiti ; Louis Demassieux retrouve le rude climat lorrain « Il nous parlait de Toul, sa garnison suivante, dont il racontait le rude climat, sa moustache et sa barbe se prenant par le gel pendant les manœuvres du matin. » [17]

Toul verra la naissance d'une troisième fille, Valentine, le 17 février 1880.

Bien que les feuilles de notes soient en général muettes sur les travaux menés par le personnel, on sait cependant par certaines d'entre elles que le capitaine Demassieux, qui en 1880 était affecté aux fortifications, fut chargé à Toul de travaux importants, tels que ceux entrepris pour le remaniement de la redoute du Tillot, ouvrage situé au Sud de la ville.



_ 59 Toul, la redoute du Tillot

Notes pour 1880 : « Officier très capable, zélé, très régulier dans son service, dont il connaît très bien tous les détails. »

Son séjour à Toul n'est que de deux ans et demi, puis une décision du 23 avril 1881 le désigne pour servir en Algérie.

Algérie (1881-1887)

Embarqué à Marseille le 17 Mai 1881, Louis Nicolas Demassieux arrive à Alger le 19 et, désigné par le général commandant le 10^{ème} corps pour diriger la chefferie d'Aumale, il rejoint son poste le 24 Mai.



_ 60 Louis Nicolas Demassieux à Aumale, 1881

Prévoyant sans doute le départ prochain de son mari, Sarah Demassieux, enceinte, s'était rendue quelque temps plus tôt chez ses parents. Son père, Félix Clamageran est alors Vice-Consul à Rosas (Espagne). Sa sœur Gabrielle réside à Rosas avec son jeune fils Gilbert qui a deux ans. Son autre sœur Élise est aussi présente avec son jeune fils William qui a trois ans. Jean Demassieux, fils de Louis Nicolas et Sarah, naît donc à Rosas le 4 avril 1881.

La nourrice de Jean, une brave espagnole catholique, fut épouvantée de donner son lait à un petit enfant protestant, elle le prit en cachette à l'Église et le fit baptiser par le curé ; on a retrouvé à Rosas, le registre de baptême où se trouve Jean Demassieux [17].

Sarah Demassieux écrit à son mari juste après la naissance de Jean.

Rosas, 10 avril 1881

Mon bien cher ami, je ne t'ai pas écrit hier parce que je t'aurais inquiété en te disant que j'étais dans mon fauteuil et bien forte pourtant, je t'assure. Je me suis levée encore aujourd'hui et je me sens si bien que j'oublie par moments que je ne pourrais pas marcher. Je ne le veux pas, mais le médecin me l'aurait permis ce matin. Il est gentil, Mr. Sunner, et très soigneux, nous l'avons vu plusieurs fois en trois derniers jours, pauvre petit Jean a eu bien mal aux yeux : je t'écrivais avant hier, qu'il avait un peu mal depuis l'instant même de sa naissance, et dans la journée d'avant-hier c'était tellement plus fort et avait pour moi si bien l'apparence d'une conjonctivite que nous avons vite fait venir le docteur. Il a été bien soigneux, même traitement que pour les petites, gouttes de nitrate d'argent, lavage à la camomille et, de plus, un bandeau parfumé et chauffé à la fumée de camomille brûlée sur des charbons, deux mouches de Milan sur les tempes. Le pauvre bébé a eu bien mal hier, mais aujourd'hui il est presque guéri. Les paupières ne sont plus gonflées et il ouvre très bien les yeux. Il est bien beau, je t'assure, et je suis triste que tu ne le connaisses pas encore <...>

Nos grandes sont très bien, très sages, Marie est bien sage, bien grande fille, tu ne reconnaîtras plus ses mollets tellement ils ont bonne tournure déjà ; elle est toujours la plus jolie et je suis vraiment heureuse de la voir si sage. Aujourd'hui on les a habillées toutes les trois avec leurs robes blanches, elles sont si mignonnes. Bibi¹⁹ grandit toujours, elle n'a plus du tout de rhume de cerveau. Titine²⁰ prend l'air d'un garçon, sa figure a grossi, bruni mais elle est terrible, turbulente et tracassière, elle étonne tout le monde par son intelligence et sa volonté. Je vois à peine Marie²¹: Willie²² est amoureux d'elle et ils ne se quittent pas. Bibi vient à chaque instant tourner autour de moi et faire quelque discours. Le docteur est amusant avec Marie qu'il admire : « Viens, belle Marie, il n'y a pas une espagnole comme toi ». Le temps est superbe et chaud ; je suis près de la fenêtre, je vois la mer, les montagnes, je me sens bien portante et notre fils est là, je serais tout à fait heureuse si tu y étais aussi, mon cher ami ! Je sais que tu penses à nous et que tu nous aimes.

Je t'aime aussi et je t'embrasse mille fois. `

S.D.

Louis Nicolas répond à « sa bien aimée Sarah », et il parle de la maison de fonction, parfaite, d'une chambre pour ses filles, du jardin où poussent tous les légumes

En juin il fait un aller et retour Alger-Port Vendres-Alger. La traversée par Port-Vendres était la plus courte, avec une mer toujours calme. Il va chercher sa famille, son épouse et ses trois filles et la « belle Suzon » (Suzanne Clamageran, sœur de Sarah Clamageran), chargée d'aider à amener Jean.

¹⁹ Gabrielle, 2 ans 10 mois

²⁰ Valentine, 14 mois

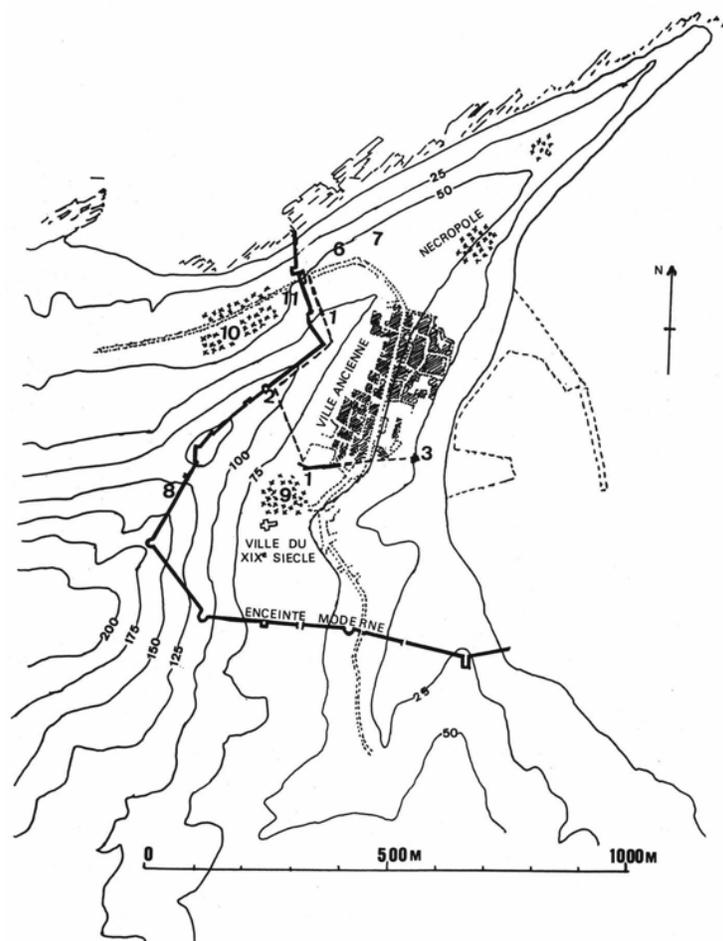
²¹ Marie, 4 ans 1 mois

²² William Clamageran, fils de Paul, 3 ans 1/2 environ

Dellys, petit port à 100km à l'est d'Alger

En 1882, par ordre du 20 novembre, le capitaine Demassieux est nommé chef du Génie à Dellys, où il prend ses fonctions le 15 décembre et où il restera jusqu'en juillet 1887.

Le petit port de Dellys se trouve 100 km à l'est d'Alger, non loin de l'embouchure de l'oued Sebaou. La petite ville s'étage en amphithéâtre sur un contrefort oriental du djebel el Assouaf qui se termine dans la mer par la longue pointe effilée du cap Bengut.

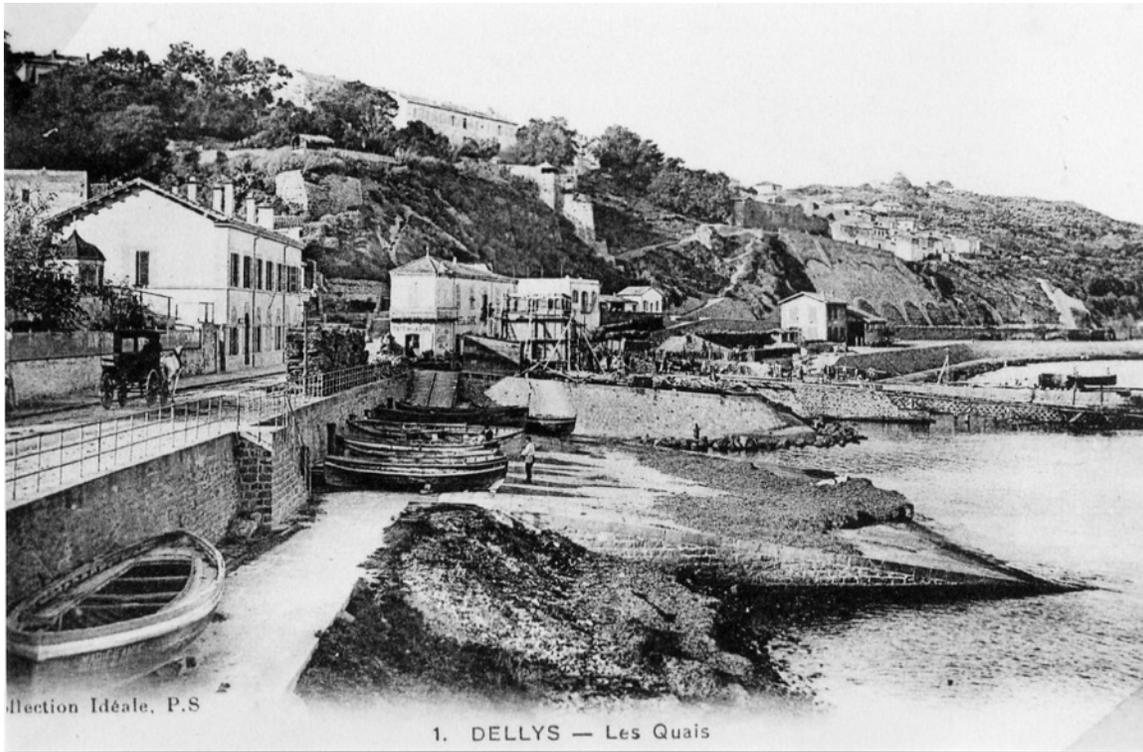


_ 61 Plan de Dellys vers 1870 (Source [20])

1 : Segments du rempart antique. 2 : Tour d'angle. 3 : Porte antique vers le port. 6 : Mosaïques. 7 : Thermes (mosaïque de Thésée et du Minotaure). 8 : Citernes antiques. 9 : Mausolée de la rue Dumont d'Urville. 10 : Nécropole du Champ de manœuvres. 11 : Emplacement du sarcophage chrétien.



_ 62 Vue d'ensemble de Dellys et du cap Bengut en 1897



_ 63 Les quais de Dellys (Algérie)

Carrière et vie de famille à Dellys

En 1883, le capitaine Demassieux achète à proximité de Dellys, à Rebeval²³, une propriété viticole, dont il confie la gérance à son jeune beau-frère, Jules Clamageran. Cette propriété sera vendue après son décès.

Au début de 1883, il obtient une permission pour se rendre à Maubeuge (du 9 au 28 février). De là, il pouvait se rendre sans trop de difficulté à Bruxelles, où étaient établis ses parents à côté de son frère et de sa sœur. La même année un congé pour raison de santé lui est accordé. Parti d'Alger le 24 août, il fait une cure à l'Hôpital Thermal de Vichy, qu'il quitte le 30 septembre pour Paris et Maubeuge. Après un passage à Rosas chez Félix Clamageran, il est de retour à Dellys le 17 octobre.



_ 64 Louis Nicolas Demassieux et sa famille à Rosas, en septembre 1883

1er Rang

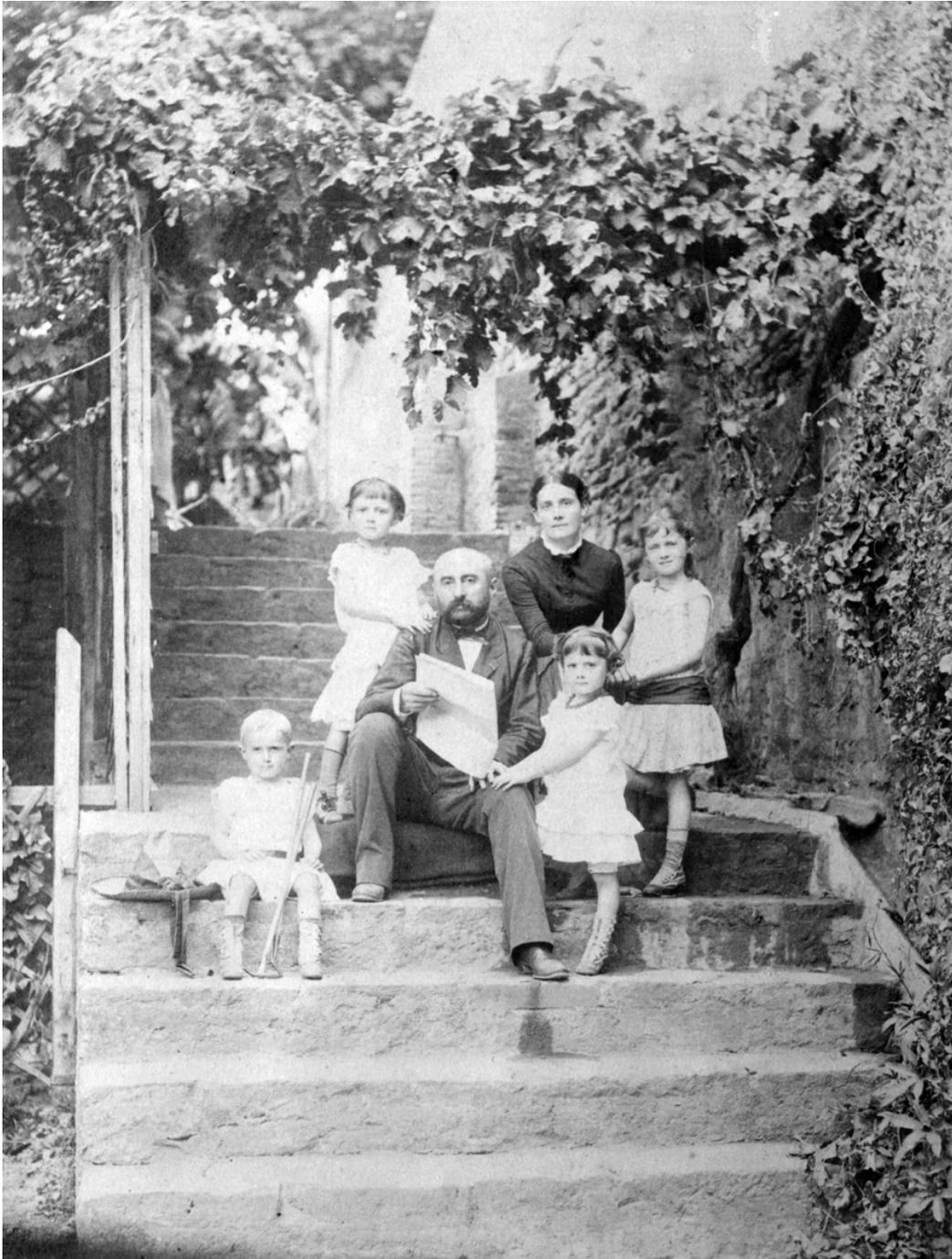
- Marie Demassieux
- Suzanne Clamageran
- Gabrielle Demassieux
- Valentine Demassieux
- Jean Demassieux
- Jeanne Smith (assise = bonne d'enfant?)
- Louis Nicolas Demassieux

2ème rang debout

- Louise Clamageran (épouse O'Connor)
- Jules Clamageran
- Louise Roberty ép. de Félix Clamageran (assise)
- Félix Clamageran (assis)
- Paul Chrisostôme Troquemé

L'année 1884 se passe à Dellys, avec une ou deux visites à Alger. Un décret du 30 décembre 1884 le nomme chef de Bataillon, grade auquel il avait été proposé chaque année depuis 1879.

²³ Rebeval est un village du Tell en Kabylie.



_ 65 Louis Nicolas Demassieux et sa famille à Dellys (Algérie) vers 1884

Louis Nicolas Demassieux (alors colonnel) , son épouse Sarah et leurs enfants (de g. à d. 1er rang Jean, Valentine et 2ème rang Gabrielle et Marie).

En 1885, nouveau congé de deux mois, mais qui se prolonge en fait puisque, parti de Dellys le 20 août, l'Officier n'y est de retour que le 4 décembre.

En 1886, Louis Nicolas Demassieux doit se rendre encore une fois à Maubeuge et à Bruxelles, où son père est décédé le 7 août. Il est de retour à Dellys, le 11 août.

Quinze jours après, le 28 août, se produit le décès de Marie, la fille aînée de Louis et Sarah Demassieux, âgée de neuf ans. Louis Demassieux et son épouse sont profondément affectés par ce décès.

Alexandrine indique dans ses souvenirs [17]

ce fut pour mes parents le chagrin de leur vie, la mort de leur fille aînée Marie. Je me souviens qu'à Alger, alors que j'avais dix ans, il y eut la visite d'un ancien camarade de ce temps. Ils parlaient avec entrain dans la galerie ; l'amî demanda à me voir, me regarda et, se tournant vers mon père, lui dit : Mais c'est Marie ! . Je regardai mon père, je vis sa figure exprimer un chagrin terrible, ses yeux pleins de larmes.

Un an après, Louis Nicolas écrit à sa femme

Tunis, le 29 août 1887

Chérie,

Il y a un an, à cette heure-ci, je revenais du cimetière, désespéré. Nous avons lutté depuis, mais quel malheur ! Je n'y puis encore penser sans terreur, sans sentir mon cœur se serrer. Pauvre chère enfant qui nous aimait tant. Je la vois toujours la veille de sa mort, te baisant si tendrement, si ardemment ! Elle a vécu bien peu, la pauvre belle, mais elle a été aimée et jusqu'au dernier moment elle l'a bien senti. Vois-tu, chère amie, il n'y a que cela, s'aimer et s'aimer toujours. N'avons-nous pas été soutenus par notre amour l'un pour l'autre, et par notre amour pour nos chers petits. La vie n'est que combats, et les plus heureux laissent toujours dans ces combats quelque part d'eux-mêmes. Ma journée d'hier, comme tu le penses, a été triste. C'est triste, une grande ville à habiter dans ces moments-là, au milieu des indifférents à qui l'on n'ose même pas dire ce que l'on a. <...> Je t'aime et de baise bien,

ton L. Demassieux.

Sur ses occupations à Dellys on sait, par des notations ultérieures, qu'il s'occupe notamment de casernements et d'un magasin à poudre. Malgré le deuil, sa carrière militaire se poursuit donc avec succès, comme en attestent les notes de ses supérieurs :

Monsieur Le commandant Demassieux est un chef de Génie modèle. Il est très expert en construction, très entendu dans tout ce qui concerne le service d'officier du Génie. On ne peut que regretter qu'un Officier de sa valeur et ayant rendu d'excellents services aux colonies (Cochinchine, Tahiti), ne soit pas arrivé chef de Bataillon au choix ; il est juste que, comme compensation, on lui donne le plus tôt possible la Croix d'Officier de la Légion d'Honneur

Notes pour 1885

Très bon chef de Génie, intelligent, appliqué au bien du service. Conduite et moralité excellentes. » (5 janvier). Très bon officier, zélé et fort entendu ; peut justement prétendre à l'avancement au choix. Est prêt à toutes les fonctions de l'arme.

Notes pour 1886

Le premier janvier 1887 le commandant Demassieux reçoit la croix d'Officier de la Légion d'Honneur devant les troupes de la garnison.

Tunisie (1887-1890)

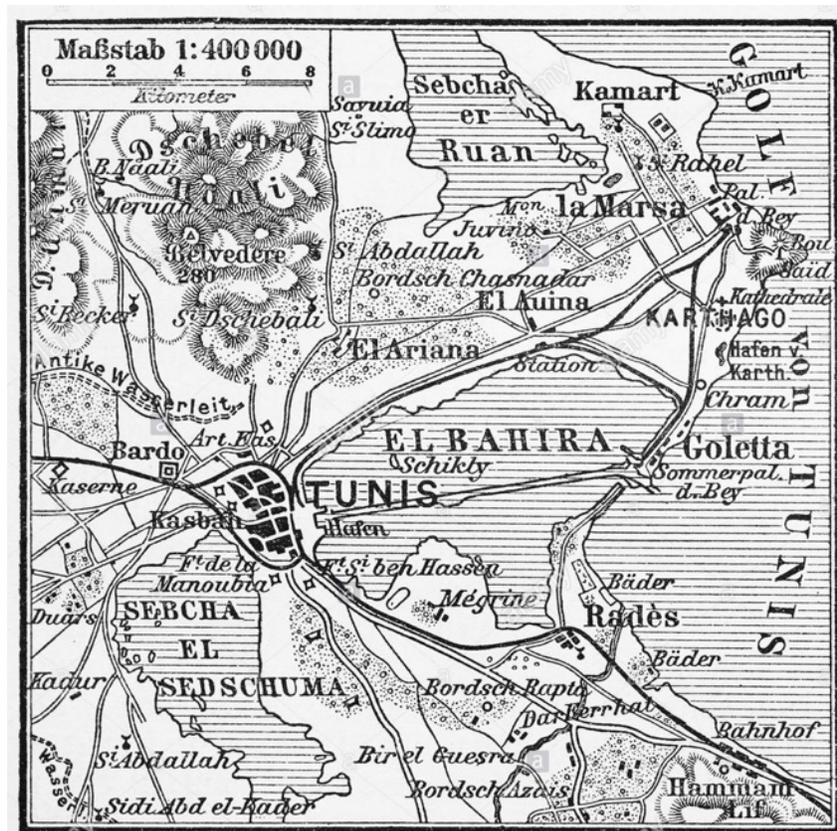
Le 4 juin 1887, une décision ministérielle le nomme au poste de chef du Génie à Tunis. Il s'embarque à Dellys le 13 juillet et prend ses fonctions à Tunis le 17.

La Tunisie, récent protectorat français

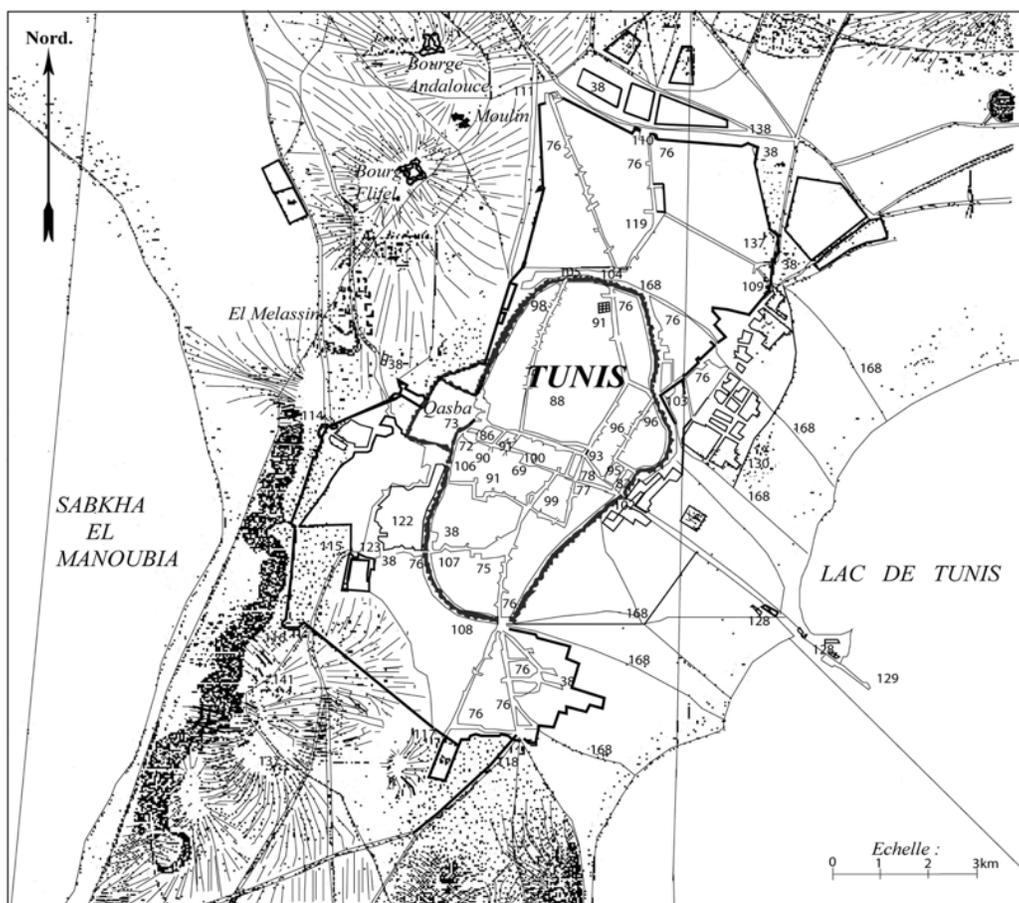
Quand Louis Nicolas Demassieux prend ses fonctions, le 17 juillet 1887, le protectorat français en Tunisie n'est établi que depuis 6 ans. C'est en effet le 12 mai 1881, qu'a été signé le traité du Bardo, officialisant le protectorat. La régence de Tunis, est alors un objectif stratégique à la fois italien et français. La faiblesse du bey, les intrigues des ministres, la pression constante des consuls européens et la banqueroute de la régence, devenue otage des créanciers, ont ouvert les portes à l'occupation française préconisée par Otto von Bismarck afin d'attirer l'attention de Paris sur la Méditerranée et par conséquent de la retirer de la frontière franco-allemande [5].

Le traité du Bardo transforme la régence en un protectorat, confiant « aux agents diplomatiques et consulaires de la France à l'étranger la protection des intérêts tunisiens ». Le bey, à son tour, ne peut conclure aucun acte international sans avoir préalablement informé l'État français et sans avoir obtenu son consentement.

La fin de l'année 1881 est marquée par une révolte partie de Sfax, les Français se retrouvant face à plus de 6000 insurgés. Deux ans plus tard, les conventions de La Marsa, signées le 5 juin 1883, vident le traité de son contenu et violent la souveraineté interne de la Tunisie en forçant le bey à « procéder à des réformes administratives, judiciaire et financière que le gouvernement français jugera utile ».



_ 66 Plan des environs de Tunis 1881



Tunis

Intérieur de la ville.

- N° 38 - Tombeaux de Sainte.
 69 - Menaré de la Mosquée, dite Gjemma Zeitonna.
 72 - Menaré de la Mosquée du palais du Bey.
 73 - ...id.....de la Qasba.
 75 - Tombeaux des Beys.
 76 - Menaré de Mosquées.
 77 - Mat de pavillon sur le consulat d'Espagne.
 78 - ...id.....de Dannemark.
 82 - ...id.....de France.
 86 - Palais du Bey.
 88 - ...id...du Divan turc dite Dar el Bascha
 90 - Marché aux esclaves.
 91 - Les Bazars.
 93 - La Chapelle catholique
 95 - La douane
 96 - La hara du Quartier des juifs.
 97 - La zavia du Quartier de refuge, d'asyle.
 98 - Atelier pour affûtages et pour percer des canons.
 99, 100 et 101 - Casernes.
 102 - La porte dite : Bab el Bahar.
 103 - ...id.....Bab Qartaganna.
 104 - ...id.....Bab el Sueqa.

- 105 - La porte dite: Bab Benate.
 106 - ...id.....Bab Menaré.
 107 - ...id.....Bab Gédid.
 108 - ...id.....Bab Gjezira.

Les faubourgs et les alentours de la ville.

- 109 - La porte dite: Bab Khadra. Bastion garni de onze canons.
 110 - ...id.....Bab Sidi Abd el Se lam, Bastion garni de six canons.
 111 - ...id.....Bab Bou Sádoun, Bastion garni de huit canons.
 114 - ...id.....Bab el Merqad, Bastion garni de seize canons.
 115 - ...id.....Bab el Qorgiani Bastion garni de huit canons
 116 - ...id.....Bab et Manoubia, encore en construction,
 Bastion garni de treize canons.
 117 - ...id.....Bab el Fella, Bastion garni de sept canons.
 118 - ...id.....Bab Alewa, Bastion garni de six canons.
 119 - Mosquée du Saheb et Thaba avec Menaré.
 122 - Marché aux chevaux et aux bétail appelé Merqad.
 128 - Baraques pour marchandises qu'on débarque.
 129 - Canal pour les embarcations dont on se sert sur le lac El Baheira.
 130 - Cimetière des catholiques.
 137 - Bastion de huit canons.
 138 - ...id.....de vingt deux canons.
 141 - Tombeau de la Sainte-Lella Manoubia surnommée l'amante de Dieu.
 168 - Les égouts de la ville

_ 67 Carte de Tunis, dressée par le capitaine Falbe en 1832 [21]

Vie de famille à Tunis

En novembre 1887, Louis Nicolas Demassieux se rend à Compiègne où il est témoin au mariage de son frère, Antoine, mariage qui eut lieu le 25. Antoine Demassieux est alors négociant à Bruxelles. En août 1888, c'est la naissance à Tunis, au foyer des Demassieux, des jumeaux Louis et Alexandrine, les derniers enfants de la fratrie.



_ 68 Louis (Zouzou) et Alexandrine (Zaza) Demassieux avec leur mère Sarah, 1888

Jean Demassieux se souvient de Tunis [12]

Je me vois encore m'évanouissant à moitié dans la cabine de la ville de Tunis, ou bien me battant dans la rue Bourkris²⁴ contre un arabe du collège Alaoui²⁵ qui me persécutait. Je me rappelle qu'un jour, il avait la tête de plus que moi ; je le jetai d'une poussée dans une cave du boulanger arabe où l'on faisait du pain. Je me sauvai, tout fier, j'arrivais à la maison, et j'étais en train de me brosser le genou de mon pantalon, (il m'avait "jeté par terre") lorsqu'un vieux citron pourri me tomba sur la tête. Je regarde dans la rue et je vois mon arabe en train de rouler des yeux furibonds dans ma direction. Je saisis aussitôt une cuvette pleine d'eau et la lui jetais sur la tête au moment où il cherchait une pierre pour le lancer. Il s'en alla ruisselant, déconfit, et me laissa tranquille. J'avais aussi à Tunis un ami arabe très gentil ; il parlait le français assez bien et demeurait à côté de chez nous. Un jour, il nous envoya un énorme plat de couscous à l'huile rance (qu'aime tant oncle Jules l'interprète²⁶) qui contenait une cuvette d'une propreté plus que douteuse. Le couscous nous a fait quinze jours et demi, sans compter ce que jetâmes.

Lettre de Jean Demassieux à William Clamageran, du 8 janvier 1894

²⁴ La rue Boukhris est à l'Ouest de la Médina de Tunis, en direction de la Sebkhâ Séjourni

²⁵ Le lycée Alaoui est un établissement d'enseignement secondaire tunisien fondé le 14 décembre 1874 à Tunis, capitale de la Tunisie, à l'initiative d'Ali III Bey. Issu d'une réorganisation du collège Alaoui, c'est l'un des plus anciens lycées de la ville. Il a largement contribué à la formation des élites de la Tunisie moderne.

²⁶ Jules Georges Clamageran (1864-1939). Études à Perpignan, Valence et Narbonne. Gérant de ferme à Dellys (Algérie). Suit les cours de l'École de Rouiba, part à Alger apprendre l'arabe, va à Colbert (à côté de Sétif) comme interprète puis à Alger, Collo, Biskra, Constantine. Nommé par le ministère des Colonies à Cayenne le 30/03/1899. Va au Maroni puis en Guyanne anglaise. Rentre en France en 1906, passe à Dieppedale et retourne au Maroni.

Alexandrine Demassieux (qui sera surnommée Zaza) se souvient aussi de cette époque [17]:

Ma mère nous endormait patiemment en chantant des cantiques, mis alors que je réclamais "Comme un cerf altéré brâme ...²⁷, mon frère (qui est surnommé Zouzou) voulait entendre "Une nacelle en silence...²⁸". Il était lent à fermer ses yeux bleus, et à Tunis, il a toujours été difficile à endormir. On disait alors dans la famille qu'il n'y consentait que lorsque notre père le prenait dans ses bras, mais avec son képi et ses gants blancs.

²⁷ Chanson à référence biblique (Psaume 42) :

Comme un cerf altéré brame
Après le courant des eaux,
Ainsi soupire mon âme,
Seigneur, après tes ruisseaux ;
Elle a soif du Dieu vivant,
Et s'écrie en le suivant :
Ô mon Dieu, quand donc sera-ce
Que mes yeux verront ta face ?

²⁸ Autre chanson liturgique :

Une nacelle en silence
Vogue sur un lac d'azur ;
Tout doucement elle avance,
Sous un ciel tranquille et pur ;

Carrière militaire

Louis Nicolas Demassieux continue son activité de bâtisseur : il fait exécuter en 1889 un pavillon de troupes à la caserne d'artillerie qui, selon ses supérieurs, « fait le plus grand honneur à son talent d'architecte et de constructeur et peut servir de modèle type dans les pays chauds ». Il rédige aussi un projet de défense du littoral de la Tunisie.



_ 69 Nouvelle caserne du Génie - Tunis, 1906

Le 12 avril 1888, à l'occasion de la fête nationale, Louis Nicolas est nommé par le Bey de Tunis au grade de Commandeur du Nichan Iftikhar (arabe : نيشان الافتخار, du turc : İftihar Nişanı, Ordre de la Fierté), le premier ordre tunisien. Il est attribué pour récompenser des services civils et militaires aussi bien aux tunisiens qu'aux étrangers, en particulier officiers, sous-officiers et soldats de la brigade d'occupation.



Notes 1888 : « Très bon chef de Génie, s'est vite mis au courant du service très chargé de la chefferie de Tunis et la conduit très bien. » (janvier 1888). « Monsieur le commandant Demassieux a tenu ce qu'il promettait à son arrivée. Esprit droit et réfléchi, d'un jugement très sûr, très expert dans le maniement des affaires. C'est un excellent chef du Génie, Officier de valeur qu'il y a intérêt à faire arriver. » (juillet 1888).

Note 1889 (avril) : « D'un esprit droit, ferme et consciencieux, Monsieur le commandant Demassieux est très expert dans la conduite des affaires et possède un jugement des plus sûrs. C'est un excellent chef de Génie et un officier de valeur qui ne parait pas avoir obtenu jusqu'à ce jour l'avancement dont il est digne et qu'il y a intérêt à faire avancer le plus tôt possible. La direction le propose de nouveau cette année pour le grade de lieutenant-colonel, et croit devoir insister de la façon la plus pressante pour que cette proposition soit prise en très sérieuse considération. » (Brigade d'occupation de Tunisie, État-Major particulier du Génie, Direction de Tunis, général Langlois).

Notes 1890: « A fait exécuter en 1889 un pavillon de troupes à la caserne d'artillerie qui fait le plus grand honneur à son talent d'architecte et de constructeur. Santé légèrement compromise par son long séjour dans les pays chauds, et peut-être aussi par la déception de ne pas être porté au tableau d'avancement ».

Autres notes : « Officier très capable, d'une grande valeur, maintenant ferme, en ce qui le concerne, les intérêts français à Tunis. Très expert dans le maniement des affaires et des travaux, servant avec conscience et dévouement. Convient spécialement au service des places, a de l'avenir. Proposition pour le grade de lieutenant-colonel et pour la décoration de Commandeur du Dragon d'Annam ». (Décoration qu'il a reçue)

À la chefferie d'Alger (1890-1900)

Le 24 mai 1890 une décision ministérielle affecte le chef de Bataillon Demassieux à nouveau en Algérie, où il se rend le 5 juillet, nommé à la tête de la chefferie d'Alger. La traversée en bateau entre Tunis et Alger, est difficile : la tradition familiale indique que les 2 jumeaux Alexandrine et Louis ont failli mourir de faim en bateau, « il n'y avait pas de nourriture pour bébés, alors que, jusqu'à quatre ans, nous avons été nourri de lait et de bouillies » [17].

Le quotidien de la famille

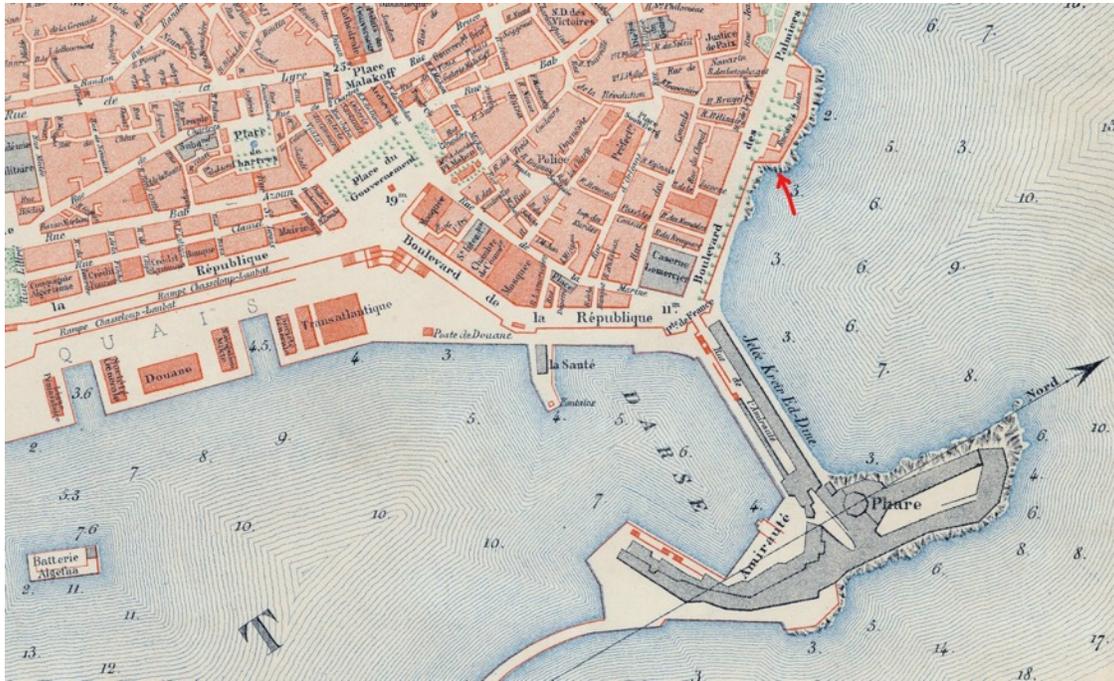
La famille s'installe au 17 rue du 14 juin[12], dans la vieille demeure appelée l'Amirauté qui appartenait au Génie, située sur la mer, près de la jetée.

C'était une maison arabe, un peu sombre, car on y avait ajouté un toit, de roseau, au deuxième étage. Il y avait une grande pièce de chaque côté de la cour, à gauche le salon ouvert sur la mer, et, par gros temps, les embruns entrent par les fenêtres. Au fond, la salle à manger. Au premier, une grande chambre où nous couchions, mon jumeau et moi, jouxtant la chambre de nos sœurs.

souvenirs d'Alexandrine Demassieux [17].



_ 70 Plan d'Alger, 1888 (Source [Gallica](#))



_ 71 Gros plan sur le quartier de l'amirauté, la rue du 14 juin (flèche rouge), Alger, 1888

La rue du 14 juin (référence au 14 juin 1830, date du débarquement français en Algérie) délimite le quartier nommé Bastion 13, ou palais des Raïs²⁹, un ensemble de trois palais et six « maisons des pêcheurs ». Anciennement attenant à la Casbah d'Alger, il a été percé en peu avant 1880 par le Boulevard des Palmiers, renommé par la suite Boulevard Amiral Pierre. Les jours de tempête, le boulevard et les fenêtres de la famille Demassieux sont battus par les embruns.



_ 72 Boulevard des Palmiers et promontoire du Bastion 13, un jour d'orage (photo Neurdein 1895)

De l'autre côté du boulevard, en face des maisons du Génie, touchant celle de la famille Demassieux, il y avait un jardin qui appartenait au Génie. Il avait été séparé des maisons au moment du percement du boulevard.

²⁹ Voir Palais des Raïs (source [Wikipedia](#)) et [une visite video](#) qui se termine par le n° 17

C'est le vieux jardin sauvage, le paradis des enfants qui y vont souvent, et le lieu de réunion pour les familles du Génie, où il y avait un terrain de jeu, un figuier où les enfants peuvent grimper, des cachettes.

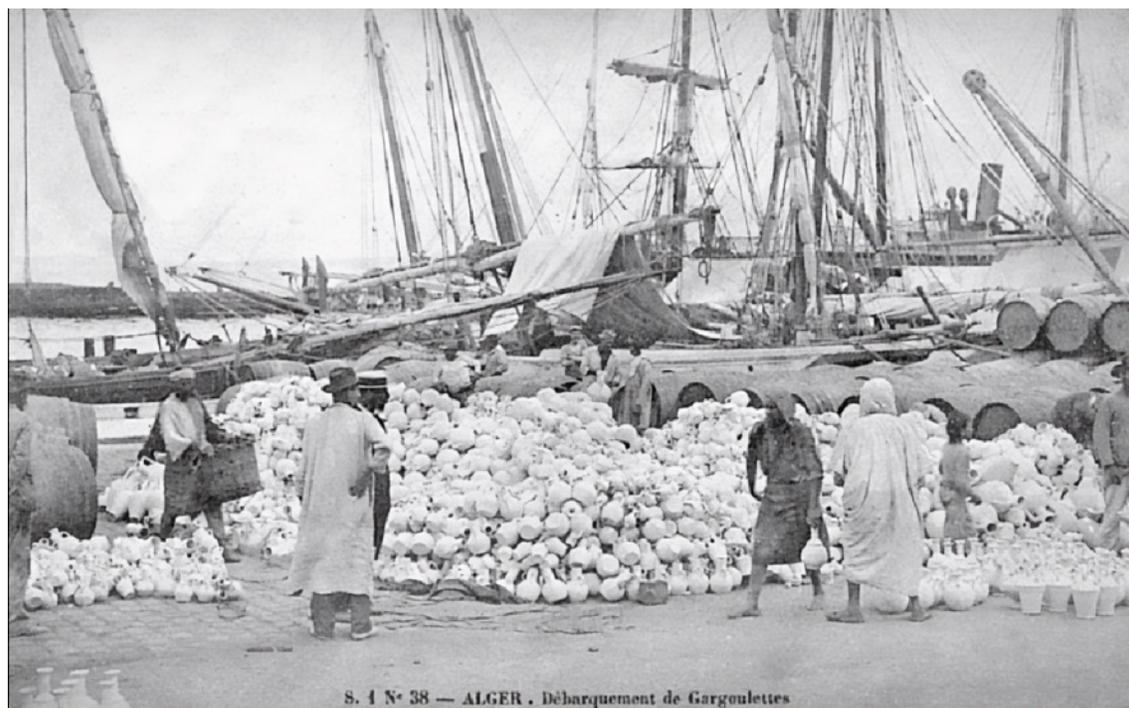
Pour les enfants, la mer et le port ont un grand intérêt : la mer bleue et calme, ou agitée et bruyante qui se brise en écume sur les rochers et la jetée. Ils surveillent les bateaux, les longs courriers, les "Transats" qui font le va et vient Alger-Port-Vendres ou Alger-Marseille, les petits remorqueurs noirs fumant, bruyants, qui vont chercher les bateaux, les dirigent vers la jetée, les amènent à leur place, les cargos que l'on décharge, et, parfois, un beau voilier chargé de bois. Au mois de mai, par beau temps, ils guettent l'arrivée des balancelles venant d'Espagne, avec des chargements de gargoulettes mouillées, qui semblent courir sur l'eau avec leurs voiles blanches gonflées par la brise.



_ 73 Vue d'Alger depuis l'Amirauté, 1896 (source www.judaicalgeria.com)



_ 74 Balancelles dans le port d'Alger vers 1900



_ 75 Débarquement des gargoulettes à Alger

En 1891 ou 1892, le port d'Alger reçoit la visite de l'escadre vaisseau Amiral, le Courbet³⁰ (la première division de l'escadre de méditerranée, composée des cuirassés le Formidable, le Courbet, le Marceau, du croiseur-torpilleur le Vautour et des avisos-torpilleurs la Dragonne et la Dague, venant de Bougie, est entrée le 19 mai 1891 dans le port d'Alger³¹). L'amiral prie Louis Nicolas de venir le voir avec ses jumeaux. L'Amiral accueille cordialement la famille sur son beau bateau de guerre amarré au port.

La correspondance entre Jean Demassieux et son cousin William Clamageran [12] apporte les menus faits de la vie familiale (oreillons de Jean, blessure au doigt de Gabrielle, sécheresse en 1893, pluies abondantes de 1894). Les enfants jouent régulièrement au croquet avec mademoiselle Delanneau³² et son frère Marcel. Les familles Demassieux et Delanneau semblent se voir souvent. Valentine pratique assidûment le piano.

Les enfants s'entichent de « la chanson du garçon qui venait de se pendre » et la chantent en ritournelle toute la journée³³.

Le matin, la bonne Françoise, dévouée femme de ménage espagnole, emmène à l'école les jumeaux Louis et Alexandrine (4 ans), qui portent des robes jumelles en tricot rouge. Elle suit le boulevard du côté du port, et les jours de grand vent, les porte, un sous chaque bras, pour le court trajet.

Jean Demassieux va au Lycée, où il prend des cours d'histoire-géographie (Mr Cagnoli « Corse doublé d'un homme de science »), de mathématiques (Mr Marseille son professeur « est tout jeune et très poli ; il demande pardon, il salue jusqu'à terre ; mais fait un cours fort intéressant »), d'Arabe « avec un professeur Mr Collin réduit à l'état de mythe, mais qui finit par arriver. C'est un jeune, de l'académie, très fort», de dessin (Mr Fourquet)

Les filles de la famille Demassieux ne vont pas au lycée[17] : les lycées de filles n'étaient pas bien vus, et Sarah Demassieux fait traverser la rue aux enfants pour ne pas passer devant la "Ligue", où des filles bruyantes se pressent.

³⁰ Il s'agit vraisemblablement du cuirassé Courbet, lancé en 1886, et qui pris le nom de l'Amiral Courbet après le décès de celui-ci en 1885, à la fin de la deuxième Campagne contre les Chinois au Tonkin. (Source Wikipedia)

³¹ Le petit Journal, 20 mai 1891 ([source Retronews](#))

³² Probablement Madeleine Delanneau, la fille de Pierre Delanneau (1846-1913). Engagé comme Dragon en 1865, fit la campagne de 1870 où il participa à la charge de Gravelotte et fut fait prisonnier. Il se marie en 1872 avec Elisabeth Schobert, dont il aura enfants (2 garçons nés en 1873, une fille Madeleine, Alphonsine, Jeanne Marguerite née en 1878 qui se maria en Algérie en 1898, et un fils né en 1889). Il a suivi les cours de l'école de cavalerie de Saumur en qualité de lieutenant d'Instruction. Nommé capitaine en 1876, il fut envoyé en mission dans le Haut-Sénégal en 1880 ou il resta jusqu'en 1886. Servit ensuite en Tunisie (de 1886 à 1891) et en Algérie (de 1891 à 1902). Il fut nommé général de brigade en 1902 et commanda la 2^{ème} Brigade de cavalerie d'Algérie

³³ Certainement la chanson « Le chat Noir » du poète satirique Maurice Mac-Nab (1856 – 1889) (voir [les paroles ici](#))

L'école, pour les filles, avait lieu dans l'appartement d'une dame Clémenson Cette institutrice était en fait Jenny Rengguer de la Lime, qui après Julie Daubié en 1861, est la quatrième femme à avoir obtenu le diplôme du Baccalauréat à Aix en 1865 [22]. Jenny Rengguer fut la 1^{ère} étudiante en médecine en 1865. Le ministre de l'Instruction publique Victor Duruy lui accorda l'autorisation de s'inscrire en 1865, avec le soutien du Dr Noël-Innocent Patin (1793-1868), directeur de l'école de médecine d'Alger à partir de 1862. Précédant donc de trois ans l'inscription en France de Mme Madeleine Brès (1842-1921), Jenny Rengguer avait auparavant demandé l'autorisation de suivre les cours de la faculté de médecine de Montpellier. Cette autorisation ne fut alors accordée que pour l'école d'Alger. Elle reçut le prix unique décerné aux élèves de première année du cours départemental d'accouchement.

_ 76 Portait de Jenny Clémenson



Jenny Clémenson ne sera cependant autorisée à exercer la médecine uniquement sur le territoire algérien. Mais fût toutefois vivement encouragée à y faire des émules car aucun médecin homme ne pouvait pénétrer chez les familles "indigènes" pour soigner femmes et enfants. Elle épousa en 1872 Charles Clemenson, et fut directrice d'école libre à Alger. Elle sera nommée officier de l'instruction publique en 1900, et fut donc la première femme inspectrice de l'éducation nationale. Elle était protestante.

Les méthodes de Mme Clémenson étaient étranges : elle s'installait dans un fauteuil, creusait un peu sa jupe entre ses genoux, et y faisait pleuvoir des sous en quantité, qu'il fallait compter et recompter debout devant elle. À l'aide d'une ardoise les enfants ont très vite appris à lire, à compter, à écrire, avant cinq ans.

Valentine Demassieux (elle a alors 12 ans) semble dotée d'une forte personnalité : elle « regrette énormément les dix francs qu'il faut lui payer (à Mme Clémenson) et déclare qu'elle ne passera aucun examen, attendu que c'est bête, stupide, idiot » et « se met en colère contre des photographies de ses cousins qui ont l'air de se moquer d'elle quand elle jouait du piano (ça ne lui arrive pourtant pas bien souvent d'après son frère Jean).

Gabrielle Demassieux (14 ans), est préparée pour le brevet et Madame Clémenson « la rend folle avec son brevet : elle lui dit que si elle est refusée, elle ne présentera plus personne ».

Le dimanche, la famille se promène dans la région. Jean Demassieux raconte

Dimanche, nous sommes allés en break à la Bouzareah³⁴. Malheureusement le temps était couvert ; en approchant du haut, nous étions entourés des volutes de brouillard chassées par le vent avec rapidité ; en arrivant au sommet, nous étions dans un nuage ; on ne voyait pas à vingt pas devant soi, et nous n'avons rien vu de la Mitidja. C'était dommage, car lorsque le temps est beau, on a une vue magnifique sur la Mitidja, que l'on voit jusqu'à Blida ; pourtant, la Bouzareah n'a que 600 mètres de hauteur. Nous sommes revenus à Alger par une route très belle ; d'un côté des ravins assez profonds, pleins de fleurs et tout verts ; de l'autre, des rochers schisteux dans lesquels la route a été taillée à pic. 10.

Lettre du 21 mars 1894 de Jean Demassieux à William Clamageran

Un autre dimanche, la famille se déplace

en break à Maison Carrée, qui est un gros village à 10 km d'Alger. Il y a derrière ce village un petit tout petit bois, dans lequel se trouvent beaucoup de fleurs. Maison Carrée est un joli village, où l'on entre par une avenue de platanes ; il y passe un cours d'eau nommé El Harrach, que l'on est bien obligé d'appeler un fleuve puisqu'il se jette dans la mer, mais qui n'est qu'une maigre rivière en temps ordinaire, un ruisseau en été, et un petit torrent en hiver

³⁴ La Bouzareah, au-dessus de Bab el Oued, viendrait peut-être de "bou zariâa" : celui qui détient les graines. En effet, Bouzaréah était le jardin potager d'Alger et une pépinière renommée pour ses graines et ses plants pour toutes sortes de légumes, fruits et fleurs.

Lettre du 5 avril 1894 de Jean Demassieux à William Clamageran

Jean est aussi emmené par un capitaine du Génie visiter la prison civile dite El Harrach située près de Maison Carrée, qui lui fait une tragique impression :

On y détient des condamnés en police correctionnelle ainsi que des forçats condamnés à être embarqués pour Nouméa. Il y avait quand j'y suis allé, outre les détenus habituels, 92 forçats qui, condamnés à mort, avaient été graciés et devaient être embarqués pour Nouméa. Nous traversons une grande cour au milieu de laquelle est une noria. Nous montons une vingtaine d'escaliers, on ouvre une porte, et nous entrons dans la chambre où travaillent ces braves gens. Si j'ai un bon conseil à te donner, ne vas pas voir ces forçats : tu en rêverais la nuit. Moi, je n'ai pas rêvé la nuit, mais je t'avouerais que cela m'a fait impression. Des figures hideuses que l'on sent dégradées par quelque vice terrible ; des regards sournois, des sourires terribles réprimés aussitôt que passe le gardien devant lequel ils tressaillent. J'ai néanmoins fait bonne contenance car ils nous regardaient fixement. Cela m'a rendu triste de penser que tous ces hommes, parmi lesquels on voit des figures intelligentes, se sont avilis par quelque crime horrible, se sont mis ainsi au niveau de la brute, et vivront désormais honnis, méprisés, séparés du reste des hommes, comme des bêtes fauves, ayant perdu leur propre estime et celles de leurs semblables. Et dire qu'il y en a des centaines et des centaines !»

Lettre du 5 avril 1894 de Jean Demassieux à William Clamageran

Jean Demassieux raconte aussi l'échouage en sortie du port d'Alger d'un bateau anglais, « l'Harbury », capitaine Gremwade, et les vaines tentatives pour le renflouer.

La famille Demassieux est abonnée à *La vigie algérienne*³⁵

³⁵ Lettre du 21 mars 1894 de Jean Demassieux à William Clamageran

Carrière militaire

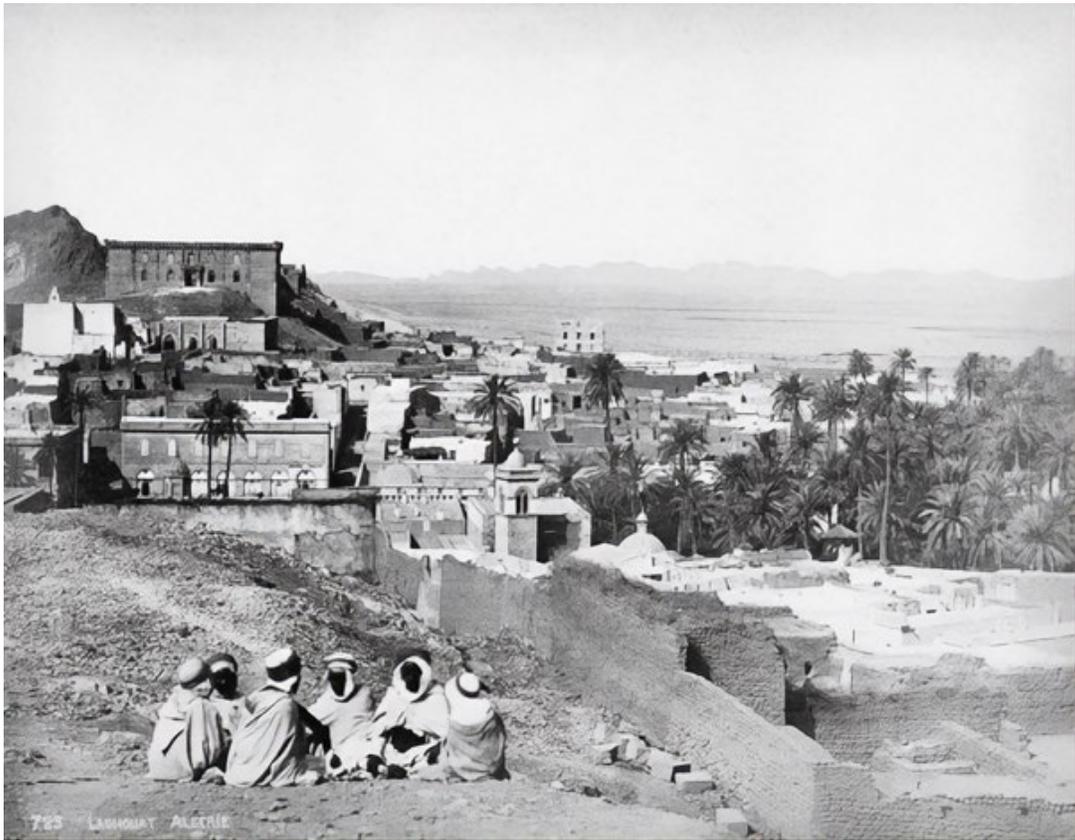
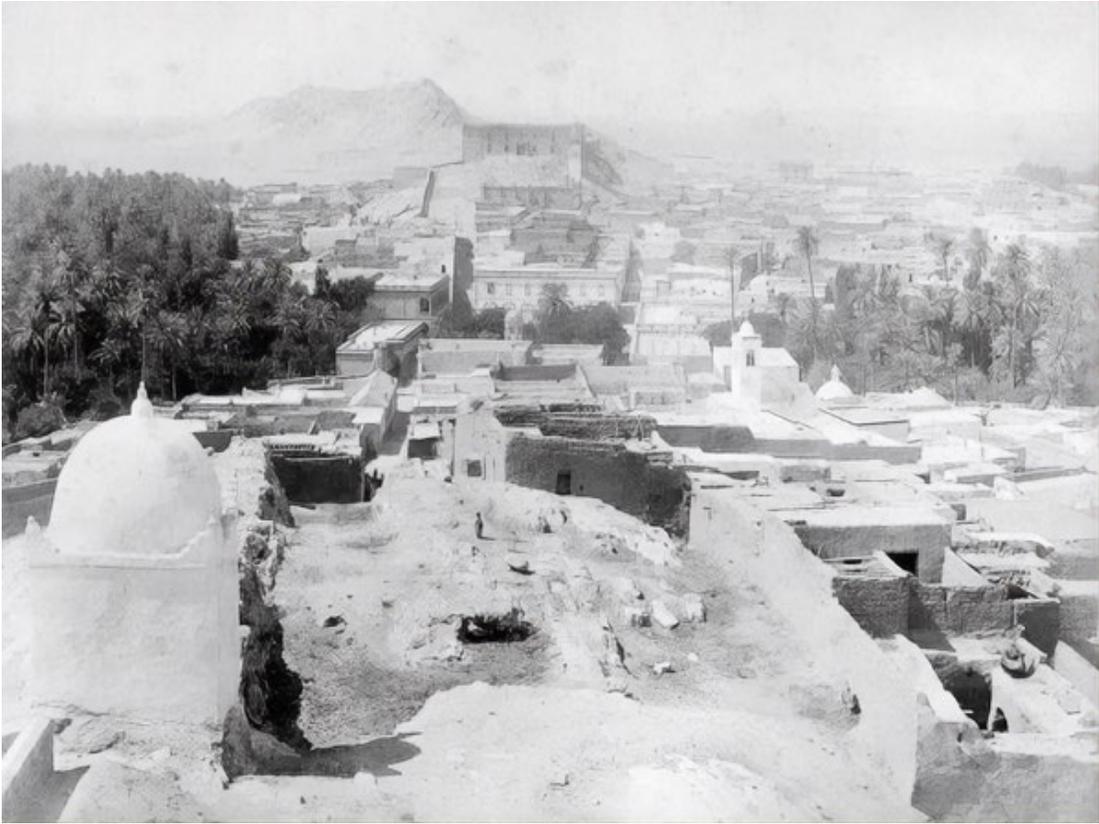
Louis Nicolas Demassieux part souvent en voyage. Il va à Sidi Ferruch³⁶, pour inspecter le fort en utilisant le break du Génie qui l'attendait sur le boulevard. « Les deux chevaux étaient bien étrillés et luisants, les harnais cirés, le cocher, le brave Dejean, devant ; à l'arrière Louis Nicolas s'installe avec un jeune officier » [17].



_ 77 Le fort de Sidi Ferruch

Un de ses déplacements le mène à Laghouat, une palmeraie aux portes du désert, située à 400km au sud d'Alger. Il fallait huit jours par les pistes, avec des étapes assez peu confortables, soit dans les pauvres hôtels de Sud, soit au Génie. Louis Nicolas aime Laghouat, cette belle ville militaire, l'oasis, les maisons blanches ; les officiers des Affaires Indigènes le recevaient, bien contents de communiquer avec Alger. Après cette longue absence, il revint enchanté et raconte son voyage à sa famille : la poussière sur les pistes, l'accueil à Laghouat, les troupeaux sur la route, les rochers de sel.

³⁶ Sidi-Fredj, anciennement Sidi-Ferruch, est une presqu'île située à 30 kilomètres à l'ouest d'Alger.



_ 78 Laghouat en 1880

Louis Nicolas, entre autres choses, préside le Conseil de Guerre³⁷. Un jour on jugeait un « joyeux » qui avait déchiré ses effets. Il aurait dû être condamné à peu de chose, mais au moment où le commandant Demassieux, après la lecture de l'acte d'accusation, lui demande ce qu'il avait à dire pour sa défense, le soldat prend deux boutons de tunique et les lui lance à la tête. Le commandant Demassieux peut éviter le coup, mais l'histoire ne dit pas à quoi fut condamné le pauvre soldat.

- Notes pour 1891 : « Officier très distingué, intelligent, instruit et zélé, doué d'un jugement très droit, d'un sens pratique et d'un caractère conciliant. Constructeur émérite, très expert en affaires, excellent chef du Génie à Alger comme il l'a été à Tunis. Mérite de parvenir aussi rapidement que possible. A fait des travaux de fortifications aux colonies, a remanié la redoute du Tillot à Toul en 1880, a rédigé le projet de défense du littoral de la Tunisie et rédigé ceux de la défense d'Alger. Très bon constructeur, a dirigé de grands chantiers à Nîmes (casernes d'artillerie), aux colonies (routes, travaux à la mer, casernements), à Tunis (casernements). »
« Appréciation générale : Excellent chef du Génie, très habile constructeur, bien au courant de la fortification, et ayant le sens des affaires très développé. »
- Notes 1891 (janvier) : « Officier très distingué, bon constructeur, a fait exécuter des travaux difficiles pour la construction du magasin souterrain des Mozabites avec la plus grande habileté. Jugement très droit, caractère calme et posé, possédant des connaissances assez étendues en droit et jurisprudence, très bon chef du Génie. »
- Notes 1892 : « chef du Génie très expérimenté, mais plus ingénieur que militaire. Doit parvenir. Excellent chef du Génie, connaissant à fond tous les détails du service, conduit on ne peut mieux la chefferie d'Alger. »
- Notes 1893 (juillet) : « A une grande expérience des travaux, a dirigé des travaux importants à Toul, Nîmes et Tunis, et exécuté dans cette dernière place un casernement qui peut servir de modèle type dans les pays chauds. »

³⁷ Lettre du 8 janvier 1894 de Jean Demassieux à William Clamageran

Constantine (1894-1898)

Le 25 avril 1894, le commandant Demassieux est nommé lieutenant-colonel, et le 10 juillet 1894, une décision ministérielle le désigne comme directeur du Génie à Constantine, où il prend ses fonctions le 16 septembre.

Joyeuse smala dans le palais du Bey

Le déménagement n'est pas simple : Gabrielle Demassieux, âgée de 17 ans, est malade, maladie nerveuse, disent les médecins militaires qui l'empêche de marcher. Il avait fallu, après le long voyage en train, la transporter sur une civière à son nouveau domicile. Pendant deux ou trois ans, elle vivra « en infirme » au milieu des siens, sans impatience, travaillant pour s'instruire et s'occupant des problèmes d'arithmétique des jumeaux. Elle est finalement envoyée pendant l'été 1898 passer quelques temps chez ses grands-parents Clamageran, près de Rouen et elle s'y rétablit.



_79 Sarah Demassieux et ses enfants à Constantine vers 1894

(de g. à d. Valentine, Alexandrine, le fils aîné Jean debout, Louis, Gabrielle)

La famille Demassieux s'installe dans une très belle maison : un patio-jardin, avec un bassin rond au milieu, et, dans le bassin, des poissons rouges ; un très grand salon aux portes en cèdre sculptées, des galeries en bois de cèdre dominant le patio, les murs garnis de carreaux bleus à fleurs, et, par terre, des carreaux bleus de Delft, provenant des bateaux hollandais pris par les barbaresques d'Algérie. Le bureau du général est près de l'entrée, à

côté du poste de garde. La maison avait été prolongée par une longue galerie à persiennes qui donnait, au premier étage, sur le jardin du palais voisin, le palais du Bey³⁸.



_ 80 Louis Nicolas Demassieux et sa famille vers 1898

de g. à d. Alexandrine, Gabrielle, Louis, Valentine et le fils aîné Jean debout

De leur maison au palais, c'était un court chemin dans les galeries aux faïences bleues, puis les salons aux merveilleux tapis. Là vivait le général de la Roque³⁹, entouré de ses serviteurs arabes, et de soldats plantons à la porte.

Jean Demassieux donne ses premières impressions de la ville :

³⁸ La photo est prise au 1er étage du palais du bey, dans une galerie dont on reconnaît les faïences [sur cette video](#).

³⁹ Il s'agit du général Paul de la Roque (1835-1903). À sa sortie de Saint-Cyr, M. le général de la Roque a débuté au 1^{er} régiment de hussards, à l'armée d'Orient ; en 1860. Il a pris part à l'expédition de Syrie ; en 1864, il s'est particulièrement distingué lors de l'insurrection dans le sud de la division d'Alger et fut blessé d'un coup de feu ; en 1870, il a pris part à la campagne d'hiver à la tête de l'un des escadrons d'éclaireurs algériens ; en 1871, il a contribué en Algérie à la répression de l'insurrection ; en 1881, il a exercé le commandement d'une colonne, lors de l'expédition de Tunisie, et il a été nommé au commandement de la subdivision de Gabès. Appelé au ministère de la guerre pour y remplir les hautes fonctions de sous-chef d'état-major général, le général de la Roque revient en Afrique en 1888 comme commandant la subdivision de Batna, qu'il a quittée en 1892, ayant été désigné comme inspecteur général du 5^{ème} arrondissement d'inspection permanente de cavalerie, à Marseille. Il est nommé commandant de la division de Constantine le 29 décembre 1892. Le général de la Roque a donc passé la plus grande partie de sa vie en campagne, et il possède une connaissance parfaite du monde musulman. Il est apprécié pour la pondération de son esprit, sa grande puissance de travail, l'aménité de ses manières et l'élévation de ses sentiments. (Source La France Militaire, 14 avril 1898 [Retronews Leonore](#))

Les rues arabes sont naturellement, sales, tortueuses bordées de petites maisons basses et blanches. Les cordonniers y sont innombrables ; il y a une rue pleine de barbiers arabes ; je n'y suis pas allé, mais je suis sûr que ces barbiers sont aussi cafetiers, parce que c'est la coutume chez les Arabes ! Les juifs sont moins civilisés, c'est-à-dire plus juifs qu'à Alger ; on les voit par les rues en burnous bleu azur, gilet à boutons dorés, ceinture de soie riche. Quelques-uns sont habillés à l'européenne et se donnent des airs anglais. Les promenades sont jolies, peu nombreuses. Plus élevées que la ville, les lacs du Djebel-Ouach qui alimentent la ville et les plantations de pins, soit sur le plateau de Mansourah, soit autour du Fort de Sidi M'Cid. Tout le reste est plus bas dans la vallée de Rummel : pépinière, Salah-Bey, Sidi M'Cid, le Hamma. Autour de la ville, seul le côté nord ou et la vallée du Hamma et le côté ouest, où coule le Rummel, Bon Merzoug sont verts. De quelques endroits on a des vues vraiment belles. Du plateau de Mansoura, à l'heure où le soleil se couche, on voit presque à ses pieds les toits rouges, les murs blancs et gris de la ville, qui s'arrêtent brusquement ; derrière, un amphithéâtre de montagnes que dore le soleil couchant ; c'est très beau. De l'autre côté, du côté du Djebel Ouach, ce sont des plateaux jaunes, arides, mais qui produisent un certain effet.

Lettre du 11 novembre 1894 de Jean Demassieux à William Clamageran

Les enfants du général aiment la ville, avec son quartier juif avec ses maisons peintes en bleu, et le quartier arabe, tout blanc avec de petites boutiques. Dans les rues étroites, pendaient de grands écheveaux de laine de toutes les couleurs. Autour de la ville, perchée sur un plateau et dominée par un plateau, le torrent profond que traversait un pont : le Rummel. Il y a, de l'autre côté de la rue, une maison habitée par une famille israélite nombreuse et bruyants. Les enfants Demassieux peuvent voir leur terrasse souvent en fête, leurs filles, entendre de la musique, des bavardages. La musique, les prières, les fêtes religieuses ne cessaient pas comme, celle de Pâques, ou celle où ils passaient quelques jours à se souvenir de la traversée du désert.

La famille va se promener « aux pins », un grand bois de pins et de quelques essences européennes, ou vont en break vers la route de l'autre côté de la ville, qui montait vers une zone un peu désertique, sans maisons ni cultures, dont l'herbe vite jaunie, était pourtant fleurie de belles anémones rouge à cœur noir, le « Lys des champs » de l'Évangile, de petites anémones qu'on appelait des « gouttes de sang », qui gazonnaient, et d'asphodèles. Ils vont donner une grosse pièce de deux sous au lépreux qui vivait là isolé dans une petite maison.



_ 81 La famille de Louis Nicolas en break, Constantine vers 1896

Louis Nicolas Demassieux, Valentine Demassieux (?), Sarah, Alexandrine (?) et Gabrielle Demassieux (?)

Les grands garçons Jean et Louis vont respectivement au lycée et à l'école primaire où ils sont très bons élèves. Les filles aînées sont instruites à la maison avec une jeune femme. Alexandrine étudie sous la direction de Gabrielle et passera quelques mois à l'école secondaire où elle ne se plait pas.

Le Dimanche, les enfants sont pleins d'activité : Valentine Demassieux crée « le joyeux cercle », dont elle est élue Présidente, car elle avait, l'air « préfète ». Elle s'était fait une couronne de papier bleu, ornée de dessins noirs. Chacun des enfants apporter un écrit, copié pour les petits, inventé par les grands ; chacun devait lire son œuvre. Valentine (Titine) racontait une histoire où les « pékins » n'avaient jamais le beau rôle. Bibi (Gabrielle) écrivait, à l'usage des « petits » (Zouzou et Zaza), un récit moral, faisant allusions aux méfaits ou, hauts faits des jumeaux. Jean cultive une planche de salade. Alexandrine élève des animaux (un agneau, des tortues, et même une guenon prêtée pour une semaine par le général de la Roque). Valentine fabrique un théâtre d'ombre chinoises : un grand cadre de bois, un papier huilé, des silhouettes découpées, ou dessinées par Jean. Après le goûter, les enfants jouent au nain-jaune, non sans disputes causées par le compte des haricots secs qui leur servaient de monnaie.

Le 2 janvier 1895, Louis Nicolas Demassieux part pour un congé de 30 jours à destination de Maubeuge et de Rouen sans aucun doute pour rendre visite à la famille de sa femme. Son retour a lieu le 9 février. Paul Clamageran et son épouse Élise Roberty vivent alors à Rouen où ils s'étaient installés en 1868 chez le Pasteur Émile Roberty, frère d'Élise. D'abord dans l'industrie cotonnière, Paul Clamageran devint Armateur et Transitaire, puis directeur de la compagnie Havraise Péninsulaire. Il fut aussi consignataire de la ligne de vapeurs Lequélec (desservant l'Algérie), membre de la Chambre de Commerce de 1896 à 1903, secrétaire puis président de la Commission du Port. Il termina sa carrière comme Président de la Lloyd de 1899 à 1902 et administrateur de la Banque de France. Ses enfants William, Mathilde, Germaine et André étaient très proches de leurs cousins Demassieux avec lesquels ils passaient souvent des vacances à Dieppedalle et maintenaient le reste de l'année une correspondance régulière. Jean Demassieux, en particulier était très proche de William, tandis que ses sœurs correspondaient régulièrement avec leurs cousines Mathilde et Germaine.

Fin 1896, Louis Nicolas dispose d'un nouveau congé de 30 jours pour se rendre à Rouen pour les fêtes de fin d'année. Germaine Clamageran venait de décéder en septembre 1896, à l'âge de 13 ans, alors qu'elle était en villégiature aux Petites-Dalles. La famille est de retour en Algérie le 6 janvier 1897.

Le départ de Constantine a donné lieu à une série de cérémonies et dîners d'adieu qui sont racontés par Jean Demassieux :

Le mardi 9 (mai) est arrivé le général Tartrat⁴⁰ ; ou plutôt étant arrivé à Cyrtha depuis quelques jours, il a fait semblant de débarquer tout frais de la gare. Les troupes l'attendaient à son passage dans les rues. Il était amusant ; le fiacre que l'a conduit du palais à la gare d'où il devait sortir aussitôt descendu de wagon a été arrêté sur le pont par un agent de police qui voulait absolument lui interdire le passage. Le général Tartrat est assez grand et moyennement fort (c.a.d moyennement gros), sa figure est rosée il a une moustache blanche, des lunettes ; il a l'air et est très bon et bienveillant. Tant mieux.

Pour en finir avec les cérémonies militaires, il y a eu 2 dîners, un assez intime où papa était, un autre de cérémonie, ... réception d'adieux du général de la Roque, qui n'a accepté que sur les instances très très répétées du général de brigade; et 2^{ème} dîner d'adieu des officiers du génie à papa ; plusieurs chefs du génie de la province étaient à cet effet venus à Constantine.

Lettre de Jean Demassieux à Gabrielle Demassieux - 8 avril 1898

⁴⁰ Gabriel Tartrat (1837-1907). Après sa sortie de l'école d'application du génie de Metz en 1860, il fit partie comme lieutenant du corps expéditionnaire au Mexique de 1862 à 1864 et fit le [siège de Puebla](#) (mars 1863) et la prise de Mochitzlan (mai 1864). Fut à l'état-major de Clemcem (Algérie) de 1866 à 1870. Pendant la guerre de 1870, qu'il fit comme capitaine du 1^{er} régiment du génie, il participa à la bataille du 14-16 août 1870 sous Mez, et à la [bataille de Noisseville](#) le 1^{er} septembre 1870. Il fut fait prisonnier d'octobre 1870 à avril 1871, puis, libéré, participa à l'attaque de Montmartre les 24 et 25 mai 1871, au début de la commune de Paris. Il a ensuite été inspecteur des études à l'école polytechnique, puis à Épinal. Il fut lieutenant-colonel au 4^{ème} bataillon de Génie à Grenoble puis à Chambéry et fut nommé général de brigade en octobre 1872, commandant le génie de la 7^{ème} région. Il fut nommé commandant de la division de Constantine le 19 mars 1898 (source [Léonore](#))



_82 Environs de Constantine, 1892 par Philippe Charlemagne, que fréquentait la famille Demassieux

Carrière militaire

Notes, entre 1894 et 1897 : il est dit à plusieurs reprises que le lieutenant-colonel Demassieux se tient constamment au courant des transformations survenues dans l'art des fortifications.

Notes 1895 : « officier supérieur actif, énergique, ayant un jugement droit et beaucoup de tact et d'autorité, très discipliné. Connaît à fond les détails du service et remplit avec succès les importantes fonctions de directeur à Constantine. »

Lors des élections municipales de 1896, une violente agitation antisémite a lieu en Algérie, encouragée par la présence de listes antisémitiques dans plusieurs municipalités, listes qui seront battues à Alger et Oran, mais qui sera élue à Constantine. À Constantine, des incidents éclatent après qu'un chrétien, M Grasset, ait été frappé par des israélites. Les archives israélites⁴¹⁴² rapportent que « des bandes d'indigènes, amenées du dehors, armées de matraques, ont fait le jour de l'élection, au second tour, la chasse aux juifs, et que cinquante de nos coreligionnaires ont été blessés plus ou moins grièvement par ces brutes stipendiée ». Lors de ces troubles, le colonel Demassieux faisait fonctions de commandant d'armes en raison de l'absence de sa hiérarchie, et les journaux rapportent que ce fut grâce à son tact et aux intelligentes mesures prises par lui que le calme put être rétabli sans effusion de sang⁴³. Jean Demassieux évoque ces émeutes dans une lettre à son cousin William Clamageran :

Les journaux ont dû vous apprendre le patriotisme des algérois et la noble et imposante manifestation qui en est résulté, samedi dernier. Je ne sais comment les journaux de France l'ont raconté ; ceux-ci ont cherché et cherchent à amoindrir l'affaire, sentant quel discrédit elle peut jeter sur l'Algérie. Il est certain qu'avec

⁴¹ Archives Israélites, 14 mai 1896 ([Source Retronews](#))

⁴² Archives Israélites, 21 mai 1896 ([Source Retronews](#))

⁴³ La Souveraineté nationale, 12 juin 1898 ([Source Retronews](#))

des arabes et des étrangers, dans tous les troubles, pillages, etc. d'Alger, il y a eu une part notable de Français authentiques, ne valant d'ailleurs pas plus pour cela. Les chefs antijuifs qui ont exploité furieusement l'affaire Dreyfus, et le sentiment patriotique d'admiration pour l'armée ont dû trouver mauvais que leurs adeptes aient crié à bas l'armée ; à bas les vendus et les traîtres, et poursuivi, assailli, hué, sifflé pendant ¾ d'heure un officier qui n'avait fait qu'obéir à la morale et aux règlements militaires, comme le dit une des nombreuses cartes de félicitations et sympathies adressées à papa pour l'occasion.

Lettre du 16 juin 1897 de Jean Demassieux à William Clamageran

Louis Nicolas Demassieux est nommé au grade de colonel le 12 juillet 1897 et son nom est cité dans plusieurs lettres dont les copies figurent dans les rapports d'inspection :

J'ai lu avec satisfaction la lettre que vous a adressée Mr Le Préfet de Constantine au sujet du concours apporté par la troupe pour le maintien de l'ordre, et j'apprécie comme vous l'avez fait toute l'intelligence et la fermeté que Mr le colonel Demassieux a montrées dans ces circonstances délicates. J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir en exprimer toute ma satisfaction à cet officier supérieur et lui faire connaître que je saisirai la première occasion d'en entretenir le ministre pour appuyer la demande qu'il a faite pour obtenir le commandement d'un régiment du Génie. »

Lettre du 30 octobre 1897 du général Larchey au général commandant la Division de Constantine

La lettre précédente est transmise le 2 novembre au colonel Demassieux par le général de la Roque, commandant la Division de Constantine, qui se félicite de voir le général en chef confirmer ses appréciations personnelles.

Par lettre du 9 novembre 1897, le général Derindinger, commandant supérieur du Génie en Algérie, (que le colonel Demassieux avait pu connaître pendant son séjour en Cochinchine, où cet officier servait alors comme capitaine), transmet au ministre de la Guerre copie des lettres précédentes, et lui dit être heureux de pouvoir s'associer aux éloges flatteurs de ces deux Officiers Généraux.

Directeur du Génie à Alger (1898-1900)

Le 7 avril 1898, le colonel Demassieux est nommé directeur du Génie à Alger, où il se rend dès le 8. En février et mars, il avait pris un assez long congé à Rouen.

Retour à Alger

La famille ne s'installe pas cette fois à l'Amirauté, mais dans la rue Philippe, une voie étroite, donnait sur la rue Bab el Oued, très bruyante et bornée par la casbah. Non loin de la maison des Demassieux, dans un petit renfoncement vers la rue Bab el Oued, il y a une fontaine où les femmes arabes de la Casbah descendent chercher de l'eau avec leurs cruches de cuivre rouge.

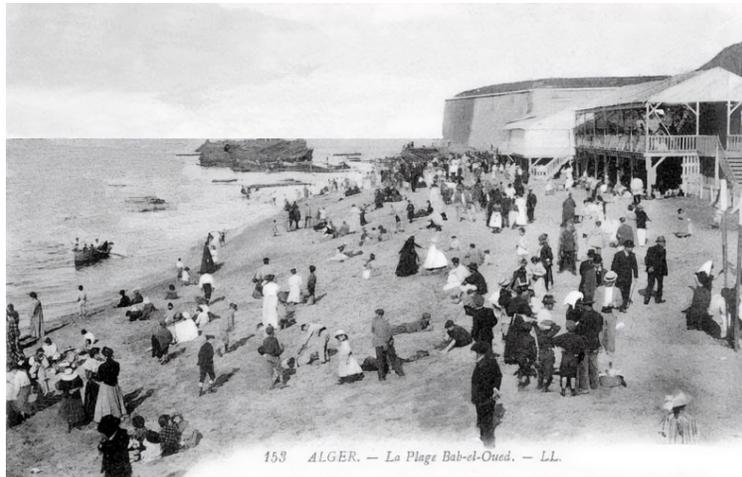


_ 83 Maison des Demassieux (flèche rouge), rue Philippe

La famille loge dans une maison arabe, moins vaste que le palais de Constantine. On y trouve un patio orné de belles faïences, de grandes portes de cèdre sculptées, un escalier de marbre jusqu'au premier. Là, un grand salon, la salle à manger au fond, et une chambre à coucher très grande, avec des faïences bleues mais qui était destinée à la grand-mère maternelle, Louise Roberty. Le grand salon donne sur la galerie par de vastes baies. Il y a une cheminée où, en hiver, on allumait un grand feu pour le « jour » de Sarah Demassieux, le mardi, où elle reçoit de nombreuses visites : jeunes officiers, camarades de Louis Demassieux, officiers d'État-Major, ou officiers des Affaires Indigènes.

Le deuxième étage est arrangé à la française. Deux chambres donnent sur la rue Bab el Oued, comme celles du premier. Il s'y trouve aussi deux petites chambres assez modestes, dont une donne sur la ville basse, et que les garçons occupent. La maison s'ouvre sur une terrasse où Jean cultive des géraniums. Sarah Demassieux dispose d'un cuisinier. La cuisine est à mi-étage au-dessus de la salle à manger ; toute la cuisine se fait sur un fourneau à charbon de bois à trois trous.

La famille va aux Bains Nelson, situés sur la plage de Bab-El-Oued ; les bains de mer sont une cérémonie dont il faut respecter tous les rites. Tous les enfants profitent des bains de mer, sauf Gabrielle, malade, qui reste assise sur le sable. En sortant de l'eau, on rejoint en courant la cabine de plage, on prend une douche chaude pour enlever le sel, et, avant de rentrer, on boit un doigt de quinquina et on mange quelques biscuits.



_ 84 La plage Bab-El-Oued et ses établissements de bains.

La famille retournait aussi au « jardin sauvage ». La grande attraction c'était la Reine Ranavalô⁴⁴. Ranavalô, reine de Madagascar exilée après la conquête et le traité de protectorat de 1895, avait été installée dans une très belle villa sur les hauteurs d'Alger, avec toute une petite cour. Elle était protestante, convertie par les missionnaires ; les nièces de Ranavalô deviennent amies des sœurs Demassieux, qu'elles avaient rencontrées le dimanche au Temple.

La famille croise aussi le Prince d'Annam⁴⁵, empereur déchu et peintre impressionniste.

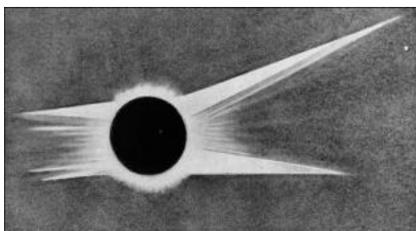


_ 85 Hào Nghi (1871-1944), Sans titre, Algérie, vers 1916

Toute la famille assiste le 28 mai 1900, depuis la terrasse de la rue Philippe, à une éclipse totale de soleil fort impressionnante. Alexandrine se souvient dans ses mémoires des femmes arabes qui criaient sur les terrasses.

⁴⁴ Ranavalô III (1861-1917). En 1895 la seconde expédition de Madagascar provoque la rupture par le gouvernement Hova du traité signé en 1885, la prise de la capitale Tananarive et la signature d'un nouveau traité par lequel la reine Ranavalô III accepte le protectorat français. Ranavalô est exilée à Alger, où elle possède la villa « Bois de Boulogne », située à Mustapha. (Source [Wikipedia](#))

⁴⁵ Hào Nghi (1871-1944) fut empereur de Hué en 1884 -1885. Frère de Kien Phuc. Déchu du trône, il s'exile en Algérie en 1888, à l'âge de 18 ans, sous le nom de Prince d'Annam. Hào Nghi mènera toute sa vie une intense activité d'artiste, produisant de nombreuses œuvres impressionnistes. (Source [Wikipedia](#))



_ 86 Eclipse totale de soleil du 28 mai 1900 à Alger - [Source xjubier](#)

Les enfants poursuivent leurs études : Alexandrine retourne chez Mme Clémenson, qui tient à présent un cours pour une dizaine de filles de son âge, dans un appartement rue Bab Azoun. L'ordonnance du général Demassieux l'y conduit trois fois par semaine pour y passer deux heures.

Les garçons vont au Lycée. Jean y finit ses classes, passe son bac, et, contre l'avis de son père et du proviseur qui désiraient le voir préparer Polytechnique, décide de préparer tout seul le concours d'entrée H.E.C. Louis Nicolas Demassieux est déçu mais n'insiste pas. Jean s'installe au second, dans deux petites chambres qui n'ont pas du tout l'air d'appartenir au palais, et il réussit son concours.

La famille reçoit des visites familiales. Louise Roberty ramène Gabrielle guérie après un séjour en métropole et passe un hiver à Alger. Il y a aussi la visite de Suzanne Trocquemé⁴⁶ et de Jules Paulian, qui viennent de se marier.



_ 87 Suzanne Trocquemé et Jules Paulian, vers 1899

Jules Paulian vient d'être nommé gérant des domaines Chiris⁴⁷ à Boufarik. Souvent, ils viennent de Boufarik passer la journée du dimanche avec les Demassieux. Toute la famille se rend aussi à Boufarik une fois pour y passer une journée. C'est une grande expédition et ils admirent les grands travaux qui s'accomplissent sous la direction de

⁴⁶ Suzanne Trocquemé est la cousine germaine de Sarah Clamageran.

⁴⁷ Parfumeur de Grasse, il créa à Boufarik un vaste domaine (Sainte-Marguerite) initialement consacré à la culture des géraniums pour la parfumerie.

leur cousin, la maison neuve, le parc magnifique avec des roses grimpant dans les cyprès, les eucalyptus, les champs de géraniums rosats et de jasmin.



_ 88 Champs de jasmin, Boufarik, vers 1900 (photo familiale)

Louis Nicolas a le chagrin de perdre sa mère Elisabeth, décédée le 3 septembre 1900 à Bruxelles où elle vivait proche de son fils Paulin, qui y était négociant et de sa fille Claire. La famille fait le voyage pour l'enterrement. Alexandrine se souvient d'une visite, à cette occasion, au musée de Bruxelles.

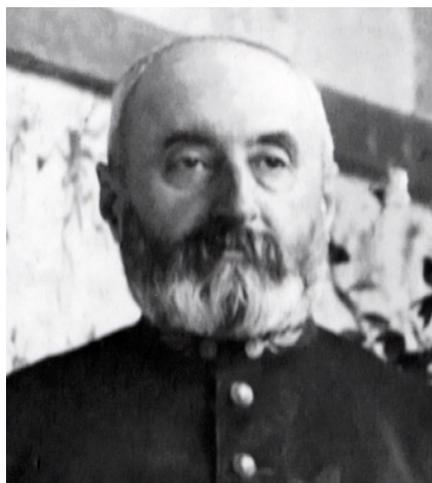
Il a aussi de grands soucis familiaux : Louis Nicolas doit aider, non sans gêne, son frère Paulin, pour empêcher sa ruine, et vendre pour cela le vignoble de Rebeval⁴⁸, dont le vin se vendait à Bordeaux. En outre la santé de Louis Nicolas se dégrade. Ces deux années sont donc rudes. Malgré quelques éclaircies et une vie de famille heureuse, il devient, malgré son optimisme naturel et sa bonté, inquiet, surmené.

⁴⁸ Rebeval est un village du Tell en Kabylie.

Émeutes anti-juives

Peu de temps après sa nomination, le 18 avril 1898, Louis Nicolas Demassieux participe à la session du conseil général comme représentant du commandant du 19^{ème} Corps, lorsqu'éclate un incident⁴⁹. Au début de la séance, Charles Marchal⁵⁰, alors conseiller général questionne l'administration au sujet des mesures d'ordre prises ces temps derniers contre la population par le déploiement intempestif de forces militaires, allant jusqu'à appeler les tirailleurs algériens « des bigots et des sauvages »⁵¹. Charles Marchal dirige depuis vingt ans *Le Petit Colon*, premier quotidien d'Algérie, et est alors candidat « radical antijuif » dans la 2^{ème} circonscription d'Alger aux élections législatives des 8 et 22 mai 1898, où il sera élu député à la faveur d'une violente agitation antijuive.

Le colonel Demassieux, représentant l'autorité militaire, proteste avec énergie contre les paroles de M. Marchal et déclare qu'il est odieux d'outrager de fidèles serviteurs de la France. Ali Chérif, ancien officier et membre indigène du conseil général, joint sa protestation à celle du colonel. Le préfet, estimant que la question posée par M. Marchal n'est pas de sa compétence, refuse de répondre et quitte la salle. M. Marchal continue néanmoins ses protestations ; il est appuyé par le député radical socialiste Paul Samary⁵².



Louis Nicolas Demassieux vers 1898

En juin 1898, le colonel intervient courageusement dans une émeute anti-juive, relatée dans plusieurs journaux⁵³.

Un journal du matin dans une note conçue en termes perfides, ayant annoncé pour cet après-midi le départ du gouverneur, une foule d'un millier de personnes composée de gens sans aveu, d'étrangers, de naturalisés, de femme et d'enfants se rend sur les quais attendant le départ du courrier.

La nouvelle eu départ du gouverneur était fausse, seule la belle-mère de M. Lépine s'embarque à bord du « général Chanzy ». La foule qui ignorait ce détail, et qui croyait le gouverneur à bord, accueillit le départ du paquebot par des sifflets et cris injurieux. Après le départ du « général Chanzy » ; il s'est produit, un très

⁴⁹ L'évènement, 19 avril 1898 ([Source Retronews](#))

⁵⁰ Charles Marchal (1849-1914) est un journaliste et homme politique français. Issu d'une famille de colons d'origine lorraine, Charles Marchal étudie au lycée d'Alger puis à la faculté de droit d'Aix, dont il sort avec une licence en droit. Engagé volontaire pendant la guerre de 1870, il prend part à la campagne de Kabylie de 1871. Il se lance ensuite dans le journalisme. Élu député en 1898, il est membre du groupe antijuif d'Édouard Drumont (lui aussi élu en Algérie) puis du groupe de la Défense nationale de Georges Berry, et réclame notamment l'abrogation du décret Crémieux. ([Source Wikipedia](#))

⁵¹ La Souveraineté nationale, 12 juin 1898 ([Source Retronews](#))

⁵² Paul Samary (1848-1911) a été architecte en chef de la ville d'Alger et président de la société des beaux-arts d'Alger, conseiller général puis député. ([Source Wikipedia](#))

⁵³ L'évènement, 19 avril 1898 ([Source Retronews](#))

grave incident. L'armée a été odieusement outragée dans la personne d'un de ses chefs les plus éminents, le colonel Demassieux, directeur du génie à Alger. Immédiatement après le départ du « général Chanzy » le colonel passait, place du gouvernement envahie en ce moment par une foule d'espagnols, d'arabes, de femmes et d'enfants revenant des quais et des rampes du boulevard ou l'annonce du départ de M. Lépine l'avait attirée : la police qui essayait de mettre un peu d'ordre dans cette cohue était débordée et quelque peu bousculée.

Le colonel Demassieux vit à ce moment un arabe s'élançant sur un agent et essayer de lui faire un mauvais parti ; naturellement l'officier prêta main forte à l'agent pour le dégager.

Aussitôt des clameurs furieuses s'élevèrent, poussées par cette foule cosmopolite. Le colonel fut injurié dans des termes qu'il nous est impossible de reproduire. On lui criait à bas les traîtres! à bas les juifs! des projectiles lui furent lancés et une pierre même l'atteignit à l'épaule.

Le colonel ne perdit pas son sang-froid et reprit sa marche pour rentrer à son domicile rue Philippe. À chaque instant, il était menacé par une foule qui s'accroissait à chaque instant, et qui l'enserrait de toutes parts. Chaque fois qu'il reprenait sa marche, d'ignobles injures lui étaient adressées de toutes parts, dans l'impossibilité de se frayer un chemin parmi cette foule déchaînée. Le colonel Demassieux dut s'arrêter 10 minutes devant le café Apollon, faisant face à cette lâche multitude.

Des forcenés étaient montés sur les arbres, sur les bancs, sur les véhicules qui se trouvaient à proximité, continuant à proférer des menaces et des injures. Le commissaire central, prévenu, arriva enfin et avec quelques agents, essaya de faire circuler cette foule qui les débordait sans cesse poursuivant toujours le colonel et la police de ses cris hostiles, pendant tout le trajet de la place du gouvernement à la rue Philippe, en passant par la rue Bab el Oued. À l'entrée de la rue Philippe, finit enfin le supplice infâme infligé par cette vile populace, composée surtout d'étrangers, à un des doyens de l'armée française.

L'armée est profondément indignée de l'outrage que vient de subir un de ses membres ; le colonel Demassieux, qui est officier de la Légion d'honneur et très connu en Algérie où il a fait une grande partie de sa carrière, ainsi qu'à Alger où il a séjourné pendant de nombreuses années.

Rappelons aussi que pendant la session d'avril du conseil général M. Marchal, aujourd'hui député, posait une question au préfet au sujet du déploiement de forces militaires dans les rues d'Alger, appela les tirailleurs algériens, des bigots et des sauvages. Le colonel Demassieux, qui assistait à la séance comme représentant du commandant du 19^e Corps, releva vivement l'injure faite à l'armée. Ali Chérif, ancien officier et membre indigène du conseil général, joignit sa protestation à celle du colonel.

Le colonel qui fit campagne en 1870 à les plus brillants états de services ; il a servi longtemps aux colonies, notamment en Cochinchine et dans la Haute Italie La pierre qui l'a atteint à l'épaule ne lui a fait qu'une contusion sans gravité.

[L'évènement. 12 juin 1898](#)

Le journaliste a dû être mal renseigné sur ces derniers point, Louis Demassieux n'ayant ni fait la campagne de 1870, ni servi en Italie.

L'affaire Dreyfus

Comme beaucoup de familles françaises, la famille Demassieux a été divisée par les péripéties de l'affaire Dreyfus entre 1894 (1^{ère} condamnation du capitaine Dreyfus) et 1906 (acquittement définitif). L'affaire atteint son paroxysme en 1898 (acquittement du véritable coupable et publication de « J'accuse...! » par Émile Zola et 1899, où l'opposition entre les camps dreyfusard et antidreyfusard suscite de très violentes polémiques nationalistes et antisémites, diffusées par une presse influente.

Alger n'est pas en dehors de cette actualité. L'Algérie est, plus encore que la France, agitée d'émeutes antisémites auxquelles Louis Nicolas Demassieux a été confronté en 1897 à Constantine, et en 1898 (affaire d'Alger relatée ci-dessus). Et deux députés violemment anti-juifs, Edouard Drumont⁵⁴, et Charles Marchal⁵⁵ ont été élus comme députés d'Alger.

Louis Nicolas Demassieux, qui connaissait le capitaine Dreyfus, l'appréciait peu : pour lui, il était « trop riche, très vaniteux pas bon camarade à l'État-Major » [17]

Au sein de la fratrie Demassieux, tous les aînés étaient contre Dreyfus. Jean Demassieux mentionne souvent l'affaire dans ses lettres. En 1898, il écrit à son cousin Willy Clamageran

Tu dois être content de voir la révision engagée. Je le serais aussi si je pouvais croire que les décisions de la cour seront acceptées, sans mot dire. Mais jusqu'ici rien de ce qui s'est passé n'autorise à penser qu'il en sera de la sorte. Ou plutôt on peut prévoir le contraire, on le pouvait dès qu'un premier jugement a été contesté, contourné, déclaré arbitraire et ordonné, le tout sans qu'on eût la moindre preuve matérielle. Ce que je voudrais, ce serait la fin de toutes ces querelles mesquines, un apaisement à ces haines, plus de respect des opinions d'autrui

Mais plus loin, sa confiance dans la justice et l'armée reprend le dessus :

Je ne suis pas de ceux qui trouvent que tout a été parfait dans les actes de l'État-Major ces temps derniers. Je trouve au contraire qu'il a été très coupable, qu'il est très blâmable et qu'il s'est laissé aller à des compromissions regrettables et méritant d'être durement qualifiées, alors que sa conduite aurait dû être d'une honnêteté si évidente, si manifeste à tous les yeux que nul de ses officiers n'aurait pu être soupçonné de la plus légère faute. Mais de là à conclure qu'il ait condamné Dreyfus sachant qu'il était innocent... mais enfin quels mobiles l'auraient poussé ? Quand je me pose cette question, cette accusation me paraît absurde.

Le reste de la famille en France (Clamageran, Roberty, Trocquemé) étaient tous en faveur de Dreyfus. Les Clamageran de Rouen, envoyaient à leurs cousins d'Alger le journal « Le Siècle », où l'on traitait les officiers de « traîneurs de sabre ». La grand-mère Clamageran, qui habitait alors à Alger avec la famille de son fils était pour le « martyr ». Et au Temple que fréquentait la famille ; le Pasteur Rocheblave parlait en faveur de Dreyfus.

Louis Nicolas Demassieux, plein de respect pour sa belle-mère, était très gêné, et Sarah essayait de calmer Valentine qui s'enflammait en faveur de Dreyfus.

⁵⁴ Édouard Drumont (1844–1917), est un journaliste, écrivain, polémiste et homme politique français. Fondateur du journal La Libre Parole, antidreyfusard, nationaliste et antisémite, il est le créateur, avec le marquis de Morès, de la Ligue nationale antisémitique de France. Député d'Alger de 1898 à 1902, il est l'une des figures historiques de l'antisémitisme en France. (Source [Wikipedia](#))

⁵⁵ Charles Marchal (1849–1914) est un journaliste et homme politique français. Issu d'une famille de colons d'origine lorraine, Charles Marchal étudie au lycée d'Alger puis à la faculté de droit d'Aix, dont il sort diplômé d'une licence en droit. Engagé volontaire pendant la guerre de 1870, il prend part à la campagne de Kabylie de 1871. Il se lance ensuite dans le journalisme : après avoir fondé La Jeune République à Alger, il crée en 1878 Le Petit Colon, premier quotidien d'Algérie à cinq centimes, qu'il dirige pendant plus de vingt ans tout en collaborant à plusieurs autres titres d'Afrique du Nord ou de métropole. Élu conseiller général du canton d'Affreville en 1879 (puis de Blida en 1898) et nommé délégué au Conseil supérieur de l'Algérie, Marchal se présente comme candidat « radical antijuif » (alors qu'il défendait les droits civiques des juifs douze ans plus tôt) dans la 2^e circonscription d'Alger lors des élections législatives de 1898. Favorisé par une violente agitation antijuive, il est élu dès le premier tour Membre du groupe antijuif d'Édouard Drumont (lui aussi élu dès le premier tour en Algérie) puis du groupe de la Défense nationale de Georges Berry, Marchal réclame notamment l'abrogation du décret Crémieux. Il s'éloigne cependant très vite de Drumont, de Max Régis et de Jules Guérin. (Source [Wikipedia](#))

Il y eut aussi le drame de Fachoda, entre Marchand et les Anglais ; on attendait, d'un jour à l'autre, l'arrivée des bateaux de guerre qui menaçaient de venir bombarder Alger.

Carrière militaire

La carrière de Louis Nicolas se poursuit brillamment.

- Notes 1899 : « Officier supérieur qui se fait remarquer par son autorité, son expérience remarquable des affaires, une grande sûreté et indépendance de jugement. Travailleur infatigable, ferme et conciliant, ayant toujours en vue le bien du service, à la tête d'une Direction difficile et chargée, il mène ce service bien, et de front avec des services éventuels, comme ceux de Président du Conseil de Guerre et du Commandement de la Subdivision. Désigné pour arriver général. De plus, 37 ans de services, 23 campagnes, dont six au Tonkin, (sic : faut-il lire Tahiti) et en Cochinchine, sont des titres sérieux pour la croix de Commandeur de la Légion d'honneur que l'on demande pour lui. »
- Notes du général commandant le Corps d'Armée : « ...directeur du Génie très entendu et d'excellent esprit militaire. Compte de nombreuses campagnes, officier de la Légion d'Honneur depuis 13 ans. Proposition pour commandeur appuyée ».
- Notes pour 1900 : « Le colonel Demassieux se fait remarquer par son autorité, sa haute compétence, une grande sûreté et indépendance de jugement jointes au culte de la discipline. Travailleur infatigable, s'est multiplié sans compter pour assurer le service dans les récentes opérations de l'extrême Sud. Les hautes qualités de Monsieur le colonel Demassieux le désignent pour le rôle de général de Brigade. »
- D'autres notes confirment que le directeur du Génie à Alger s'est en effet multiplié pour assurer le service du Génie pendant les opérations du Tidikelt, (occupation de In Salah et des oasis voisines) et y a pleinement réussi.
- Notes du général commandant le Corps d'Armée : « Très fort dans son arme, très malin, sachant tourner une question sous toutes ses faces, n'a besoin que de la moitié de son intelligence pour mener à bien un service si difficile et si compliqué. Emploie quelquefois l'autre partie de son intelligence à prouver aux corps et aux services, qu'ils ne sont pas à la hauteur, ce qui gêne considérablement la bonne marche des affaires. »

Le 11 juillet 1900, le colonel Demassieux est nommé Commandeur de la Légion d'Honneur, qu'il reçoit le 14 juillet devant le front des troupes. Le traitement afférent à la décoration est de 1 000 Francs par an.

Fontainebleau (1900-1902)

L'affaire Coblentz

Le 16 juillet 1900, le ministre de la Guerre, le général André⁵⁶, demande communication du dossier personnel du colonel Demassieux, sans doute pour l'examiner en vue de sa nomination éventuelle à la tête de l'École d'application du Génie, où s'étaient multipliés les incidents dus aux répercussions de l'Affaire Dreyfus dans l'armée. Ce dossier du colonel Demassieux a été transmis le 16 juillet 1900 sous pli fermé n°3826 et ne figure donc plus aux archives de la Guerre à Vincennes.



_ 89 Le capitaine Adrien Coblentz (1866-1928)

La presse de l'époque permet toutefois de se faire une idée de ce qui s'est passé (voir aussi « l'affaire Coblentz » [23] pour plus de détails). Pour résumer, Adrien Coblentz, de confession juive, capitaine instructeur d'équitation et de conduite des voitures, obtient le 26 août 1900 sa nomination comme instructeur adjoint à l'école d'application de Fontainebleau. Il semble que, contrairement aux usages habituels, cette mutation ait été imposée par le ministre au général Perboyre⁵⁷, qui commandait l'école. Comme d'usage, le capitaine Coblentz dépose à son arrivée à Fontainebleau sa carte de visite auprès de ses nouveaux collègues officiers, mais ceux-ci, pour marquer leur hostilité ne la lui renvoie pas et n'adressent pas la parole au capitaine Coblentz, lui tournant même le dos ostensiblement lors d'un discours du général Perboyre dans lequel il prêchait l'harmonie entre ses officiers. Face à la résistance à ses ordres, le ministre demande et obtient du général Perboyre la mutation de six officiers. Le général demande alors à être relevé de ses fonctions, demande que le ministre accepte.

⁵⁶ Louis André (1838-1913), est un général français et un ministre de la Guerre (mai 1900-novembre 1904) de la IIIe République. Réputé dans les milieux scientifiques, brillant artilleur, il mena de profondes réformes dans l'armée, et œuvra pour la reconnaissance de l'innocence du capitaine Dreyfus. Il fut contraint à la démission à la suite de l'affaire des fiches, système de renseignements politiques destiné à défavoriser la promotion des officiers catholiques, au profit des républicains dans l'armée française au début du XXe siècle (Source [Wikipedia](#))

⁵⁷ Louis Perboyre (1839-1918), est un général français... qui a laissé peu de traces. Après sa mise en disponibilité, il prit sa retraite à Saint-Martial en Dordogne (Source [Leonore](#))

Dans la presse, cette affaire fait ressurgir le clivage de l'affaire Dreyfus : les journaux dreyfusards y voient une nouvelle manifestation d'antisémitisme quand les journaux anti-dreyfusards n'ont tout antisémitisme dans l'armée, attribuant le rejet du capitaine Coblentz à ses propres comportements.

Quoi qu'il en soit, le général André, ministre de la Guerre, choisit Louis Nicolas Demassieux pour diriger l'école d'application de Fontainebleau. Il faut noter que le général Demassieux avait demandé son affectation à une école régimentaire (Fontainebleau ou polytechnique) dès 1874, à son retour de Tahiti, bien avant donc les débuts de cette affaire.

Le 30 octobre, une décision présidentielle et un Décret comportent la nomination du colonel Demassieux au grade de général de Brigade, 1^{ère} section de l'État-Major de l'armée, et en même temps sa nomination au commandement de l'École d'application de l'Artillerie et du Génie, à Fontainebleau, en remplacement du général Perboyre, placé en disponibilité.

Les journaux s'affrontent sur cette nomination. La plus grande partie de la presse annonce la mise en disponibilité du général Perboyre et rappelle factuellement les états de services irréprochables du général Demassieux. Les journaux nationalistes se déchaînent, mettant en doute la légitimité de cette nomination

Nous n'aurions même pas songé à nous plaindre du choix du général Demassieux, si l'organe officiel de Yousof Reinach⁵⁸ n'était venu nous citer les titres d'avancement de ce général extraordinaire vraiment. Nous apprenons, en effet, grâce au *Siècle*, sous la signature d'un vague imbécile qui se prétend lieutenant-colonel en retraite, qu'au moment de la guerre de 1870, le capitaine Demassieux, qui servait aux colonies, demanda à rentrer en France pour prendre part à la défense du pays. Malheureusement pour lui, il arriva trop tard.

Et cependant, grâce à ces états de service exceptionnels, Demassieux, colonel du 12 juillet 1897, put passer général au bout des trois ans de grade exigés. Il est franc-maçon, il est vrai ; néanmoins, d'autres francs-maçons de l'armée protestent. Demassieux exagère et, bien que protégé par le capitaine Coblentz, son avancement paraît inouï à ses meilleurs amis. Successivement, nous raconte toujours la feuille d'égout de l'ivre Guyot, Demassieux passa d'Aumale à Delys, puis à Tunis, mais tout cela en qualité de directeur du génie.

Le fait d'avoir usé quelques fauteuils constitue les services militaires du général Demassieux de ces services que seul a pu apprécier le ministre de la guerre, habitué de fauteuils de l'Opéra-Comique.

L'intransigeant, 3 novembre 1900 (source [Retronews](#))

⁵⁸ Allusion, qui se veut insultante, à Joseph Reinach (1856-1921), journaliste et homme politique français qui, en 1894, avait pris la défense de Dreyfus, sollicitant le président de la République Jean Casimir-Perier pour que le jugement ne se déroule pas à huis clos et dénonçant dans le journal *Le Siècle* les faux ajoutés au dossier par le colonel Henry. (Source [Wikipedia](#))

Le général Demassieux revient en France, effectuant le trajet d'Alger à Marseille sur le paquebot « Kleber ». Il rencontre le ministre de la guerre le 10 novembre, puis prend son commandement à Fontainebleau le lendemain. La tension est forte : des rumeurs de duels circulent. Les journaux attendent avec impatience son ordre du jour, qui sera laconique :

Appelé à commander l'École spéciale militaire d'application pour l'artillerie et le génie, j'ai pris possession de mon commandement à la date d'aujourd'hui. »

Général Demassieux, Fontainebleau, le 12 novembre 1900

Interrogé par un journaliste sur le sens de cet ordre du jour le général Demassieux répond laconiquement « Je ne formulerai pas d'autre ordre du jour que la note que je viens d'inscrire ce soir, à cinq heures, au rapport ».

_ 90 École de Fontainebleau - L'entrée du pavillon Henri IV (1901)



La sérénité apparente de cette réponse, faisant honneur à la légendaire brièveté concision de la grande muette, cache l'état d'esprit de ce général nouvellement nommé, qui est plus un organisateur qu'un politique. Le désordre qui règne à l'École n'est pas sans l'inquiéter. Sa fille Alexandrine rapporte qu'il était visiblement soucieux d'y trouver indiscipline, agitation, duels entre officiers, juifs tenus à l'écart par leur camarades, antipathie entre le Régiment des Dragons et l'École. Il y a aussi une intense compétition entre armes : les Dragons, élégants, titrés, cavaliers parfaits, méprisent les élèves officiers des armes savantes, au sobre uniforme[17].

La situation à Fontainebleau ne se calme pas et un nouvel incident se produit. La riche famille Lebaudy, organise régulièrement des chasses à courre en forêt de Fontainebleau. Elle envoie une invitation collective aux officiers de l'École de Fontainebleau pour une chasse se déroulant le 16 novembre. Le capitaine Coblentz s'y étant rendu, Paul et Pierre Lebaudy, pour ne pas avoir à chasser avec lui, prennent la décision d'arrêter tout simplement la chasse. Le beau-frère de Pierre Lebaudy, Roger de Luzarche d'Azay a une attitude injurieuse envers le capitaine Coblentz, les deux hommes échangèrent leur carte et se rencontrent en duel⁵⁹.

Dès le lendemain, pour éviter qu'un pareil incident ne se reproduise, le général Demassieux interdit aux officiers de prendre part aux chasses des frères Lebaudy. Cette décision le conduit à recevoir le maire de Fontainebleau, qui vient se plaindre des conséquences pour l'économie de la ville de cette interdiction.

⁵⁹ Le Radical, 17 novembre 1900 (source [Retronews](#))

Le duel entre le capitaine Coblentz et Roger de Luzarche d'Azay a lieu le 17 novembre. Les journaux nous informent avec précision sur son déroulement

la rencontre a eu lieu aujourd'hui, samedi 17 novembre, à trois heures de l'après-midi. L'arme choisie était l'épée de combat, gant de ville à volonté, chemise molle, faculté de rompre jusqu'à 10 mètres, avec trois remises au centre, reprises de deux minutes, suivies d'un repos d'égale durée.... Après les deux premières reprises, les témoins ont constaté que le capitaine Coblentz avait reçu une éraflure à l'avant-bras droit. Au cours de la quatrième reprise, le capitaine Coblentz a été atteint, à l'avant-bras droit, de deux blessures, dont une pénétrante, sur le trajet du nerf cubital. Cette dernière blessure le mettant, de l'avis des médecins, dans un état manifeste d'infériorité, les témoins ont mis fin au combat.

L'Écho de Paris, 19 novembre 1900

Le capitaine Gillot, qui avait été autrefois lié à Coblentz, à l'époque où il était à La Fère, lui écrit une lettre méprisante. Le capitaine Coblentz demande réparation et cette fois, blesse en duel son adversaire.

Pour mettre fin à la mise en quarantaine dont est victime le capitaine Coblentz, le général Demassieux ordonne, le 30 novembre, aux officiers non mariés de dorénavant prendre leurs repas ensemble.

Le capitaine Coblentz prendra place à la pension des officiers non mariés, à l'hôtel de Moret, vendredi matin. Le ministre vous prévient que tout officier qui se permettrait de faire à M. Coblentz une avanie quelconque, qui le provoquerait ou qui se battrait avec lui serait immédiatement mis en retrait d'emploi. J'ajoute que, si les provocations étaient collectives, c'est-à-dire se produisaient de la part de plusieurs officiers, la ministre licencierait immédiatement l'École

presse du 10 décembre

À cette fermeté, le général Demassieux ajoute des rapports simples. Sa fille Alexandrine se souvient qu'il s'y prenait avec fermeté et humour, de sorte qu'il fut très vite écouté. « L'uniforme couvre tout », disait-il.



_ 91 Ecole d'application de Fontainebleau - Le quartier des Héronnières

Pour changer l'état d'esprit il fait venir un maître d'équitation entraîneur, et organise un carrousel. La famille, dans les tribunes est aux anges : « ce fut un magnifique après-midi. Les invités de la ville disaient que c'était plus beau qu'aux Dragons », ce qui devaient flatter les officiers de l'école de Fontainebleau, habituellement pâles comparés aux prestigieux dragons[17].



_ 92 Carrousel de l'École d'application de Fontainebleau (entre 1900 et 1930)

Le calme reviendra peu à peu à Fontainebleau, et le ministre de la Guerre témoigne sa satisfaction au général Demassieux dans une lettre datée du 2 août 1901 :

Général,

En vous appelant il y a quelques mois au commandement de l'École d'application de l'Artillerie et du Génie, à Fontainebleau, je vous avais confié le soin d'y rétablir une exacte discipline et de ramener la concorde dans le personnel à tous les degrés de la hiérarchie. Vous avez pleinement réussi dans cette délicate mission. Le calme est revenu dans les esprits au cours de la présente année scolaire et le carrousel qui précède les examens de sortie vient d'avoir lieu avec son succès habituel grâce aux sages mesures que vous avez prises pour éviter le retour de tout incident fâcheux. Je suis heureux de vous en témoigner ma complète satisfaction.

Lettre du général André au général Demassieux, 2 août 1901

Changement de vie pour la famille

La famille se réjouit de la promotion de Louis Nicolas ; ses appointements de 18 000 Frs sont jugés très beaux, mais il est vrai qu'ils doivent couvrir des frais de réception. Pourtant, ce retour début octobre 1900 en France n'est pas simple. La famille est logée au château dans un appartement donnant sur la très belle Cour des Adieux (en référence aux adieux de Napoléon). Mais il n'y a aucun moyen de chauffage, mis à part deux ou trois cheminées dans un appartement dont les chambres sont glacées. La famille a froid, avec des vêtements trop légers pour ce climat. Le général fait mettre deux ou trois petits poêles pour l'hiver, trouve un soldat pour faire la cuisine... Mais Alexandrine se souvient qu'elle mouillait mon oreiller de larmes en pensant à l'Algérie[17].



_ 93 La cour des adieux du château de Fontainebleau et son double escalier (Source [EHNE](#))

La vie de famille reprend son cours. Sarah Demassieux remet en place son « jour ». Chaque mardi, elle reçoit les élèves officiers en gants blancs, les officiers ou quelque visiteur venant de l'extérieur. Le capitaine Coblenz s'y risque ; il est si touché d'être reçu qu'il exprime sa reconnaissance par une carte qu'il termine par : « Permettez-moi de déposer mes hommages à vos pieds. », hommage qui amuse la famille.

Gabriel Jaudoin⁶⁰, un jeune pianiste protégé des oncles et tantes Clamageran, donne des leçons de musique à chacune des filles. Des matinées dansantes, accompagnées au piano sont organisées le dimanche après-midi pour les filles aînées qui reçoivent, sous l'œil attentif de Sarah Demassieux.

Jean, le fils aîné, s'installe à Paris pour faire HEC. De juillet à Septembre 1900, il fait un séjour de quelques mois à Newport où se trouvent aussi sa Tante Louise Clamageran et son mari, le pasteur Arthur O'Connor⁶¹. Il s'engage dans l'armée à sortie d'HEC, en novembre 1901. Il est affecté dans l'infanterie à Pithiviers. Certaines fins de semaine : Jean, vient visiter sa famille. Le dimanche matin, après avoir assisté à l'office du Temple, lui et sa sœur Alexandrine vont ensemble à la pâtisserie acheter le Saint-Honoré de tradition. C'est une affaire sérieuse : le choix, l'emballage, le paiement.

La famille accueille des visites officielles. Le Général André vient, accompagné de son épouse. Alexandrine précise que Louis Nicolas Demassieux ne l'appréciait pas en raison du système de fiches confessionnelles qu'il avait institué, système qui causa ultérieurement un scandale.

⁶⁰ Gabriel Auguste Armand Jaudoin, 1^{er} prix du conservatoire en 1895, condisciple et ami d'Alfred Cortot, était considéré vers 1905 comme l'un des meilleurs représentants du style de son professeur Louis Diémer. Chopinien convaincu, beethovénien passionné, propagateur de la nouvelle musique russe, Jaudoin interprétait parfois en concert, dans ses bis, des œuvres de Diémer. (Source [Wikipedia](#))

⁶¹ Arthur Ellis O'Connor (1855–1954), marié à Rosas en 1887 avec Céline Clamageran (1863-), fille de Félix Clamageran.

En juillet 1902, une délégation d'officiers japonais vient séjourner à Fontainebleau. Ils sont invités à déjeuner par le général Demassieux ; la famille est admirative du français qu'ils parlent, de leur politesse, et des cadeaux d'un goût parfait qu'ils apportent. Le 8 juillet, le prince ambassadeur Komatsu⁶², en visite en France se joint à ces officiers et, accompagnés par le général, visitent l'École et le château. Ils admirent la Cour des Adieux, le double escalier arrondi, la plaque du souvenir des adieux de Napoléon.



_ 94 Le prince Komatsu, et Ras Mekonnen, illustres visiteurs à Fontainebleau

Une autre visite marque les esprits : celle de Ras Mekonnen, prince régent d'Éthiopie⁶³, qui vient pour visiter l'École le 22 juillet 1902. Le général Demassieux lui fait visiter le parc à la française, le jardin anglais, les écuries, et lui montre les carpes géantes de l'étang. Ras Mekonnen assiste ensuite à des démonstrations d'équitation et à des tirs d'artillerie.

Des relations familiales renouées

Ce retour en France marque aussi une facilité de rapprochement avec la famille plus éloignée. La famille Demassieux fréquente les oncles et tante Clamageran qui vivent à Limours en Hurepoix.

L'oncle Jules⁶⁴, alors devenu Sénateur inamovible, est le cousin germain de Louis Nicolas. La famille se souvient d'un homme farouchement républicain : il avait refusé de signer une pétition demandant un petit train de

⁶² Le prince Komatsu Akihito (1846-1903) était un membre des shinnōke (quatre familles qui étaient autorisées à donner un héritier au trône si l'empereur mourait sans héritier). Il vint en France pour la première fois en 1886. En 1901, le prince Komatsu Akihito et la princesse Yoriko sont retournés en Europe pour représenter l'empereur Meiji au couronnement du Roi Edouard VII. (Sources Le Figaro 8 juillet 1902 via [Retronews](#) et [Wikipedia](#))

⁶³ Il s'agit du prince régent Ras Mekonnen, cousin de Menelik et père de Tafari Mekonnen, qui, lui, visita Fontainebleau en 1924 et gouverna à partir de 1930, sous le nom de Haile Selassié (Sources Le Petit Bleu de Paris, 22 juillet 1902 via [Retronews](#) et [Wikipedia](#))

⁶⁴ Jean-Jules Clamageran (1827-1903), sénateur inamovible, ([Source Wikipedia](#)). Il habite alors dans le Château du Moulin à Vent, une demeure bourgeoise. Après la mort des deux époux Clamageran, la demeure sera utilisée par leur nièce, Madame Herold, qui y crée en 1917 l'Association d'Aide aux Blessés Nerveux de Guerre. Cette association, après s'être occupée des blessés nerveux revenus des tranchées, transpose le concept de traumatisme psychique de guerre aux enfants ayant été psychologiquement éprouvés, en ouvrant un établissement spécialisé pour eux. L'établissement deviendra ultérieurement [l'institut Clamageran](#), toujours en activité aujourd'hui.

Paris à Limours, pour ne pas écrire son nom sous celui de la duchesse d'Uzès⁶⁵, sa voisine de campagne. Il espérait que le Général qui rendrait l'Alsace-Lorraine à la France serait reçu en triomphe, et ensuite fusillé. Protestant libéral très actif, il s'implique dans toutes les discussions au sujet des Églises.



_ 95 Le sénateur innamovible Jules Clamageran (1827-1903) et son épouse Adèle Hérold (1828-1906),

La tante Adèle, épouse de Jules Clamageran, est la fille du compositeur Hérold⁶⁶. Très musicienne, elle suit les répétitions du Conservatoire à Paris et, à Limours, a son piano dans une sorte d'orangerie.

La famille Demassieux se rend à Limours en 1901, partant en break de Fontainebleau, et découvrant à l'arrivée le jardin, sa belle allée d'eucalyptus, et ses buissons de symphorines aux baies blanches de chaque côté du perron. Il y a un verger, aux pêches en espaliers, un bassin avec des poissons rouges, des ruches à toit de chaume. La vie à Limours est bien réglée. Tous les matins, les invités trouvent sur leur lit un cadeau : un livre, une fleur, un fruit. On fait le tour du jardin, ou une promenade dans les petits sentiers du ravin, à tous petits pas, car l'oncle Jules marche très mal⁶⁷. Ce dernier a toujours un petit volume en Latin dans sa poche, et lorsqu'on fait halte à sur un banc à la Sablière, il sort un livre pendant que les enfants s'égayent.



_ 96 Maison du Sénateur Jules Clamageran à Limours

Au moment du départ de Limours, l'oncle Clamageran serre la main du général Demassieux en disant : « Enfin, un général républicain ! »

⁶⁵ La Duchesse d'Uzès habitait le château de Bonnelles, à côté de Limours.

⁶⁶ Louis Hérold (1791 -1833) est un compositeur français (source [Wikipedia](#))

⁶⁷ Jean Jules Clamageran avait alors 74 ans.

Dernier voyage du général Demassieux

En juin 1901 et en mars 1902, le général Demassieux se rend à Fresnes-en-Woëvre, sans doute pour régler des affaires familiales. La santé de Louis Nicolas Demassieux se dégrade ; il souffre du foie et de coliques néphrétiques et suit un régime sévère. Le 24 juillet 1902, il demande un congé pour se rendre à Martigny-les-Bains (Vosges), pour une cure thermale, voyage qu'il fait avec sa fille Gabrielle.

Après la reconnaissance en 1859 par l'Académie de Médecine des vertus thérapeutiques des sources de Martigny-les-Bain, un établissement thermal (pavillon des sources, piscines, douches, cabines de bain, logements...) a été créé en 1860. L'établissement de Martigny-les-Bains a connu un essor spectaculaire après l'arrivée du chemin de fer en 1881. Au cours de la décennie 1890, de nouveaux investisseurs diversifient les activités autour du thermalisme et une usine d'embouteillage voit le jour. Le parc passe de 8 à 18 ha. Quatre hôtels sont construits, Hôtel international, Grand Hôtel, Hôtel d'Alsace et Hôtel du Château, ainsi que le casino-théâtre, le nouveau pavillon des sources et le kiosque. Pour attirer les curistes, de nombreuses activités et installations sont proposées : théâtre de verdure, concert de l'harmonie municipale, pêche, canotage, tir, vélo et golf, avec l'aménagement d'un vélodrome et d'un golf.

Martigny est alors surnommée le « petit Versailles thermal » et reçoit chaque saison (du 25 mai au 25 septembre) de nombreuses célébrités[24]. Le général Demassieux a pu y croiser par exemple le Shah de Perse, qui vient y prendre les eaux en août 1902.



_ 97 Étiquette d'une bouteille d'eau de Martigny-les-bains



_ 98 Les sources de Martigny-les-bains

Il loge chez un vieil ami, le commandant en retraite Bizot de Charmois⁶⁸.

⁶⁸ Paul-Louis Bizot de Charmois (1834-1913), un chef de bataillon que le général Demassieux avait pu rencontrer à Montpellier en 1871 (source [Geneanet](#))



_ 99 Paul-Louis Bizot de Charmois et son épouse Marie Boutel

C'est là que décède Louis Nicolas Demassieux, le 18 août 1902, d'un abcès au foie ; il est âgé de 58 ans. Ses obsèques ont lieu le 21 août 1902 à Fontainebleau, devant sa famille anéantie. Toute l'école, les élèves officiers, les Dragons, l'État-Major, suivent son cheval, mené à la main par un soldat, et le cercueil, couvert du drapeau et posé sur un affût de canon, tiré par des soldats. Les cordons du poêle sont tenus par Eugène Thomas⁶⁹, sénateur maire, les généraux de la Celle⁷⁰, Berthier, et de Lamothe. La musique du 24^{ème} d'infanterie joue des airs funèbres.

Deux discours sont prononcés au cimetière, l'un par le général de division Roux⁷¹, commandant le génie de la place de Paris, qui retrace la carrière militaire du défunt ; l'autre par le commandant Labiche, commandant en second l'école⁷².

La tombe du général Demassieux, dans la section AF du cimetière de Fontainebleau, est réalisée en calcaire de Château-Landon (la même pierre que celle qui a servi, 10 ans plus tôt, à construire la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre) ; elle porte cette épitaphe :

« *Certainement, c'est Dieu qui donne le repos à celui qu'il aime (Psaumes 127:2)* »

⁶⁹ Eugène Thomas (1841-1903), marchand de bois devenu homme politique (source [Wikipedia](#))

⁷⁰ Anne Louis de la Celle (1846-1920), alors commandant de la 1^{ère} brigade de dragons basée à Fontainebleau (source [military-photos](#))

⁷¹ Edouard Roux (1841-1920) nommé par le général André directeur du génie au ministère de la guerre (source [military-photos](#))

⁷² La politique Coloniale du 23 août 1902, page 3 (source [Retronews](#))



_ 100 Tombe du Général Demassieux, Fontainebleau, section AF

L'homme, l'époux et le père

D'après les souvenir d'enfance de sa fille Alexandrine [17], « Il était grand avec une belle prestance, très lorrain par sa carrure ; sa voix était toujours un peu grave, son visage régulier s'éclairait ». On lui devine une nature calme et sereine, peu loquace : « il avait le don de nous apporter, lorsqu'il quittait son bureau et qu'on entendait son pas dans l'escalier, une sécurité, un bonheur ; sa seule arrivée à l'heure des repas amenait une étrange paix, il apportait une façon heureuse de voir les choses, il ne montrait jamais aucune inquiétude pour nous, il ne nous grondait jamais ; il nous parlait peu et paraissait ne jamais penser à nos jeux et à notre travail, il semblait vouloir nous attirer à lui et nous ouvrir les yeux sur le monde. »

Il n'aimait pas les mondanités, les beaux parleurs et les complexités de la politique, préférant se « ne pas parler pour ne rien dire » et agir. Il était droit et simple.

Pris par son travail, il semble aimer ses enfants mais il garde une certaine distance avec eux. Alexandrine Demassieux se souvient

La parole que j'ai entendue le plus souvent, c'était le "Bonjour, ma belle" du matin, ou le "Bonsoir, ma belle" du soir, et ce sont les derniers mots qu'il m'a dits lorsqu'il est parti à Martigny où la mort l'attendait.

A la maison, les repas étaient animés ; Louis Nicolas avait quelques petites devinettes à l'usage de ses enfants, par exemple : « Quelle est la sainte qui n'a pas besoin de jarretières ? Sainte Sébastienne. »

Le dimanche, après déjeuner, il avait l'esprit un peu plus tourné vers ses enfants que les jours de bureau ; parfois il posait quelques questions à Jean, plus tard à Louis, mais il demandait : « Qu'ont fait vos pions ce matin ? » sans s'informer de ce qu'avait fait ses fils. Un jour, posant son regard se posa sur Alexandrine pour constater qu'elle avait grandi, trop grandi, il dit « Il faudra la montrer dans un cirque », faisant rire ses frères et sœurs.

Se souvenant de ses nombreux voyages en bateau, il aime les ports : Quand les enfants se plaignent du bruit du port, avec les sirènes des bateaux à l'arrivée et au départ, et surtout des sirènes de brume, les plus longues et les plus fortes, il dit : « Pour moi c'est la plus belle musique du monde. » [17]

Sarah Demassieux, de 1902 à 1945

Le texte qui suit est en partie tiré des souvenirs d'Alexandrine Demassieux et de Suzanne Henches [13][17]



_ 101 Sarah Demassieux, vers 1920

Après les obsèques officielles de Fontainebleau son épouse se retrouve aux prises avec de grosses difficultés matérielles. C'est un temps très dur pour Sarah Demassieux. De sa propre famille, elle ne reçoit que des avis décourageants : on n'approuve pas le projet d'une installation à Paris qu'elle croit meilleure pour l'avenir de ses enfants. Du côté de son mari, les beaux-parents sont morts, et le frère et la sœur de son mari, ne comprennent pas qu'elle devient incapable de continuer à les aider financièrement et cessent toute relation.

Le secours moral lui vient de deux ou trois amis fidèles de son mari et surtout de son fils aîné Jean, 21 ans (le second venait seulement d'avoir 14 ans), modèle de dévouement filial et fraternel (voir Jean Demassieux).

Le journal officiel du 2 janvier 1903 nous indique que Sarah Clamagérant, veuve Demassieux, le mari général de brigade, décédé en possession de droits à une pension ; se voit attribuer une pension de 2,667 fr., à partir du 19 août 1902. Jean se démène aussi pour poser un dossier d'attribution de bureau de tabac.

Quand commence 1904, elle est installée à Paris. Après un séjour assez bref avenue Bosquet, elle y emménage au 10, rue Barthélémy dans un appartement du 5^{ème} étage, dont elle est la première locataire. Sa fille Valentine s'installera aussi dans le même immeuble après la perte de son mari.

La section entre les stations *Passy* et *Place d'Italie* de la ligne de métro (aujourd'hui ligne 6, mais alors nommée ligne 2 sud) vient d'être inaugurée, le 24 avril 1906. L'immeuble est proche de l'actuelle station Sève-Lecourbe. L'appartement est privé de confort, mais il est inondé de soleil : du balcon, on, voit à cette époque, les tours de Notre Dame et les Coteaux de Meudon.



_ 102 La rue Barthélemy, vers 1910

(la flèche rouge indique l'appartement occupé par Sarah Demassieux)



_ 103 Entrée de la rue Barthélemy, derrière la ligne de métro tout juste construite.

Cet immeuble restera pendant soixante-dix ans le centre familial et le lieu où demeurent de lointains et chers souvenirs.

L'été 1910, la famille Demassieux louent la maison « Manon » 73 à Vaux, où ils fréquentent le famille Trocquemé (Louise Roberty, la mère de Sarah, habitera en effet entre 1906 et 1917, date de sa mort, à Saint-Sulpice-de-Royan avec sa sœur Suzanne Roberty et son beau-frère le pasteur Paul Trocquemé).

⁷³ La villa « Manon » existe toujours. Elle est située au 33 rue du Dr Nouaille-Degorce à Vaux



_ 104 La villa Manon, louée par les Demassieux à Vaux-sur-mer pendant l'été 1910 (Source [google Map](#))

Les enfants, sauf Gabrielle, se marient entre 1904 et 1913. Sarah devint grand-mère avec le bonheur ému de constater la tendresse que ses petits-enfants ont pour elle. Elle a, à plusieurs reprises, de grands soucis pour la santé de Gabrielle. Elle souffre aussi de l'éloignement de sa dernière fille, mariée à l'autre bout de la France.

La famille est lourdement touchée par la guerre de 1914-1918. En 1914, dès le début de la guerre, ses deux fils disparaissent dans les combats : Louis, le 24 août près de Longwy ; Jean le 8 septembre à Vassincourt.

Sarah Demassieux vit quatre ans dans les angoisses, les recherches, les renseignements contradictoires, les démarches vaines, les espoirs aussitôt déçus, les péripéties cruelles, « de déception en déception ... jusqu'au jour où il faudra tout apprendre » écrit-elle en 1915, dans les notes où elle consignait ses démarches, les adresses de camps de prisonniers, des bureaux de Croix Rouge en Espagne, en Hollande, en Suisse. Son gendre Jules Henches, le mari de Valentine, qu'elle aime et estime, est lui aussi tué en 1916.

Quelques mois après la disparition de Jean, Sarah reçoit un télégramme de Suisse, signé Jean ; il se dit évadé, demande une somme d'argent qu'elle envoie alors, bouleversée de bonheur. Cependant, après une seconde demande, un second envoi reste sans suite. On s'étonne et une enquête est menée. On apprend alors qu'il s'agit d'un escroc qui joue sur le désespoir des familles sans nouvelles.

À la fin de la guerre, cinq de ses six petits-enfants sont orphelins de guerre ; sa fille Alexandrine donnera naissance après la guerre à cinq autres enfants, ce qui porte à 11 le nombre de petits-enfants de Sarah et Louis Nicolas Demassieux.

Sarah aime s'occuper de ses petits-enfants. À Paris, les filles de Valentine (Anne et Suzanne Henches), lui réclament le matin en venant au réveil dans sa chambre des récits sur l'Algérie. Sarah leur fait des lectures, les emmène se promener sur la proche avenue ou, plus tard, visiter les Invalides ou le jardin et le musée du Luxembourg. Elle fait réciter les leçons, en tricotent pour les plus jeunes.

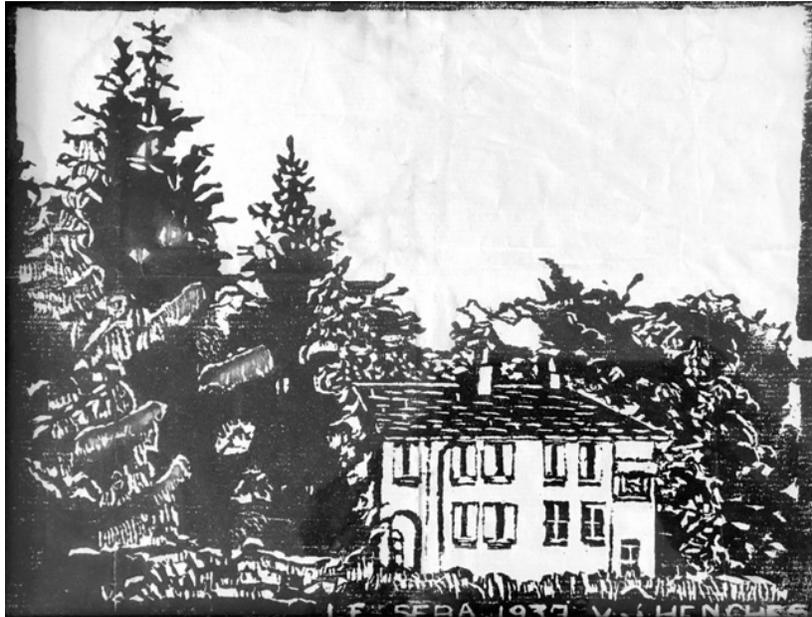
Elle écrit souvent et longuement à ses filles. Quand Gabrielle vient passer des vacances à Paris, elles vont ensemble à un spectacle, à une exposition ; elle aime toujours revoir *Les Nymphéas de Monet*.

Dans l'âge mûr, elle sort moins à cause des étages à remonter, elle lit beaucoup, dans des genres très variés. Combien de livres, mémoires de guerre, carnets ou récit de combattants portent son nom : des classiques : *une Divine Comédie, Atala et René* (et elle aimait relire *Le Dernier des Abencérages*), la *Vie de Jésus*. Des romans anglais aussi : d'anciens, qu'elle se procure pour les donner à ses petites-filles ; et, dans les modernes, toute la *Saga Forsyte*. Elle continue à suivre très attentivement la politique, très fidèle au *Temps*. Mais elle achète souvent *l'Excelsior*, moins austère.

Elle fait de petits séjours chez sa fille Gabrielle, quand celle-ci, après tous ses soucis de santé, reprend son service de directrice de collège.

Elle suit de près les débuts dans la vie de ses petits-enfants, écrivant en 1935 avec sollicitude à Jacques Demassieux, alors au service militaire à Nancy et lui rappelant que ses ancêtres étaient Lorrains, se réjouissant des débuts professionnels de Michel et Jean-Louis Demassieux ou ceux de Denis Daures.

Pendant près de 25 ans, Sarah Demassieux, accompagnée de Valentine, passe régulièrement plusieurs mois d'été auprès de sa fille Alexandrine, dans la maison que son mari Charles Daures et elle possèdent au Séba⁷⁴. Elle aurait été consternée de ne pas faire ce voyage annuel.



_ 105 *Le Séba*, gravure sur bois de Valentine Henches, 1937

Mais elle tient passionnément à revenir dans l'appartement de Paris, d'où elle avait vu ses enfants partir pour s'engager dans la vie, où elle avait vécu le drame de la guerre, où sa fille Valentine, qui avait perdu son mari pendant la guerre, était revenue vivre avec ses enfants, où était morte l'une d'elles, et où elle comptait mourir elle-même. Elle a toujours gardé la minuscule chambre sur la cour qu'elle a adoptée en arrivant dans la maison ; elle y a sous les yeux une grande photo de son mari en uniforme de général, une autre où on les voit avec leur quatre aînés sur un escalier de leur jardin de Dellys, une où elle se penche en souriant sur le fauteuil où se trouvaient les deux bébés jumeaux.

C'est à grand peine que, dans ses maladies d'octogénaire, elle consent à se laisser installer dans une autre chambre, ensoleillée et plus grande.

⁷⁴ Propriété située sur la commune des Martys (voir [Geoportail](#))



_ 106 Sarah Demassieux par Henri Vallette en 1937⁷⁵

Le départ de l'été, auquel elle ne veut pas renoncer, ne se décide jamais sans une angoisse. À 85 ans, en 1939, elle descend l'escalier pour la dernière fois sans le savoir : en septembre éclate la troisième guerre avec l'Allemagne. Il n'était pas possible qu'à son âge elle revienne passer l'hiver à Paris où on pouvait envisager des conditions matérielles difficiles. Elle rejoint alors ses deux filles aînées et sa petite-fille détachée de Paris au lycée de Béziers. Elle passe des mois douloureux, dans le dépaysement, dans l'angoisse des nouvelles qui devinrent dramatiques avec l'invasion de mai 1940, dans le souci pour ses petits-fils.

Au moment où la défaite se consomme, on peut encore la ramener à Mazamet chez sa dernière fille Alexandrine, et elle y vit encore quatre ans de grande tristesse, voyant son retour chez elle plus que jamais impossible, accablée de chagrin pour le sort de la France, d'inquiétude pour plusieurs des siens, de nouveaux soucis pour la santé et la solitude de sa fille aînée Gabrielle. On l'entend parfois, chanter des psaumes à mi-voix, dans sa chambre, où elle pense beaucoup à sa famille, dispersée dans la tourmente de la guerre.

Deux arrières petits-fils sont nés (Laurent Demassieux en 1937, Sylvain Demassieux en 1939), mais elle . Une arrière-petite-fille, Sabine de Falguerolles, née dans ces années noires et qui grandissait à côté d'elle est alors un de ses rares rayons de soleil.

Elle s'éteint le 1er janvier 1945, à 90 ans 1/2, sachant qu'on ne pourrait pas la ramener à Fontainebleau près de son mari. Elle sera inhumée dans le petit cimetière d'Aussillon.

⁷⁵ Henri Vallette (1877–1962), est un sculpteur animalier suisse, installé à Paris dès 1907 et enseignant à l'École nationale supérieure des arts décoratifs à partir de 1929. Il fit un séjour au Séba [25]



_ 107 Sarah Demasieux, épouse de Louis Nicolas, peinte par le peintre Sunyer⁷⁶

Elle avait dans son caractère un côté passionné qui pouvait l'amener à quelque partialité, mais ses enfants et ses petits-enfants n'ont connu que ses trésors d'indulgence. Il reste en eux le souvenir de son beau regard bleu et comme délavé par les larmes, le souvenir de ses épreuves et de son courage ; celui de son inaltérable tendresse.

⁷⁶ Probablement le peintre catalan [Joaquin Sunyer](#), qui avait fui l'Espagne pendant la guerre civile et fut hébergé (dans quelles circonstances ?) au Séba [25]

Les enfants de Louis-Nicolas et Sarah Demassieux

Gabrielle Demassieux (1878-1974)

Le texte qui suit est en partie tiré des souvenirs d'Alexandrine Demassieux et de Suzanne Henches [13][17]

Gabrielle devient l'aînée à l'âge de huit ans, à la suite du décès de sa sœur Marie, décès qui l'a profondément affectée⁷⁷. Enfant, elle est douce, d'une sensibilité extrême et souvent discrète, fort intelligente, capable de remarques d'une finesse acérée, qui frappaient. Gabrielle hérite des dons de son père pour les mathématiques, mais elle aime aussi dessiner et peindre, jouer du piano.

A dix-sept ans, elle est prise d'un « mal nerveux » qui l'empêche de marcher ; pendant deux ou trois ans, elle vit en infirme au milieu des siens, sans impatience, travaillant pour s'instruire et s'occupant des problèmes d'arithmétique des jumeaux.

Elle est finalement (entre 1897 et 1899), envoyée passer quelques temps chez ses grands-parents maternels près de Rouen. Une consultation médicale pendant l'été 1898 semble avoir identifié la cause du mal et laisse présager un rétablissement, ce qui réjouit toute la famille.



_ 108 Gabrielle Demassieux

Nous avons reçu les nouvelles successives de la fameuse consultation avec plaisir. Les résultats ne sont pas à dédaigner. Il n'y a plus maintenant, aucun doute sur la ou les natures de ta maladie. Par suite, il n'y aura plus d'hésitation ni de volte-face dans le traitement, si tu dois en suivre un. Il y a en outre certitude absolue de guérison, et de guérison complète. La question de temps reste donc seule en jeu. Elle est évidemment importante, mais non pas capitale.

Lettre de Jean Demassieux à Gabrielle Demassieux - Alger, 8 août 1898

Finalement, Gabrielle se rétablira, mais elle aura face toute sa vie à de nombreux problèmes de santé. Après sa maladie, elle reprend des études. Son frère Jean mentionne, en mars 1904, « qu'elle a bon espoir d'être prête cette année ». Admissible au certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des sciences, Gabrielle obtient le 24 septembre 1904 un poste de maîtresse chargée de cours de sciences (6^{ème} classe) au collège de jeunes filles d'Orléans⁷⁸ : elle y sera très heureuse et cinquante ans après, certaines de ses anciennes élèves se souvenaient d'elle.

Gabrielle obtient finalement le 23 août 1905, à l'âge de 27 ans, le certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles, dans la section sciences⁷⁹.

⁷⁷ Pendant longtemps, Gabrielle a pensé qu'il aurait mieux valu que ce fût elle qui mourût plutôt que sa sœur Marie, qu'elle croyait se rappeler plus jolie (Gabrielle était la seule des enfants à n'avoir pas les cheveux bouclés) et plus douée qu'elle [13].

⁷⁸ L'Enseignement secondaire des jeunes filles, revue mensuelle, janvier 1905, page 40 (Source [Gallica](#)).

⁷⁹ Voir L'Enseignement secondaire des jeunes filles, revue mensuelle, août 1905, page 229 (Source [Gallica](#)).

EXAMENS

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE
DES JEUNES FILLES.

Concours de 1905

SECTION DES SCIENCES

Epreuves orales

MATHÉMATIQUES (4).

1 — Décomposition d'un nombre en facteurs premiers. Trouver deux nombres a et b tels que $a^2 - b^2 = 4004$.

Etudier la variation de la fonction $\varphi = \frac{(x+4)^2 + 4}{x+4}$. Qu'appelle-t-on centre d'une courbe ? Démontrer que l'intersection de l'axe des abscisses et de l'asymptote parallèle à l'axe des ordonnées est centre de la courbe qui représente la fonction.

Démontrer que le produit de deux nombres dont la somme est constante est maximum, quand les nombres sont égaux.

_ 109 Énoncés des épreuves de sciences du certificat d'aptitude⁸⁰

Un accident survient alors : pas très adroite, souvent distraite dans la vie pratique, elle enflamme ses vêtements à un radiateur à gaz. Ses graves brûlures suppurent pendant près d'un an ; il faut faire des greffes. Elle reprend son service, mais un peu plus tard, on doit l'opérer de l'appendicite, une opération encore peu courante. En 1912, après de grosses crises de foie, on lui enlève la vésicule biliaire.

Des maux de gorge l'amènent ensuite à demander un poste administratif où sa voix se fatiguerait moins. En 1914, elle est nommée directrice au collège de Meaux. Elle est alors distinguée comme officier d'académie⁸¹.



_ 110 Le collège de Meaux, ancien couvent des Ursulines

Le collège de Meaux a un internat assez nombreux. Pendant les deux batailles de la Marne – 1914 et 1918 – malgré la menaçante avance des combats, malgré les éclats d'obus qui tombaient dans la cour du collège, elle restera

⁸⁰ On consultera avec intérêt les énoncés des épreuves de sciences, auxquelles Gabrielle se préparait. L'Enseignement secondaire des jeunes filles, revue mensuelle, août 1905, page 198 (Source [Gallica](#)).

⁸¹ Le Petit Parisien, 14 juillet 1914 (Source [Gallica](#))

à son poste : le ministère ne veut alors pas fermer un internat dont la plupart des pensionnaires sont coupées de leur famille habitant la zone des combats.



_ 111 œuvre des pupilles de l'école publique de Seine-et-Marne⁸²

Gabrielle s'engage, devenant membre fondatrice de l'œuvre des pupilles de l'école publique de Seine-et-Marne. En 1918, la grippe espagnole touche les pensionnaires et le personnel de l'internat. Gabrielle Demassieux a, jusque dans son bureau, couchées sur des matelas par terre, des malades qui délirent ou ont de graves hémorragies nasales.

Malgré le désespoir et les douleurs qui éprouvent sa famille, (ses deux frères tendrement aimés avaient disparu dans les combats de 1914, introuvables malgré toutes les recherches, son beau-frère avait été tué deux ans après), Gabrielle traversera ces quatre ans avec une fermeté exemplaire et sera distinguée, en 1920 comme officier de l'instruction publique.



_ 112 Journal de Seine-et-Marne, 18 septembre 1920 (Source [Gallica](#))

En 1920, torturée par des crises, elle doit se faire enlever un rein. Elle n'est pas sortie de la clinique quand une pleurésie se déclare et elle affronte cinquante jours d'hospitalisation, en un temps où la sécurité sociale n'existe pas et où les traitements des fonctionnaires sont bien maigres... Elle était à peu près sans ressources, ayant depuis longtemps, dépensé à mesure le peu qu'elle pouvait économiser pour mieux nourrir ses pensionnaires.

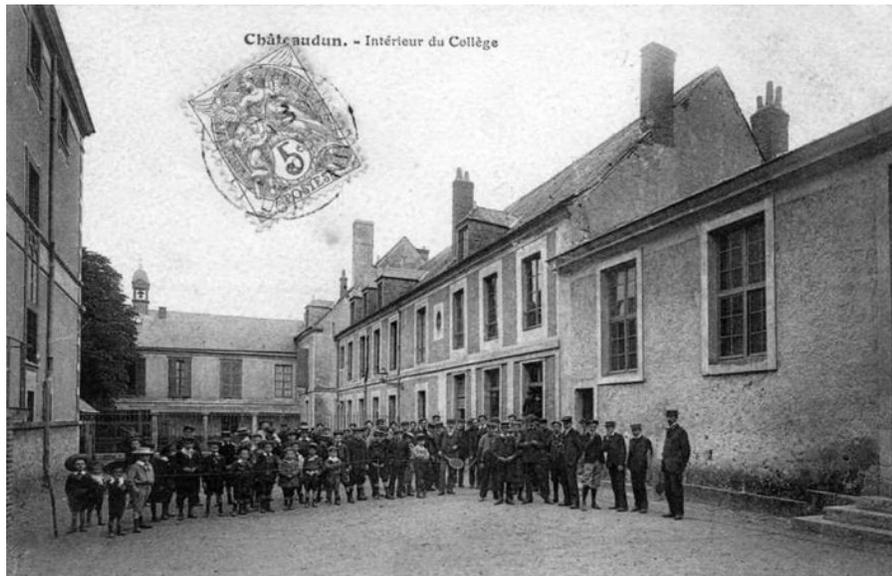
Après une convalescence à Amélie-Lès-Bains, elle reprend du service en 1922⁸³ dans le petit collège de Châteaudun⁸⁴ où elle restera environ quatre ans. Son appartement était dans une ancienne annexe du château, perché sur une falaise qui domine le Loir, pittoresque à l'extérieur, mais sans confort, et les hivers y étaient très froids. Elle tombe de nouveau malade ; on lui trouve quelques bacilles tuberculeux et elle doit prendre un congé de

⁸² L'Informateur du 2 juin 1916 (Source [Gallica](#))

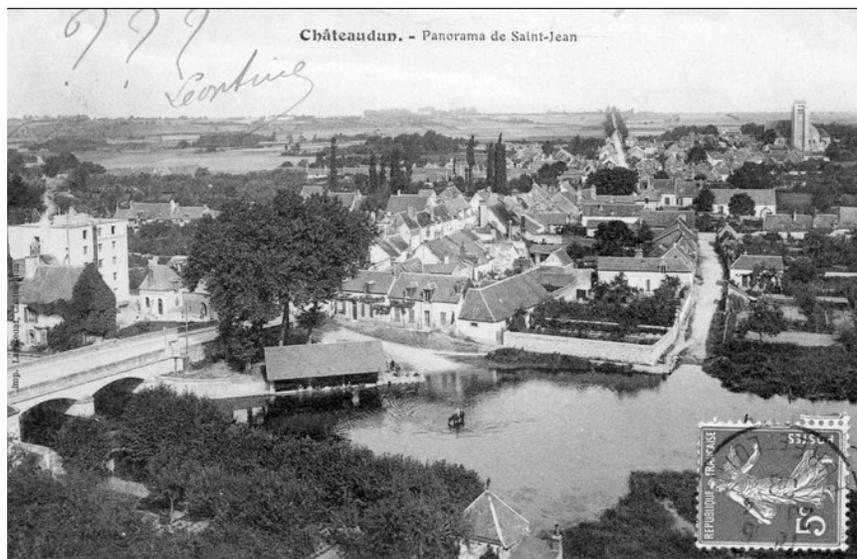
⁸³ Le Petit journal du 4 janvier 1922 (Source [Gallica](#))

⁸⁴ L'ancien collège de Châteaudun était situé Rue Toufaire, à l'angle de la Rue Chartraine devenue Rue du Lion d'Or devenue Rue Louis Baudet.

longue durée de trois ans. Elle fait alors face à l'épreuve morale de se savoir dangereuse pour les jeunes enfants de sa famille, l'inconfort et la solitude des divers séjours où elle se soigne.



_ 113 Le collège de Châteaudun

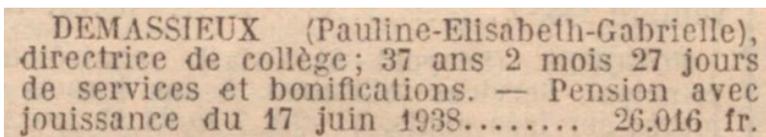


_ 114 Le Loir à Châteaudun, vu depuis le château

Enfin, elle peut reprendre son métier. Elle demande pour sa santé un climat méridional. On l'envoie au petit collège de Marmande. Son séjour sera assez ingrat au point de vue professionnel, mais où elle s'attachera là des amitiés fidèles.

Un remaniement de la carte scolaire décide la fermeture du collège de Marmande. Elle est alors nommée à celui de Bayonne. Cela sera la dernière étape de sa carrière, de beaucoup la plus agréable. Malgré les soucis que lui donnent les locaux du collège, d'abord par leur exigüité et leur vétusté (il pleut parfois sur le lit de la directrice...) ensuite par les difficultés d'un transfert dans un bâtiment plus vaste mais qui demande rénovations et assainissement, elle y est heureuse : il n'y a pas d'internat, cette source de mille soucis (et même on apportait du lycée de garçons la nourriture de la demi-pension). Les élèves, nombreuses, sont d'esprit vif, très gentilles, les parents souvent aimables, le corps enseignant aime cette nouvelle directrice, vigilante et courtoise, le pays est beau. De Bayonne, elle va à Hendaye voir sa tante Gabrielle et lui donne un moment de joie.

En 1938, elle atteint 60 ans et prend sa retraite après 37 ans 2 mois et 27 jours de service.



DEMASSIEUX (Pauline-Elisabeth-Gabrielle),
directrice de collège ; 37 ans 2 mois 27 jours
de services et bonifications. — Pension avec
jouissance du 17 juin 1938..... 26.016 fr.

_ 115 Journal officiel du 1er février 1939 (Source [Gallica](#))

Gabrielle aime beaucoup Bayonne et son climat ; elle y a des relations et des amitiés mais il lui semble qu'elle devrait venir à Paris pour sa retraite tant que sa mère y vivrait. Elle s'installe dans un petit appartement qu'elle habitera seulement neuf mois : en juillet 1939, après un séjour chez des amis à Bayonne, elle rejoint dans l'Aude la famille et sa sœur. La guerre éclate alors. Sa nièce, professeur à Paris, est détachée à Béziers. C'est là qu'elle vivra, avec sa sœur Valentine et leur mère, pendant dix mois d'un pénible séjour terminé dans l'agonie du pays et pendant lesquels elle souffre d'horribles crises de foie avec calculs et jaunisse.

Après l'armistice, il n'était pas question qu'elle revienne à Paris où on ne pouvait prévoir qu'un hiver sans chauffage ni nourriture. Elle repart à Amélie-Les-Bains où elle a des amies de jeunesse et où elle passera toute la guerre. Mais on y meurt de faim, pendant la guerre, comme dans beaucoup d'endroits du Midi ; la sous-alimentation atteint gravement sa santé. La tuberculose revient. À la fin de 1942, le médecin dit à sa sœur, venue la voir, qu'elle ne passerait pas le printemps. Cette période est lugubre pour elle : outre les malheurs de la France, dont elle souffre profondément, il y a la maladie aggravée par les privations, les soucis pour les siens, la solitude, l'inconfort de logis médiocres. Peu après la Libération, elle a le chagrin d'apprendre la mort de sa mère.

Dès qu'il lui redevient possible de voyager, sa sœur Valentine la fait revenir à Paris où on commence alors à soigner aux antibiotiques les maladies pulmonaires, puis l'installe à Langon, en Ile-et-Vilaine, où sa fille et elle possèdent une maison et où on les privations sont moindres. Gabrielle y vivra près de trente ans. Après la mort de sa sœur Valentine en 1952, elle vient passer les hivers à Paris chez sa nièce Suzanne, revenant à Pâques à Langon.

Quand elle n'a plus la force de faire de petites promenades dans la campagne, elle aime faire le tour du jardin, regarder chaque fleur, voir pousser les légumes, faire planter de arbustes. Elle copie des livres en Braille pour les aveugles, avec le soin méticuleux qu'elle met à presque tout, elle tricote inlassablement pour les enfants de ses neveux et nièces, faisant pendant des heures des problèmes d'algèbre et de géométrie, écrit beaucoup de longues lettres avec l'aisance qu'elle avait déjà cinquante ans plus tôt ; à la radio, elle suit attentivement la politique, aime écouter de la bonne musique et, chaque dimanche, prend le service protestant. Tant que ses yeux le lui permettent, elle lit beaucoup : la *Revue de Paris*, des ouvrages d'histoire ou de philosophie, ou quelque roman, qu'elle fait venir. Elle a ce qu'on appelle « une belle vieillesse » ... avec pourtant les maux nombreux et plus pénibles d'année en année : la vue qui s'affaiblit, la surdité qui gagne, la difficulté à marcher, parfois un incident pulmonaire ou une crise de vertiges. À chaque congé scolaire, elle a sa nièce près d'elle, et l'été les uns ou les autres de ses neveux et nièces passent la voir ; elle s'ingénie alors à les bien accueillir, retrouvant le plaisir qu'elle a toujours eu à les gâter.

Au moment de ses 95 ans, elle fléchit tout à coup : son écriture, de si soigneuse et claire qu'elle avait été longtemps, devient souvent presque informe. Elle parle de moins en moins. Pendant quinze mois, elle vit encore douloureusement, son seul réconfort étant d'avoir près d'elle sa nièce, parvenue en retraite. Trois jours avant sa mort, elle regarde encore un petit livre de « Mathématiques modernes » qu'elle s'était fait prêter quelques mois auparavant pour s'y initier, mais avec, dans son regard, la détresse de ne plus comprendre. Elle s'éteint à 96 ans, en septembre 1974, ayant eu un sourire heureux à voir arriver, la veille, sa dernière sœur Alexandrine et sa belle-sœur Yvette Passy, veuve de son frère Jean.

Gabrielle Demassieux laisse le souvenir de son inaltérable tendresse pour tous les siens ; de sa patience dans les épreuves physiques, de sa douceur et de sa bonté, de son oubli de soi, du plaisir qu'elle prenait à faire des cadeaux et de l'affection de son accueil. Mais avec les étrangers aussi, elle montrait sa profonde générosité, jamais on ne saura combien de gens elle a aidés mais le peu que la famille a su le laisse imaginer. Cependant, cette sollicitude pour le personnel qu'elle avait sous ses ordres ne l'empêchait pas de se montrer ferme, et si l'affection qu'on avait pour elle rendait assez rare qu'elle dût avoir recours à la sévérité, chacun savait qu'elle soulignerait toute faille dans la conscience professionnelle. Car, au service de l'État, elle-même avait trouvé dans la sienne le courage d'atteindre à une seconde nature : par la haute idée qu'elle avait de son métier, elle avait su conquérir l'ascendant et l'autorité

nécessaires à sa charge ; elle qui était douce, timide, et, toujours trahie par ses forces physiques, portée à la tristesse et au pessimisme, elle a montré ce que peut être le sens du devoir.

Valentine Henches, née Demassieux (1880-1952)

Le texte qui suit est en partie tiré des souvenirs d'Alexandrine Demassieux et de Suzanne Henches [13][17]

Valentine Demassieux est de taille moyenne, plutôt menue, la plus petite des trois sœurs. Elle a une figure régulière, des yeux verts, des cheveux noirs ondulés. « Elle étonne tout le monde par son intelligence et sa volonté » écrit sa mère à son sujet quand elle a quatorze mois ; et dès sa jeunesse, en effet, elle a un caractère décidé et porté à l'action, le sens du devoir, l'énergie pour s'y tenir. Adroite, elle est beaucoup plus portée que ses sœurs vers les tâches ménagères et les travaux manuels. Elle n'a pas les dispositions de sa sœur aînée pour les mathématiques, mais son esprit précis lui permet de faire ce qui était de bonnes études pour une fille de son temps, et d'en garder l'acquis. Elle a un don évident pour le dessin, et beaucoup de goût. Après la mort de son père et l'installation à Paris, elle s'inscrit aux cours d'une école d'arts décoratifs

_ 116 Valentine Demassieux

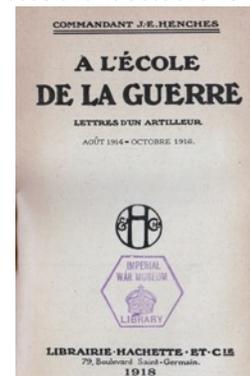
Elle se marie en 1904, à 24 ans, avec Jules Henches, lieutenant d'artillerie, dont les qualités morales et le caractère s'accordent avec les siens. Il est d'une humble et vieille famille protestante. Son père, alsacien, avait opté pour la France, servi en Algérie encore mal pacifiée, et achevait comme comptable une vie de travail. Le fils avait quitté la maison très jeune pour entrer à la rude école d'Enfants de troupe de Billom, école de volonté.

Jules et Valentine Henches passent d'abord des années modestes et paisibles à Rueil, où naît leur première fille Anne en 1905, à Versailles ensuite, où naît la seconde fille Suzanne en 1908, puis au camp de Châlons⁸⁵, jusqu'à la guerre de 1914 que Jules commence comme capitaine. Il se concentre sur sa tâche mais a horreur de ce qu'il pressentait venir ; « militaire, je dois travailler pour la paix ».

Pendant la guerre, Valentine et ses filles vivent d'abord chez sa sœur cadette Alexandrine, d'abord dans le Tarn, ensuite à Versailles. Dans le cours de 1916 elles vont s'installer à Paris dans l'appartement de Sarah Demassieux. Pendant cette période, Valentine mène l'instruction de ses filles qui n'allèrent pas en classe avant octobre 1916.

Sur le front, Jules s'occupe avec sollicitude de ses hommes qui l'aiment avec dévouement, et souffre d'autant plus de les voir subir toutes les épreuves de la guerre : l'inconfort, le froid, les fatigues, les blessures et la mort⁸⁶. Dès août et septembre 1914, les deux frères de Valentine, Louis, puis Jean, disparaissent. La famille vivra quatre ans dans l'angoisse et les vaines recherches les concernant. Pour son mari Jules qui ne revient que pour de rares et très brèves permissions, Valentine vit dans des angoisses constantes. Jules s'efforce de traverser tant d'épreuves physiques et morales avec une hauteur d'âme qui lui permet de dépasser son propre sort pour voir, au-delà de la guerre, les leçons que les hommes et les peuples devraient en tirer. « C'est peut-être une des rares choses que la guerre m'a fait gagner : le désir plus ardent de la vérité ». Il rédige de nombreuses « lettres de guerres » qui seront publiées par la suite [26], [27]

_ 117 A l'école de la Guerre, lettres d'un artilleur



⁸⁵ Le camp de Châlons, connu également sous le nom de camp de Mourmelon, est un camp militaire français se situant à Mourmelon, à proximité de la ville de Châlons-en-Champagne (Source [Wikipedia](#))

⁸⁶ Voir *Lettres de Guerre* (A. Constant Edit., Cahors) [26] « Trop d'individus se figurent que commander se borne à ordonner. J'aimerais entendre d'abord dire que commander c'est aider ». (24.III.1916)... et son abrégé : *À l'École de la Guerre* (Hachette Edit.) [27]: « Nos subordonnés ne sont pas à notre service mais avant tout au service du pays et, comme tels, ils ont droit à des égards » (20.VII.1916).

Jules Henches combat aux Épargnes, à Troyes, en Champagne, à Verdun, à la Montagne de Reims, sur la Somme. Il reçoit la Légion d'Honneur dès avril 1915, et la croix de guerre, plusieurs citations à l'ordre du régiment, du corps d'armée et de l'armée. Il retourna pour la dernière fois dans sa famille en août 1916. Sa famille était alors à la campagne, dans le midi : il s'y disait au Paradis. En octobre 1916, pendant la bataille de la Somme, il est tué à son poste de commandement (il était chef d'Escadron depuis quelques mois) avec un de ses lieutenants et le médecin du groupe.



_ 118 « Batterie saccagée », Henry de Groux eau-forte extraite du Visage de la Victoire, 1916

La force d'âme dont ce ménage si parfaitement uni avait fait preuve est alors nécessaire à Valentine, qui reste seule pour élever deux filles de 8 et 11 ans avec la maigre pension militaire. Elle a de graves inquiétudes pour Anne, son aînée, atteinte d'une malformation cardiaque alors inguérissable, et qu'elle voit mourir à peine plus de trois ans après son père. Même dans le désespoir, il faut vivre. Du foyer du camp de Châlons, dévasté par le pillage au début de la guerre, il ne reste rien.

Valentine, recommence alors à dessiner et apprend la gravure sur bois⁸⁷. Elle compose et grave des clichés pour imprimer des papiers de reliure.

Le petit atelier, d'abord installé dans sa chambre, dans l'appartement de sa mère, est vite connu, parce qu'on y trouve ce qui n'existe pas ailleurs. Commanditée par des amis, elle peut louer dans le même immeuble un appartement pour y travailler, et, peu après, étend de beaucoup les possibilités de son atelier en achetant le lot important des bois gravés anciens qui restaient dans l'ancienne fabrique de toiles imprimées du Pont de la Maye, près de Bordeaux, autrefois exploitée par une branche des ascendants bordelais, les Lecler, venus avec leur matériel du Doubs en Gironde pendant la Révolution. Cette collection d'une vraie richesse de thèmes convenait aussi bien aux impressions sur tissu qu'à celles sur papier.

⁸⁷ Une partie de la production artistique de Valentine Henches est présentée dans [le billet de blog](#) [28] qui lui est consacré.



_ 119 1937 Moisson à Plévenou - 35cmx11cm - Valentine Henches (1880-1952)

Pendant plus de trente ans, Valentine se consacra à ce travail d'artisan neuf heures par jour, sauf pendant deux mois et demi d'été (encore revint-elle, certaines années, à Paris, au cours des vacances) pendant lesquels elle dessinait et gravait de nouvelles planches, prenant tous ses sujets dans la nature : des feuilles, des fleurs – beaucoup de fleurs rustiques – des insectes ou des lézards, des arbres, les tas de bois des bûcherons, parfois la mer et les coquillages, les traces des mouettes sur le sable, le torrent de la montagne.

Un article de presse parle d'elle élogieusement

C'est tout simplement dans un appartement où pas un centimètre de place n'est perdu que Mme Henches compose et exécute, avec ses ouvrières, des tissus imprimés. Mme Henches était graveur sur bois et quelques belles estampes fixées au mur attestent de son talent sobre et vigoureux. La guerre prit son mari, lui laissa des charges, et désormais, les bois furent reproduits sur étoffes. Les premiers clients étaient des amis ; aujourd'hui, Mme Henches vend dans le monde entier, depuis la Hollande jusqu'à la Californie et l'Amérique du Sud... Valentine Henches est très modeste et ne veut pas qu'on parle d'elle. Qu'il nous soit permis cependant de rendre hommage à son talent, son énergie et son optimisme, si aimablement français.

[La Liberté du 25 décembre 1932.](#)

Elle travaille souvent dehors, en tapant avec un gros caillou sur ses ciseaux de menuisier. De temps en temps, elle dessine un paysage, un arbre, un bateau, et en exécute une estampe⁸⁸. Elle fait des maquettes, celle en particulier qui représente un torrent de la montagne coulant entre les fougères et les fleurs de ses bords, qui fut exécutée en paravent à plusieurs panneaux, en laque, par Jean Dunand.



_ 120 Paravent à décor de laque polychrome. Valentine Henches et Jean Dunand laqueur

Valentine Henches est connue de beaucoup de relieurs qui venaient décider avec elle des dessins et des tons qui conviendrait pour les ouvrages pour la reliure desquels ils voulaient employer ses papiers. Elle a aussi une grosse

⁸⁸ La collection des tirages d'estampes de V. Henches a été déposée au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.

clientèle pour les tissus. Ce sont des centaines, des milliers de carrés en mousseline sur soie qu'elle imprime pour deux ou trois maisons de commerce, dont Alexandrine, de la rue de la Paix, mais surtout pour une clientèle particulière très variée, souvent très intéressante, où elle se créera des sympathies ou même des amitiés. On lui commande aussi des tissus pour les robes, d'autres pour l'ameublement ; on admire son goût infaillible pour les couleurs, l'originalité des dessins. Jamais elle ne créera rien de vulgaire ou de banal.

Elle mène une vie laborieuse. Elle a jusqu'à deux ouvrières, mais elle travaille elle-même du matin au soir. C'est souvent un gros effort physique d'étendre au rouleau l'encre sur les bois, de frotter le papier ou les grands morceaux de tissu, de nettoyer les clichés. Moins dur est le travail de reprendre au pinceau de petits dessins sur papier qu'elle veut enrichir de plusieurs couleurs, mais il lui faut bien de la patience... et de très bons yeux !

Elle fait en 1927 un voyage en Algérie, terre de son enfance, d'où elle rapporte des bois gravés dont l'un fait l'objet d'une présentation particulièrement lyrique de l'artiste dans un journal.

Un voyage en Algérie dont sont rapportés quelques bois gravés du plus exprès sentiment local, redonne de l'actualité à cette artiste dont le mérite est précisément de poursuivre une carrière en dehors de toute mode. Mais, ce faisant, Valentine Henches ne se contredit point, car passée paysagiste à loisir, elle continue de satisfaire premièrement sa gouge, son couteau, ses mains si dramatiquement déformées. Il faut s'arrêter aux mains de Valentine Henches. Non pour y forcer la pudeur d'une destinée trop haute et exemplaire, mais pour se satisfaire de leur intelligence animale adaptée. Il faut reconnaître les jointures, carrées comme des genoux de paysan travaillant à genoux la terre, et tout ce qui en elles repousse dans la tranchée la charrue volante de la gouge, arrondit dans le beurre dur du cerisier les cambrures du couteau. La couleur de ces mains, de ces armes, est mi-bois, mi-métal. Les mains, bonnes laboureuses, de Valentine Henches épousent le bois d'instinct, l'attaquent d'emblée et sans coup férir.

L'ample indication d'un dessin tracé largement à même la planche ne sert en quelque sorte que de point de repère à Mme Henches et c'est dans la libre exécution que toute l'expression de cette matière grasse et noble – le bois – fleurira. Aussi le résultat est-il moins une exécution qu'une libération. La vie a seulement recommencé de croître dans le bois.

La Semaine à Paris, Office de tourisme et des congrès de Paris, 3 février 1928⁸⁹



_ 121 Bois et tirage de *L'arbre du prince* – une des dernières œuvres de Valentine Henches – 1939

Quand vint la guerre de 1939, Valentine s'arrête quelques mois, mais reprend en septembre 1940, avec bien des difficultés : il n'est plus possible de trouver des tissus neufs à acheter. Les clientes apportent ce qu'elles ont de tissu uni, parfois usagé, dans leurs armoires, pour les faire imprimer. On arrive encore à avoir du papier mais la pénurie d'essence pose un problème quotidien puisqu'il faut chaque soir nettoyer les clichés. Elle tient bon pourtant,

⁸⁹ La Semaine à Paris, Office de tourisme et des congrès de Paris, 3 février 1928 (Voir [Gallica](#))

jusqu'à la Libération, et au-delà, malgré la maladie qui commence à atteindre ses forces. Après l'été 1951, elle rentre à Paris pour s'aliter. Elle meurt après de dures souffrances au début de janvier 1952.

Sa fille Suzanne se souvient d'une personnalité

Pendant ses trente-cinq ans de veuvage, on ne l'a jamais vue que vêtue de noir ; mais malgré ses épreuves, elle aimait encore la vie. On se rappelle le regard qu'elle posait sur la nature, toujours heureuse de pouvoir admirer. Sa maison de campagne avait été une source de bonheur. Elle aimait les meubles anciens, les objets anciens, elle aimait le théâtre, un concert, une exposition ; elle aimait son travail, ce qu'elle créait, sa clientèle. Même ces étrangers sentaient ce qu'il y avait d'énergie au fond de son caractère. Découvrant la souffrance physique, elle avait dit préférer la souffrance morale, « parce qu'au moins on peut quelque chose sur la souffrance morale ». Le courage, la volonté, le sentiment que le devoir ne se discute pas, c'était le fondement de son existence. Dans son oubli de soi, même pendant les années de plus dur labeur, elle s'efforçait d'épargner à sa mère tout tracas matériel, au prix de sa propre fatigue, et de rendre plus douces les dernières décennies de cette vie ravagée par les deuils. Jamais elle n'a compté son dévouement aux siens ; sa fille, sa sœur aînée, pouvaient en témoigner. Elle s'intéressait à autrui et, sensible, elle était généreuse. Ils étaient nombreux ceux qui, même en ne la voyant que de loin en loin, discernaient sous la réserve de ses manières, l'élévation de son esprit. On était frappé qu'à la rigueur de sa vie s'alliât ce rayonnement moral. « Celui qui marche dans l'intégrité marche avec assurance », dit l'Écriture (Prov.X.9), et son âme affermissait les autres.

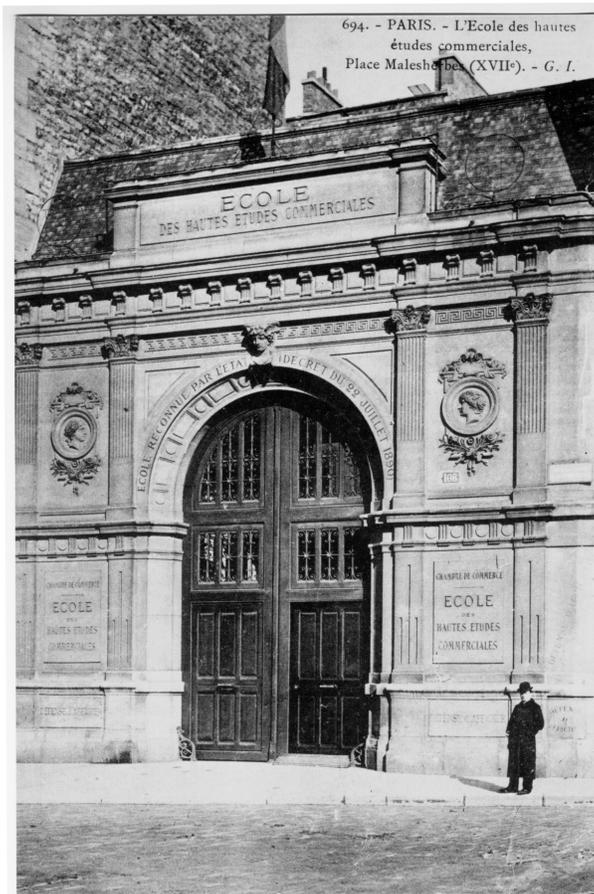
Regards sur notre passé, Suzanne Henches, 1983

Jean Demassieux (1881-1914)

Le texte qui suit est en partie tiré des souvenirs d'Alexandrine Demassieux et de Suzanne Henches [13][17], ainsi que ceux d'Yvette Demassieux[29].

Jean naît chez ses grands-parents, à Rosas, un petit port du nord-est de l'Espagne où Félix Clamageran est alors consul de France. On découvrira que la nourrice espagnole l'y avait fait baptiser en cachette pour ne pas allaiter un enfant hérétique. À la sortie de la petite enfance, il se montre un garçon sérieux. Adolescent, il est souvent silencieux et aime peu les mondanités. Très doué en toutes les disciplines, il réussit brillamment aux lycées de Constantine et d'Alger (1^{er} prix d'excellence en 6^{ème}, 5^{ème} ...)

Contre l'avis de son père et du proviseur d'Alger qui le jugent capable d'entrer à Polytechnique, il choisit de préparer seul le concours d'entrée à l'école des Hautes Études Commerciales⁹⁰. Il est reçu et part pour Paris à l'automne 1899 pour rejoindre l'internat d'HEC.



_ 122 Portail d'entrée de l'école de Hautes Etudes Commerciale, au 108 Boulevard Malesherbes

⁹⁰ L'école des Hautes études commerciales, créée à l'initiative de la Chambre de Commerce de Paris, ouvre ses portes en 1881, 108 boulevard Malesherbes (une autre entrée est située au 47-49 rue de Tocqueville). Ancêtre de l'actuelle H.E.C, l'école ambitionne alors « d'être pour le commerce ce que l'École centrale est pour l'industrie ». Elle forme aux affaires de banque, au commerce, à l'industrie, prépare aux carrières consulaires et administratives. Les études durent deux ans (Source [Wikipedia](#)).

Il profite de Paris, visitant le Triomphe de la République (statue située place de la Nation, inaugurée le 19 novembre 1899 par Émile Loubet), les travaux du Métropolitain⁹¹, l'exposition universelle où il est fasciné par la galerie des machines⁹².



_ 123 Exposition 1900 - Galerie des Machines

Mais il souffre un peu du climat et de l'éloignement de sa famille.

Je ne me déplais pas à Paris ; mais Paris n'a pas trouvé les chemins difficiles de mon cœur. <...> Mon château, ce sont les corridors et les salles d'études de l'H.E.C. ! Mes futaies sont les huit marronniers déplumés qui s'ennuient jusqu'à la mort dans la cour sablée de cailloutis.

Lettre de Jean Demassieux à Willy Clamageran, janvier 1900

⁹¹ La première ligne de métro sera ouverte le 19 juillet 1900, pour l'exposition universelle. La ligne allait de la gare de départ de la Porte Maillot, pour un voyage de 27 minutes jusqu'à la Porte de Vincennes. Dix-huit stations, encore en travaux pour nombre d'entre elles, s'échelonnent sur cette première ligne, avec des embranchements de l'Étoile à la Porte Dauphine et de l'Étoile au Trocadéro.

⁹² La Galerie des Machines, conçue par l'architecte Ferdinand Dutert, a été construite par l'ingénieur Victor Contamin qui était responsable de la conception technique de la galerie, notamment des calculs assurant l'intégrité structurelle des immenses arches. Avec une portée record de 115 m, pour une hauteur de 48,3 m, l'édifice possédait les plus grandes voûtes au monde. Jusqu'alors, le record était détenu par la Gare Saint-Pancras de Londres, datant de 1868 et avec des fermes ayant une portée de 73 m pour une hauteur de 25 m. Les dimensions totales de l'édifice étaient de 115 × 420 m, soit une superficie de 8 hectares. Les surfaces vitrées quant à elles s'étendaient sur 34 700 m² (pour comparaison, le Grand Palais en a 14 900 m²). Son poids total était de près de 7 800 tonnes (la Tour Eiffel, elle, ne pesant "que" 7 300 t, le Grand Palais ayant quant à lui plus de 9000 t d'acier). Son coût final s'est élevé à près de 7,5 millions de francs (un peu moins que la Tour Eiffel, qui a coûté près de 8 millions). La galerie des machines a été détruite en 1910. (Source [ParisSteamPunk](#))



_ 124 Cour Malherbes de H.E.C., et « ses huit marronniers déplumés » (Source [Tocqueville65](#))

Jean Demassieux termine la première année 97^{ème} sur 182. Il passe ses vacances d'été à Newport où son grand-père Félix Clamageran est consul, et sort diplômé de la promotion 1901.

A la sortie d'HEC, Jean s'engage volontaire pour 3 ans le 12 novembre 1901 à la mairie de Fontainebleau⁹³. Il est affecté au 46^{ème} régiment d'infanterie et sera nommé caporal en 16 mai 1902. Son service militaire est abrégé à la mort de son père, Jean devenant soutien de famille. Il est mis en disponibilité le 20 septembre 1902, à l'âge de 21 ans.

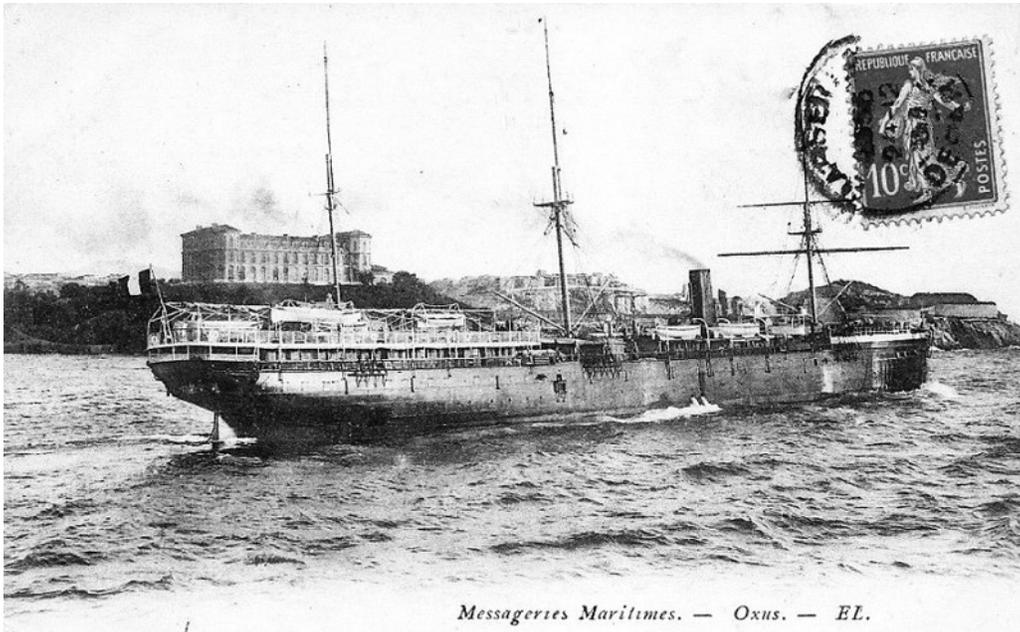
Pendant que sa mère prépare son départ de Fontainebleau, il l'aide moralement et matériellement à réorganiser la vie familiale. Il l'encourage à s'installer à Paris plutôt qu'en Province, s'occupe d'obtenir une bourse d'interne au lycée Henri IV pour la rentrée scolaire de son frère Louis. Attentif et dévoué, il cherche un appartement pouvant convenir à sa mère et ses sœurs et où, éventuellement, les sœurs pourraient donner des leçons ; il organise les détails du déménagement, répond aux créanciers de son père. D'un point de vue financier, il vend la propriété d'Algérie, enfin, il essaye même déposer un dossier au Bureau des Tabacs, commission qui affecte des gérances de bureau de tabac aux épouses de soldats devenues veuves (il ne semble pas toutefois que cette démarche ait été couronnée de succès).

D'un point de vue professionnel, il entre au Comptoir National d'Escompte à Paris⁹⁴ (fin 1902 ou début 1903) et est affecté au Service d'Inspection des Agences Malgaches, le comptoir développant des agences à Madagascar. Son salaire « d'expatrié » lui permet alors des économies pour abréger le délai de remboursement des dettes issues de la succession de son père. Il partira finalement pour Madagascar le 10 janvier 1904. Le voyage était, à cette époque interminable, les nouvelles qu'on recevait, très anciennes !

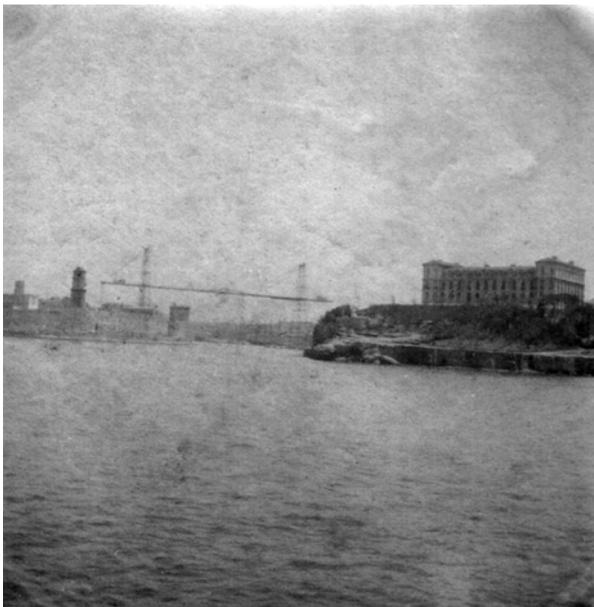
Tout est à créer dans des endroits où il est successivement affecté : Mananjary, Majunga puis Tuléar, et de nouveau Mananjary où, nommé directeur de l'agence, il repart le 25 août 1907 après un séjour en France. Il débute lors de ce dernier voyage, effectué sur le navire l'Oxus, un reportage photographique qui nous a laissé un émouvant témoignage sur son voyage (Port Saïd, canal de Suez, Djibouti, Monbassa, Zanzibar, Mayotte et l'arrivée à Diego Suarez), ainsi que sur ses conditions de vie à Madagascar.

⁹³ En 1890, la loi prévoit une dispense de deux années de service militaire à une partie des élèves diplômés de l'école des hautes études commerciales. Il semble donc que Jean Demassieux, en s'engageant pour 3 ans, ait décidé de ne pas bénéficier de cette dispense (Source [Gallica](#))

⁹⁴ Le Comptoir national d'escompte de Paris (CNEP) est une des banques ancêtres du groupe BNP Paribas, créée par en 1848. (Source [Wikipedia](#))



_ 125 L'Oxus, navire des messageries maritimes, passant devant le palais du Pharo au départ de Marseille



_ 126 Pont transbordeur et palais du Pharo, et pont de l'Oxus (prises par Jean Demassieux à bord de l'Oxus, 1907)



_ 127 Scènes de vie à Madagascar. Photographies de Jean Demassieux (en haut à gauche), 1907

L'activité du comptoir de Mananjary est centrée sur le commerce de l'or.

L'agence ne me donne pas beaucoup de mal, nous ne faisons ici presque que de la poudre d'or, nos autres opérations, courantes chez les diverses agences malgaches, d'escompte, avances, encaissements, sont presque inconnues.

Mananjary n'est guère qu'un point de transit pour la région intérieure de Fianarantsoa et les grosses maisons d'importation font leurs ventes comptant ou en comptes courants.

La poudre d'or parvient sur place, des placers de l'intérieur, par courriers indigènes portant attachées à un bambou, de petites malles en tôle, contenant les flacons d'or, et la correspondance du client. Inutile de te dire que la poste ne fonctionne pas ailleurs que sur les lignes joignant les principaux centres de l'île.

Cette clientèle de prospecteurs est assez difficile, se vexe pour un rien et se sent forte de ce que deux ou trois maisons de commerce achètent l'or sur place. Nous en avons fait l'an passé 480 kg, insuffisants pour couvrir nos 5500 francs de frais généraux.

Lettre de Jean Demassieux à Willy Clamageran, 22 février 1908



_ 128 Jean Demassieux en tenue coloniale, vers 1907

Jean Demassieux restera au total cinq ans à Madagascar, de 1904 à 1909. Quand il revient, il s'est assuré une solide situation et sa mère voit s'éloigner les angoisses financières.

Pendant l'été 1910, la famille Demassieux passent les vacances d'août à la maison « Manon » à Vaux-sur-mer et fréquente leurs cousins Trocquemé, qui habitent à Saint-Sulpice de Royan. En décembre 1910, il se fiance avec Yvette Passy, la fille d'une cousine germaine de sa mère, petite-fille de Suzanne Trocquemé, née Roberty. Orpheline tout enfant, elle avait été élevée par son grand-père, Frédéric Passy, économiste réputé, prix Nobel. Elle avait passé une jeunesse très intellectuelle dans l'hôtel particulier de Neuilly que fréquentaient des écrivains, des artistes, des hommes politiques. Elle savait trois langues étrangères ; bonne musicienne, jouait du violon et du piano. Elle avait 20 ans, elle était timide, sans expérience de la vie pratique, mais très riche en qualités morales.

Yvette Demassieux raconte cette rencontre dans ses souvenirs [29]

À Vaux, cela a vite changé. Nous nous sommes vus beaucoup au cours de notre exploration de toute la côte depuis le phare de la Coubre jusqu'à Meschers. Nous étions tous de bons marcheurs (30 à 40 km par jour parfois) et infatigables. Dans les promenades, nous étions six ensembles. Quelquefois, mes cousins et cousines me raccompagnaient à Saint-Sulpice, à la fin, Jean tout seul, quand il a prolongé son séjour après le départ de sa famille à Paris pour la rentrée des classes.

C'est au cours de toutes ces promenades que Jean et moi avons vraiment fait connaissance et que notre intérêt réciproque a augmenté, mais sans nous l'avouer l'un à l'autre. Mon futur mari prenait la vie au sérieux et n'était pas prêt à s'engager à la légère.

Yvette Passy, Souvenirs de ma vie et des miens



_ 129 Jean Demassieux et Yvette Passy

Jean Demassieux et Yvette Passy se marient le 13 avril 1911, mariage suivi d'une lune de miel d'un mois passé sur une plage de Nauzan.

*Monsieur Frédéric Passy,
Membre de l'Institut, Commandeur de la Légion
d'Honneur, Monsieur Paul Crocquemé,
Ancien Pasteur et Madame Paul Crocquemé
ont l'honneur de vous faire part du mariage de
Mademoiselle Yvette Passy, leur petite-fille,
avec Monsieur Jean Demassieux, Attaché au
Comptoir National d'Escompte de Paris, à Ceu.*

*Le mariage a été célébré le 13 Avril 1911, à
Saint-Sulpice-de-Royan, dans la plus stricte intimité.*

*8, rue Delabordière, Neuilly-sur-Seine
Saint-Sulpice-de-Royan (Charente-Inférieure)*

_ 130 Faire-Part du mariage de Jean Demassieux et Yvette Passy, 13 avril 1911



_ 131 Les invités du mariage d'Yvette Passy et Jean Demassieux (photo de famille)

(Source Identification Carnets Berthe Forgit)

Assis de gauche à droite

- Louis-Paul Kissel
- Alice Vernier (avec une petite fille)
- Suzanne Roberty
- Frédéric Passy
- Louise Roberty
- Jeanne Trocquemé avec sur ses genoux Simonne et Suzanne Kissel

Debout

- Marc Trocquemé portant Marc (Aco) Trocquemé son fils
- Paul Trocquemé
- Berthe Forgit
- ?
- Paul Chrisostome Trocquemé
- Simone Farjasse
- Blanche Sageret
- Violette Dupont?
- Alexandrine Demassieux?
- Mien Smit?
- Louise Trocquemé
- Suzanne Dupont?

Le couple rejoint alors Caen⁹⁵ où Jean fait un stage de formation nécessaire à l'obtention d'un poste fixe en France après son retour de Madagascar. À l'automne 1911, Jean est nommé directeur de l'agence de sa banque à Tourcoing, et le couple s'y installe, habitant un appartement rue Carnot⁹⁶ où naît leur fils Michel en 1912.

⁹⁵ Le couple habite 15, rue Bosnières, à Caen

⁹⁶ Le couple habite 19 rue Carnot, à Tourcoing



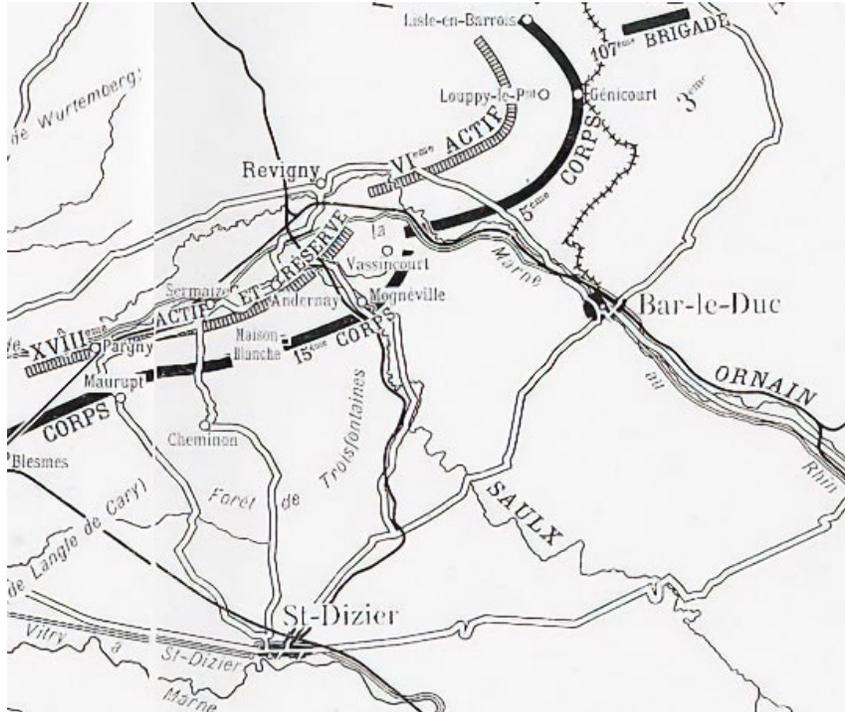
_ 132 Rue Carnot, Tourcoing

Jean est alors rappelé au Comptoir d'Escompte de Paris. Leur second fils, Jacques, naît dans leur appartement de Neuilly en novembre 1913.



_ 133 Jean Demassieux, Caen 1912

C'est de là que Jean part en août 1914 comme sergent au 46^{ème} Régiment d'infanterie, qui fait partie de la 19^{ème} brigade (5^{ème} corps d'armée) (Matricule 472 - Fontainebleau). Il participe à la bataille de Vassincourt (Meuse) qui a eu lieu du 6 au 12 septembre 1914, pendant la bataille de la Marne.



_ 134 Situation autour de Vassincourt, le 9 septembre 1914 (Source [Sambre-Marne-Yser](#))

L'historique du 46^{ème} RI relate ainsi cette période [30], [31], [32] :

Nous voici au 7 septembre. L'ordre du jour du général Joffre est arrivé. Il faut se faire tuer sur place plutôt que de reculer d'un pas. L'enthousiasme règne. L'espérance renaît dans tous les cœurs, après la longue retraite démoralisante : « Enfin on va attaquer ... ». La bataille décisive, la bataille de la Marne s'engage.

Autour de Vassincourt, pendant quatre journées, le combat fait rage. Le village est perdu, puis repris en une charge brillante, puis reperdu encore. Du régiment, 6 à 700 hommes à peine restent. Le colonel Malleterre a été grièvement blessé, le 8 septembre. Le commandant Darc, au calme et au courage légendaires, a pris le commandement.

Vassincourt restera pour tous ceux qui combattirent en rase campagne avec le 46^{ème} le combat le plus mémorable du début de la guerre.

Des miracles d'héroïsme y furent accomplis, souvent payés d'une mort glorieuse. On ne pourrait citer tous ceux dont le sublime sacrifice aida à la victoire. À cette époque de la guerre le Livre d'Or des citations n'était pas encore ouvert pour fixer à jamais la gloire de tous ceux qui furent des exemples de bravoure durant ces premières journées.

Retirés de la ligne de feu, les quelques éléments échappés de la bataille sont rassemblés à Chardogne le 11 septembre.



_ 135 Prise de Vassincourt ("vue d'artiste" extraite de "En plein feu", 1914)



_ 136 Rue de Vassincourt détruite, après la bataille

On saura que Jean Demassieux se conduit héroïquement, y étant blessé deux fois. Il est porté disparu le 8 septembre 1914, mais personne ne peut alors dire ce qu'il était advenu de lui. Pendant quatre ans, sa femme et sa mère multiplient les recherches ; le retour du livret militaire ne s'accompagnera d'aucune précision.

DEMASSEIUX Louis, sous-lieutenant 31^e inf., blessé
24 août. st-Laurent, et Jean Demassieux, sergent,
46^e infant., blessé disparu 8 septembre Vassincourt.
Prière donner renseignements à Mme Demassieux,
10, rue Barthélemy, Paris.

_ 137 Annonce passée par Sarah Demassieux dans *Le Matin*, 27 novembre 1914 (Source [Retronews](#))

Selon un jugement rendu le 30 avril 1920 à Paris, Jean Demassieux est réputé décédé le 12 septembre 1914 à Vassincourt, à l'âge de 33 ans⁹⁷. Il recevra en 1923 la Médaille militaire et la Croix de Guerre.

Son troisième fils, Jean-Louis, naît en janvier 1915. Yvette Demassieux, veuve à vingt-trois ans, ne se remariera pas et élèvera seule ses trois fils malgré les difficultés matérielles.



_ 138 Yvette Demassieux avec ses trois fils Jean-Louis, Michel et Jacques vers 1924

⁹⁷ Trois stèles portent son nom : dans le Hall d'accueil de l'agence Bergère BNP Parisbas - 14, rue Bergère - "A la Mémoire de ses collaborateurs Morts pour la Patrie : Le Comptoir National d'Escompte de Paris", à l'Oratoire du Louvre (Temple protestant), "Église réformée de l'Oratoire du Louvre Morts pour la France", mairie de Neuilly-sur-Seine, dans le hall d'entrée

Louis Demassieux (1888-1914)

Le texte qui suit est en partie tiré des souvenirs d'Alexandrine Demassieux et de Suzanne Henches [13][17]. Les biographies de Nathalie Demassieux, son épouse et de son frère Vsevolod, sont tirées de leurs notices sur le site Nicopedies[33][34].

Louis est « un garçon magnifique, très grand, très beau avec une chevelure bouclée blond cendré ». Il est plus enjoué que son frère. D'une santé un peu fragile, il est longtemps gâté par sa sœur Gabrielle (chacune des aînées a un jumeau sous sa protection) qui lui lace ses souliers pour son départ au collège et l'aide pour ses problèmes d'arithmétique. Suivant le sillage de son frère, son aîné de sept ans, il se montre très bon élève.



_ 139 Louis Demassieux vers 1902

Louis Demassieux, comme peut-être avant lui ses frères et sœur est abonné du Petit Français Illustré, hebdomadaire fondé en 1889 et destiné « aux écoliers et aux écolières » comme le proclame sa couverture. Nous le savons parce qu'il a été un des participants distingués des 3^{ème} et 5^{ème} concours organisé par cette revue (numéro exceptionnel en couleur, de Pâques et Noël 1897)⁹⁸. C'est dans ce journal que sont parues les toutes premières Bandes Dessinées, dessinées par Christophe. Curieusement le goût pour les aventures de La Famille Fenouillard, du sapeur Camember, du savant Cosinus et de Plick et Plock, initialement publiées par Christophe dans le Petit Français illustré, ont franchi plusieurs générations Demassieux : mon père Laurent Demassieux m'a, en mon jeune temps, fait découvrir ces vénérables BD.

⁹⁸ Petit Français illustré du 27/11/1897 et 26/11/1898 (Source [Gallica](#))

LE
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : EN AN, SIX FRANCS
Part de 1^{er} de chaque mois. Armand COLIN & C^o, éditeurs
3, rue de Valenciennes, Paris ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SEMAINE
Tous droits réservés.

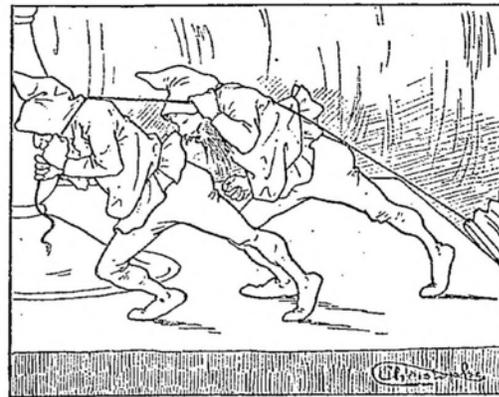


La fin du cheval. — Cheval de chair et de fer et cheval d'acier.
(Dessin inédit de H. Rouss.)

_ 140 La fin du Cheval, couverture du Petit Français illustré (Source [Gallica](#))



Archimède se faisait fort de soulever le monde avec un levier: il ne lui manquait qu'un point d'appui. Plick et Plock ont le marbre comme point d'appui et le couteau à papier comme levier. Ils ont donc tout ce qu'il faut pour ouvrir le tiroir.



Le tiroir ouvert, Plick et Plock s'attellent en tandem et, combinant leurs efforts, procèdent avec ensemble à l'extraction de l'appareil nommé soufflet: « Ho, his là! » dit Plick, » de l'énergie! Ho, his là! Ho, h.....»

(A suivre).

_ 141 Les malices de Plick et Plock, Petit Français illustré du 26/11/1898 (Source [Gallica](#))

Avide de lectures, Louis dévore *la Guerre de Forteresse*⁹⁹ ou *Les Indes noires*¹⁰⁰ ?

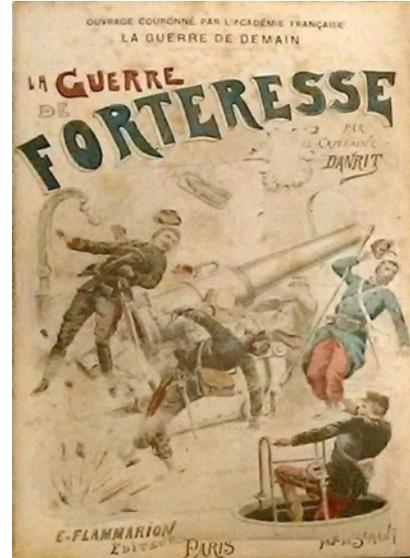
Il a la passion des bateaux et en fabrique un, taillé dans une bûche, aidé par sa sœur Alexandrine pour coudre les voiles et le peindre en vert. Des groseilles rouges provenant d'une guirlande décorant une capote noire récupérée dans l'armoire de leur mère leur sert à réaliser les feux de position.

À la mort de son père, en 1902, il a juste quatorze ans. Il entre comme pensionnaire boursier au lycée Henri IV à Paris, en classe de seconde. C'est pour lui un grand changement de vie, mais dans ses lettres à sa mère, s'il espère des nouvelles et attend l'arrivée des siens à Paris, il prend soin d'atténuer les soucis en se montrant satisfait : il parle avec animation de la vie au lycée, des menus du réfectoire, des professeurs dans la classe où il est le plus jeune, de son travail, pages hâtivement griffonnées dans les « études », mais vivantes, et parfaitement orthographiées. Il n'aimait guère les mathématiques, jusque-là, mais il y prend goût et se classe honorablement : « je continue à faire des maths, ça m'amuse beaucoup, je ne sais pas ce qui m'a pris, je me délecte dans les calculs algébriques ». Il découvre aussi la chimie avec intérêt.

Les jours de congé, il est reçu par les Caloni¹⁰¹, vieux amis de son père (le capitaine Caloni a connu le général Demassieux en Algérie, et est en poste à Paris entre 1899 et 1905 ; Louis Demassieux est ami avec leur fils Pierre qui est presque du même âge que lui). Avec son frère Jean, qui vient souvent le voir, ils font des kilomètres dans Paris, ils rendent visite Jules Clamageran et sa femme Adèle.

Jean attrape une pleurésie ; sa mère, alors installée à Paris, le retire alors de l'internat ; il termine ses classes comme demi-pensionnaire à Henri IV. En 1904, il obtient le baccalauréat « Latin-Sciences », mention assez bien¹⁰².

A cause de sa fragilité, il ne prépare pas les concours des grandes écoles mais s'inscrit à la Sorbonne pour y travailler la chimie. Il obtient en 1908 le Certificat d'Études Supérieures en Chimie générale¹⁰³.



⁹⁹ Emile Driant (1855–1916) a publié une vingtaine de romans sous le pseudonyme de Capitaine Danrit,. Son premier livre paru en 1892, *La Guerre de forteresse*, met en avant la valeur stratégique des forts construits sur la frontière est de la France, forts qui préservent le pays d'une attaque surprise et qui, en résistant quelques jours, permettent aux armées françaises de se mobiliser et de rejoindre les frontières (Source [Wikipedia](#)).

¹⁰⁰ *Les Indes noires* est un roman de Jules Verne, publié en 1877.

¹⁰¹ Jean-François Caloni (1859-1937), général de brigade. Reçu à l'école polytechnique en 1879 à vingt ans, il choisit l'arme du génie. Sa carrière militaire se déroula, pour une large part, en Algérie et en Tunisie, où, de 1885 à 1893 il participa à l'édification de casernements ; à Madagascar, ensuite, où la compagnie qu'il commandait fut chargée, de 1897 à 1899, de la construction de routes et d'ouvrages d'art. Il est de retour en France entre 1899 à 1905, affecté à Paris.. En 1907, au Maroc, il exerce le commandement du génie des troupes débarquées à Casablanca. Cinq ans plus tard, après différentes affectations en Métropole, il retourne au Maroc à la demande du général Lyautey jusqu'à la déclaration de la guerre en 1914. Nommé en 1914 adjoint au gouverneur militaire du Havre, puis en 1915, appelé au commandement du génie du 11ème corps d'armée en Champagne. Il participe en 1916 à la défense de Verdun, puis à la reprise du Fort de Douaumont. Il prend alors le commandement de la 5ème armée engagée en avril 1917 et mai 1918 aux deux batailles du Chemin des Dames. Trois fois cité à l'ordre de l'armée, grand officier de la Légion d'Honneur, nommé en 1919 commandant du génie du gouvernement militaire de Paris, il passe au cadre de réserve le 23 septembre 1921.

¹⁰² Journal des débats politiques et littéraires, 7 août 1904 (Source [Gallica](#))

¹⁰³ Le Matin, 15 juillet 1908 (Source [Gallica](#))



_ 142 Louis Demassieux, vers 1908



_ 143 Louis Demassieux devant un creuset, vers 1908

En 1909, il est préparateur à la Faculté des Sciences et, en août, à 21 ans, il épouse Nathalie Filatoff¹⁰⁴, une jeune fille russe qu'il avait connue pendant leurs études communes. Elle était venue à Paris en 1901, avec sa mère et son frère, exil consécutif à la mort du père et peut-être à des revers de fortune en Russie où ses grands-parents avaient eu un vaste domaine. Du côté des Filatoff, on appartenait à la petite noblesse héréditaire du Gouvernement de Toula. Son grand-père maternel était polonais et sa grand-mère, française, s'appelait Adeline Louvier de

¹⁰⁴ Pour approfondir la biographie et les travaux de Nathalie Demassieux, née Filatoff (1884-1960) voir [le billet de blog](#) [33] et la [notice Wikipedia](#) qui lui sont consacrés.

Balmont¹⁰⁵. Sa mère et elle parlaient couramment français, en russes cultivées qui, en des temps meilleurs, passaient les hivers sur la côte d'Azur. Le frère de Natacha, Vsevolod Filatoff¹⁰⁶, après quatre ans d'étude à Paris consacrées à l'Économie, au Droit et à l'Histoire (la Révolution française l'avait spécialement intéressé) rentrera en Russie et y sera emprisonné par le régime impérial pour idées avancées. En 1924 il ira de nouveau en prison car ses recherches et son enseignement à l'Université libre de Moscou avaient déplu aux Soviets. Il sera exécuté en 1938, pendant la grande terreur stalinienne [34].



_ 144 Louis et Nathalie Demassieux, vers 1909

Louis Demassieux et Natacha Filatoff (qui francisa son prénom en Nathalie), s'installent en étudiants à proximité de la Sorbonne. Louis Demassieux prend ensuite un poste d'enseignement au collège de Melun, mais continue à travailler au laboratoire pour une thèse, faisant des recherches sur les cristaux. En 1911, Louis et Nathalie résident à Cassel, où il est professeur au collège de Dunkerque.

¹⁰⁵ Source : note manuscrite de Nathalie Demassieux

¹⁰⁶ Pour approfondir la biographie et les travaux de Vsevolod Filatoff (1879-1938) voir [le billet de blog](#) [34] qui lui est consacré.



_ 145 Louis Demassieux devant un microscope, vers 1910

Louis met fin à son sursis en 1912 et est incorporé en octobre 1912, faisant son service militaire à Cassel. Il est nommé caporal en août 1913, et il quitte l'armée comme sous-lieutenant de réserve le 1^{er} avril 1914. À peine de retour la vie civile, il est de nouveau mobilisé, à l'âge de 26 ans, au sein du 31^{ème} régiment d'infanterie le 1^{er} août 1914.

Le 24 août, le 31^{ème} régiment d'infanterie se porte vers le nord de Longuyon ; le 3^{ème} bataillon (commandant Bonvalot), soutenu par le 2^{ème} bataillon, se porte à l'assaut du piton de Noërs, malgré une violente fusillade et une avalanche d'obus. Le lieutenant-colonel Philippe et le commandant Bonvalot sont blessés. L'ennemi, surpris, abandonne la crête et une partie du village de Noërs et ouvre un violent feu d'artillerie sur le piton. Le 3^{ème} bataillon est vite décimé en s'acharnant à défendre cette position durement enlevée. Faute de renfort, il doit cependant refluer. Le soir, le régiment se trouve rassemblé au sud de Merles.

Historique du 31^{ème} Régiment d'Infanterie, Éditeur Henri Charles-Lavauzelle



_ 146 Un soldat de 1914 - André Roz (Source [musée de Pontarlier](#))

Louis disparaît dès le 24 août 1914. Des camarades écriront plus tard qu'on l'avait vu, grièvement blessé à l'aîne, adossé au tronc d'un arbre. On ne peut retrouver sa trace dans aucun hôpital, aucun camp de prisonnier. Et ce que ses camarades avaient fini par soupçonner fut confirmé à la fin de la guerre : au cours des recherches sur les disparus que l'autorité militaire reprend au retour des prisonniers, on recueille le témoignage, cité par un procès-verbal de juillet 1919 envoyé à la veuve, du soldat Louis Vié¹⁰⁷, blessé en même temps que lui :

Le lieutenant Demassieux est décédé à Noërs le 24 août 1914 par suite des blessures reçues ce 24 août devant Noërs . Cet officier a été achevé par une balle de revolver à la tête par un soldat allemand et il expira aussitôt. Je peux certifier sa mort, étant resté deux jours auprès de son cadavre avant d'être relevé par les infirmiers allemands.

Témoignage du soldat Louis Vié

¹⁰⁷ Louis Vié (1892-1965), de Germigny-des-Prés, sera la dernière personne à avoir vu Louis Demassieux vivant. Il se mariera en 1920 avec Almyre Rouet (1891-1983) (voir [Geneanet](#))

Le journal officiel du 16 mai 1922 l'inscrit au tableau spécial de la légion d'honneur. Louis Demassieux est décoré à titre posthume de la Légion d'honneur et de la Croix de Guerre avec étoile de bronze.

Sa veuve, qui l'avait passionnément aimé, ne se remaria pas. Elle continua sa carrière de chimiste, enseigna à la Sorbonne, fit une thèse de doctorat, devint maître de conférence à la Faculté de Caen. Quant elle meurt, à soixante-seize ans, elle habite encore le minuscule appartement de la rue Berthollet d'où son mari était parti pour la guerre.

Attentive à ses étudiants, entourée d'amitiés, elle s'intéressait à beaucoup de choses, voyageait volontiers, lisait. Elle avait un très grand fond d'attachement à la France, d'autant qu'elle avait perdu toutes illusions sur la Russie soviétique.

À sa belle-famille, dont elle était si différente à beaucoup d'égards, elle resta toujours fidèle. La dernière fois qu'elle vint rue Barthélémy, elle arriva pantelante en haut des cinq étages : elle avait tenu à venir voir sa belle-sœur Gabrielle avant qu'elle ne parte à Langon. C'était peu de jours avant l'hospitalisation au cours de laquelle elle mourut.



_ 147 Nathalie Demassieux avec son chien , vers 1940

Alexandrine Daures née Demassieux (1888-1977)

Le texte qui suit est en partie tiré des souvenirs d'Alexandrine Demassieux et de Suzanne Henches [13][17]

La jumelle de Louis, Alexandrine est elle aussi grande et belle, mais aux boucles noires, intelligente, sensible, passionnée, et montre dès son enfance une forte personnalité. À ses parents, elle rappelle beaucoup sa sœur Marie, morte avant sa naissance, et il semble qu'elle ait été plus gâtée que ses aînée à cause de ce souvenir. Comme son jumeau, elle a une enfance heureuse : les amis d'Alger et de Constantine, les bêtes dont elle raffole, l'école où ils apprennent à lire dès cinq ans, les promenades ...



_ 148 Alexandrine Demassieux avec son frère jumeau Louis, vers 1894 et en 1896

Après la mort de son père qu'elle ressent profondément, elle suit deux ans les classes d'un cours secondaire de la ville de Paris où enseignaient des professeurs de lycée, fait un séjour en Angleterre chez sa tante O'Connor, puis devient élève du collège Sévigné pour y préparer les concours du professorat de l'enseignement secondaire. Littérature et philosophie l'intéressent vivement ; les cours du philosophe Alain, qu'elle suit, lui laissent une impérissable admiration.

Elle passe l'agrégation mais échoue en raison, dit la tradition familiale, d'une trop mauvaise écriture d'une copie d'agrégation. Elle est toutefois certifiée, et obtient en 1911 un poste au lycée de Cahors où elle passe une année agréable. L'année suivante, elle accepte l'offre d'un poste de professeur à Genève.

_ 149 Alexandrine Demassieux en 1916

Elle épouse en 1913 Charles Daures, industriel à Mazamet, dont la fortune est, pour l'époque, très large. Suite à ce mariage, elle renonce à son métier pour mener la vie d'épouse et de mère. Malgré la culture d'un mari qui a beaucoup voyagé, elle a de la peine, au sortir de ses années intellectuelles, à s'accoutumer à une petite ville de province et à des gens très différents de ceux qu'elle avait fréquentés. Elle est cependant heureuse pendant les séjours au Séba, propriété de la Montagne Noire, isolée dans les bois et les prés, avec le beau chien briard que son mari lui avait donné, et dans les voyages qu'ils font ensemble.

Mais un an après leur mariage survient la guerre. Ils installent alors une nombreuse famille de réfugiés belges dans une propriété que ses beaux-parents ont dans la plaine. Au début de 1915, comme son mari, réformé, s'est engagé pour être chauffeur d'ambulances militaires, elle loue un appartement à Versailles : elle est ainsi plus près de son mari et de sa mère dont elle suivait les recherches pour retrouver ses frères disparus. Elle y reçoit sa deuxième sœur et ses nièces ; elle prend aussi chez elle deux enfants, filles d'un camarade de son mari, dont la mère venait de mourir tuberculeuse ; l'aînée meurt bientôt, elle aussi, de méningite ; pendant plusieurs années, elle garde la seconde pour qu'elle eût de meilleures conditions de vie.

En septembre 1915, elle a son premier enfant Denis. Son mari tombe alors sérieusement malade, et ils reviennent dans le Midi. Sa première fille, Delphine, naît en 1918 au Séba, quatre mois avant la fin de la guerre. L'année suivante, la famille s'en va passer l'hiver en Algérie, ce qui devient une habitude. La troisième enfant, Philomène, naît à Alger au début de 1920, suivi des garçons Alexis et Francis en 1921 et 1924. D'autres séjours se font au bord de la mer, à Sidi Ferruch, plus tard à Tlemcen où son mari avait acheté des terres dont il fait un domaine prospère et magnifique. Sixtine enfin, naît à Alger en 1927, au moment où Charles Daures se trouvait atteint d'un décollement de la rétine.





_ 150 Enfants Daures vers 1929.

de g. à d. : Francis, Alexis, Philomène, Delphine, Denis

L'été, ils accueillent à la montagne la mère d'Alexandrine, ses sœurs, ses nièce et neveux, plusieurs amis ou amies qui aimaient ces séjours au milieu d'une campagne où on pouvait marcher des kilomètres sans rencontrer personne, où on avait tant de belles promenades, à proximité ou un peu plus loin, où il ne faisait jamais trop chaud. Mais leur générosité s'étend bien au-delà du cercle familial ou amical. Depuis 1915, ils font monter pendant deux mois d'été deux fois vingt-quatre garçons de famille pauvres ou modestes qu'ils logeaient dans le bâtiment d'une petite ferme voisine, qu'ils nourrissent grâce au grand potager et à un petit troupeau de moutons, au lait du gros troupeau de vaches, sur lesquels on veillait et dont la santé profitait de l'altitude, de la campagne et de la bonne nourriture.

Au cours de la guerre, ils ont aussi groupé dans une maison d'un village de la plaine douze orphelins de guerre dont prend soin une personne de confiance. Ils assument tous les frais pour elle et ces garçons qui passèrent là plusieurs années de bien-être avant de se disperser peu à peu, réclamés par leurs familles ou pour entrer dans la vie.

Alors ils confièrent à la même Melle Fraysse un petit garçon de l'âge de leur aîné, sans père et abandonné de sa mère, dont ils avaient remarqué à la colonie de vacances la gentillesse et la vivacité. Après le certificat d'études, ce dernier peut suivre une école professionnelle d'agriculture et part s'occuper de la propriété de Tlemcen dont il finit par être le gérant. Il se marie, a plusieurs enfants et gardera toujours une affection fidèle à la famille qui l'avait sortie de la misère et en avait fait un citoyen utile.

Les étés au Séba, où elle est entourée de gens heureux d'y être, sont une joie pour Alexandrine. Elle se plait à partir en promenade avec son chien, le noir et tendre Fédor, et qui voulait la suivre. S'il y a un bébé, elle l'emmène souvent en le tirant dans un petit chariot bas. On va au ruisseau, ou à la forêt cueillir des myrtilles, ou sur le plateau ou, à l'automne, chercher des cèpes. Elle aime organiser des spectacles avec les enfants : des chansons mimées, d'abord, et quand ils grandissent, des pièces de Molière, de Labiche, l'Antigone de Cocteau. Chaque année en septembre, pour l'anniversaire de l'aîné de ses enfants, on lance une montgolfière ; après le spectacle, on allume le soir des fusées et des feux de Bengale, et un grand feu de bois mort et la jeunesse saute à la file par-dessus les braises. On danse au sein de la cornemuse, jouée par le garde de la propriété.



_ 151 Alexandrine et Charles Daures au Séba vers 1960

Dans le cours de l'été, Charles Daures organise un petit voyage dans le Midi, ou au nord de l'Espagne où il a des clients. Sa femme et lui aiment emmener deux ou trois personnes de la famille ou des amis en séjour. Pendant l'année scolaire, comme il n'y a pas de lycée à Mazamet, Alexandrine s'occupe d'instruire ses enfants avec d'autres, assurant l'enseignement littéraire dans la petite école secondaire qu'elle a organisée.

Vers 1926, ils quittent le centre de la ville pour habiter, un peu en dehors, une maison qu'ils font construire à leur goût. Alexandrine s'y attache et les années qui précèdent la seconde guerre sont heureuses.

À partir de 1939 arrivent les épreuves. Leur fils aîné, est fait prisonnier. Libéré, il est réincorporé en Afrique du Nord où il se trouve en 1942 au sein de l'armée De Lattre. Leur gendre, rescapé de Dunkerque est lui aussi remobilisé en Afrique du Nord. Le second fils est envoyé en Allemagne pour le S.T.O. Il y a aussi d'autres soucis : les suites de la Libération, les inquiétudes pour son mari, pour une fille, la mort de sa mère qu'elle a alors chez elle. Plus tard, les dernières années qui précèdent la mort de son mari, octogénaire et qu'elle passe à son chevet, le chagrin de savoir la propriété d'Algérie ravagée, celui de voir son fils aîné obligé de fermer l'usine qu'il dirigeait après son père et son grand-père.

Mais elle trouve de grandes joies à suivre de près ceux de ses vingt-sept petits-enfants qui vivent à proximité. Elle s'occupe des très petits avec une merveilleuse patience, sachant comme personne les développer et éveiller leur réflexion. Aux plus âgés, elle cherche à donner le goût de la lecture et des idées. Chaque année, ils se rassemblent le 5 août, pour son anniversaire, et elle retrouve ainsi les beaux jours du Séba. Elle tient beaucoup aussi à les voir fêter Noël chez elle.

Elle ne fait plus de promenades, mais parfois voyage encore ; elle va en Angleterre chez l'aînée de ses petites-filles, ou en Bretagne, voir sa sœur aînée. Elle venait d'arriver près d'elle au moment où s'éteint Gabrielle, et elle ressent douloureusement de rester seule survivante de ses frères et sœurs.

A 86 ans, elle se casse le col du fémur. Mal remise, désormais infirme, elle doit se résigner à quitter sa belle grande maison, puis à la vendre et à renoncer – ce qui lui fut sans doute un crève-cœur pire encore – aux étés dans la maison du Séba. Elle vit près de trois ans à la Devèze, Puy Laurens (Tarn) chez sa fille aînée Delphine, et partage avec cette nombreuse famille la douleur de voir mourir accidentellement un petit-fils de 26 ans. Elle s'éteint trois mois plus tard à 89 ans, entourée des siens, en octobre 1977.

La famille et beaucoup d'amis se souviennent d'une personnalité si originale et même exceptionnelle, son intelligence, qui s'intéressait à tout, le goût pour la culture qu'elle gardera jusqu'à la fin de sa vie, celui qu'elle avait pour les beaux tableaux et celui qu'elle avait mis, passée la soixantaine, dans les tissages, seul ouvrage qu'elle exécutait mais avec des couleurs charmantes et des symboles d'une imagination pleine de jeunesse. Son caractère impétueux où ne manquaient pas les sévérités et même les partis pris, on y trouvait aussi tant d'amour pour l'enfance et l'adolescence, tant de souci des humbles et de bonté pour eux, que les défauts eux-mêmes semblaient participer à la richesse de cœur et d'esprit qu'elle répandait autour d'elle.



_ 152 Alexandrine Daures vers 1970

Bibliographie et sources

- [1] S. d'histoire de la L. et du M. lorrain A. du texte et P. des ducs de L.-M. lorrain (Nancy) A. du texte, « Le Pays lorrain : revue régionale bi-mensuelle illustrée / dir. Charles Sadoul », *Gallica*, 1921. [[En ligne, Gallica](#)].
- [2] H. Lemoine, *Département de la Meuse*, E. Huguet. 1909. [[En ligne, archives de la Meuse](#)].
- [3] *Almanach Impérial 1862*. 1862. [[En ligne, Gallica](#)].
- [4] L. Lafon, « L'Ecole Polytechnique en 1885 / Photographies de L. Lafon ». 1885.
- [5] A. Pass-Lanneau, « Traditions et Contradictions, Un portrait de la promotion 1865 ». 2015. [[En ligne, école Polytechnique](#)].
- [6] E. Thomas, *Rosset (1844-1871)*, Gallimard. 1967.
- [7] *Almanach Impérial 1865*. 1865. [[En ligne, Gallica](#)].
- [8] A. Cook, *Études coloniales. Les colonies françaises*, Paul Cassagnol. 1889.
- [9] P. Vial, *Les Premières années de la Cochinchine, colonie française*. 1874. [[En ligne, Gallica](#)].
- [10] « Revue du génie militaire », *Gallica*, 1 juillet 1902. Consulté le: 5 février 2023. [[En ligne, Gallica](#)].
- [11] G. Lagneau, *Mortalité des militaires français dans les colonies*. 1889. [[En ligne, Gallica](#)].
- [12] « Lettres de la famille Demassieux et apparentés ».
- [13] S. Henches, « Regard sur notre passé ». Edité par Nicolas Demassieux, 1983.
- [14] « Médiathèque Historique de Polynésie ». [[En ligne](#)].
- [15] *Catalogue des produits des colonies françaises / Exposition universelle de 1878*. 1878. [[En ligne, Gallica](#)].
- [16] « Registre maritime : bureau de renseignements sur navires constitué en novembre 1861 ». 1872. [[En ligne, Gallica](#)].
- [17] A. Demassieux, « Souvenirs de mon enfance ». Edité par Nicolas Demassieux, 1976. [[En ligne, blog Nicopedies](#)].
- [18] H. Plumhof et P. (1870-1919) Huguenin, *Raiatea la Sacrée : îles sous le vent de Tahiti (Océanie française) : avec 24 planches en couleur, reproduction des aquarelles originales de l'auteur, 8 dessins à la plume de F. Huguenin-Lassauguet, d'après des croquis de l'auteur, de nombreuses reproductions de dessins et lavis, et de photographies de Madame Hoare, à Tahiti ; des cartes dressées par Maurice Borel ; des chants notés par H. Plumhof et A. Roth de Markus, à Vevey*. Imprimerie Paul Attinger (Neuchâtel), 1902. [[En ligne, Internet Archive](#)].
- [19] « Origine de l'Artillerie à Nîmes ». [[En ligne](#)]
- [20] J. Laporte, « Delys - Encyclopédie Berbère ». [[En ligne, site nemausensis](#)].
- [21] H. Baïr, « La première carte moderne de Tunis (1831-1832). Le travail de Falbe en contexte », 2009. [[En ligne, openeditons](#)].
- [22] Bascou-Bance, *La première femme bachelière : Julie Daubié*. 1972.
- [23] « L'Affaire Coblenz | L'affaire Dreyfus ». [[En ligne](#)].
- [24] « Sources thermales de Martigny-les-Bains - Description ». [[En ligne, site Académie de Nancy](#)]
- [25] A. Daures, « Le Séba avant la guerre 39-45 », source familiale.
- [26] J.-É. Henches, *Lettres de guerre : extraits de la correspondance du chef d'escadron Jules-Émile Henches 14 septembre 1875-16 octobre 1916*, 1 vol. Cahors: A. Coueslant, 1917.
- [27] J.-É. Henches, *A l'école de la guerre, lettres d'un artilleur, août 1914-octobre 1916. [Avec notice sur l'auteur par A. D.]*. Paris,: Hachette, 1918.

- [28] N. Demassieux, « Valentine Henches (1880-1952), artiste et graveur sur bois ». [[En ligne, blog Nicopedies](#)]
- [29] Y. Passy, « Souvenirs de ma vie et des miens ». Edité par Nicolas Demassieux, 1989. [[En ligne, blog Nicopedies](#)]
- [30] « Historique du 46e Régiment d'Infanterie, original ». [[En ligne, site argonautes](#)].
- [31] L. Schappacher, « Historique du 46e Régiment d'Infanterie, transcription intégrale, source : BDIC et Mémorial Genweb ». 2014. [[En ligne, site Tableau d'Honneur](#)]. Disponible sur:
- [32] H. Chavannes, « 46eme RI, journal de marche et opérations du 14 septembre 1914 au 10 janvier 1915 ». [[En ligne, site Argonne1914-1918](#)].
- [33] N. Demassieux, « Nathalie Demassieux, une femme de science remarquable» [[En ligne, blog Nicopedies](#)]
- [34] N. Demassieux, « Vsevolod Filatoff (1879-1938), un révolutionnaire tué pendant la grande terreur de Staline». [[En ligne, blog Nicopedies](#)]

Table des Illustrations

_ 1 Photo d'identité du capitaine Demassieux et dessin du général de brigade Demassieux	3
_ 2 Racines familiales au XVIIIème et XIXème siècle (double page)	4
_ 3 Environs de Moulins – Carte d'état major vers 1850	7
_ 4 Arbre généalogique de Louis Nicolas Demassieux	8
_ 5 Fresnes-en-Woëvre, Place Margueritte, vers 1900	9
_ 6 Fresnes-en-Woëvre, Rue de Metz, vers 1900.....	10
_ 7 Fresnes-en-Woëvre, Rue du Champs-Labarre, vers 1900.....	10
_ 8 Étain, vue générale vers 1900	11
_ 9 Étain, entrée par la route de Verdun vers 1900	11
_ 10 Étain, rue du Bourg, vers 1900	12
_ 11 Étain, place de l'Hôtel de Ville, vers 1900	12
_ 12 Louis Nicolas Demassieux enfant, vers 1855).....	13
_ 13 Nancy, le Lycée Impérial, devenu Lycée Henri Poincaré.....	13
_ 14 Scolarité de Louis Nicolas Demassieux. (Source Lycée de Nancy)	14
_ 15 Nancy, ancienne église Saint-Epvre vers 1850 (Soc. d'Hist. de la Lorraine) et vieille ville (vers 1900)	14
_ 16 Plan de la ville de Nancy par Christophe, 1850 (Source Gallica).....	15
_ 17 Hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, siège de l'Institution Jauffret (Source Musée Carnavalet).....	16
_ 18 La rue du Battoir, aujourd'hui disparue. Nouveau Plan de Paris. Hachette, 1870.....	17
_ 19 État-major de l'école polytechnique en 1862. Almanach Impérial [3]	18
_ 20 Entrée de l'école polytechnique, 1885 [4].....	19
_ 21 Salle d'étude, et matériel de travaux pratiques, 1885 [4]	20
_ 22 La promotion 1865 en formation dans la cour [4].....	20
_ 23 Le « bahutage » à l'École Polytechnique en 1885 (collection École Polytechnique).....	20
_ 24 Le foyer et une chambrée, 1885 [4]	21
_ 25 Réfectoire, et amphithéâtre, 1885 [4].....	21
_ 26 Professeurs de l'école polytechnique en 1862. Almanach Impérial [3].....	22
_ 27 Photographie et faire-part de décès de Louis Rossel	23
_ 28 Louis Nicolas Demassieux à l'école polytechnique, 1862	25
_ 29 Plan de l'école d'application du génie de Metz	27
_ 30 Enseignants de l'école d'application du génie (L'Almanach Impérial – 1865) [7]	28
_ 31 Carte de Cochinchine 1889 (Source les colonies Françaises [8])	29
_ 32 Carte de la Cochinchine en 1881.....	30
_ 33 Le port de Saïgon en 1872.....	32
_ 34 Baria Nui Dinh Extrait d'une Carte dressée par le L ^t Foucaud en 1865.....	33
_ 35 Plan de la circonscription de Baria en 1890.....	34
_ 36 Baria – Le débarcadère de Phuoc Le	34
_ 37 Le génie créant la route du cap Saint-Jacques.....	35
_ 38 Caserne du génie à Montpellier (collection personnelle).....	37
_ 39 Carte de Tahiti 1889 (Source les colonies Françaises [8]).....	39
_ 40 La Reine Pomaré IV et le roi PomaréV (source Wikipedia)	39
_ 41 Desserte de Tahiti par le 3 mâts France-Chérie, de la C ^{te} Tandonnet, La Gironde, 14 mai 1872	40
_ 42 Enregistrement du trois-mâts France-Chérie, Registre Maritime 1872.....	40
_ 43 Arrivée à Tahiti du trois-mâts France-Chérie, Le messenger de Tahiti, 9 novembre 1872	41
_ 44 Baie de Papeete en 1870 (source [14])	41
_ 45 Port de Papeete en 1880 (source [14])	41
_ 46 Carte de Tahiti dressée en 1875.....	42
_ 47 Construction d'une route à Tahiti (source [14])	43
_ 48 Cathédrale de Papeete en 1937	44
_ 49 Plan du pavillon des malades, par le capitaine du Génie Louis Nicolas Demassieux en 1874	45
_ 50 Extrait du « Messenger de Tahiti » du 25 décembre 1874	47
_ 51 Vallée de Fautaua, photographie de Lucien Gauthier (entre 1904 et 1920)	48
_ 52 Baie de Papeete et Moorea au loin,1899 – Henri Plumhof [18]	49
_ 53 Brick quittant le port	49
_ 54 Les casernes d'artillerie de Nîmes : vue d'ensemble vers 1900.....	51
_ 55 La Lambertie, dessinée par Sarah Clamageran (source familiale)	52
_ 56 Sarah Louise Clamageran vers 1876.....	53
_ 57 Quai de la Fontaine à Nîmes	54
_ 58 Marie Demassieux (1877-1886), fille de Louis Nicolas Demassieux, Toul vers 1880	54
_ 59 Toul, la redoute du Tillot	56
_ 60 Louis Nicolas Demassieux à Aumale, 1881	57
_ 61 Plan de Dellys vers 1870 (Source [20])	59
_ 62 Vue d'ensemble de Dellys et du cap Bengut en 1897	60
_ 63 Les quais de Dellys (Algérie).....	60
_ 64 Louis Nicolas Demassieux et sa famille à Rosas, en septembre 1883.....	61

_ 65	Louis Nicolas Demassieux et sa famille à Dellys (Algérie) vers 1884	62
_ 66	Plan des environs de Tunis 1881	64
_ 67	Carte de Tunis, dressée par le capitaine Falbe en 1832 [21]	65
_ 68	Louis (Zouzou) et Alexandrine (Zaza) Demassieux avec leur mère Sarah, 1888	66
_ 69	Nouvelle caserne du Génie – Tunis, 1906	68
_ 70	Plan d’Alger, 1888 (Source Gallica)	69
_ 71	Gros plan sur le quartier de l’amirauté, la rue du 14 juin (flèche rouge), Alger, 1888	70
_ 72	Boulevard des Palmiers et promontoire du Bastion 13, un jour d’orage (photo Neurdein 1895)	70
_ 73	Vue d’Alger depuis l’Amirauté, 1896 (source www.judaicalgeria.com).....	71
_ 74	Balancelles dans le port d’Alger vers 1900	72
_ 75	Débarquement des gargoulettes à Alger	72
_ 76	Portait de Jenny Clémenson.....	74
_ 77	Le fort de Sidi Ferruch	76
_ 78	Laghouat en 1880.....	77
_ 79	Sarah Demassieux et ses enfants à Constantine vers 1894	79
_ 80	Louis Nicolas Demassieux et sa famille vers 1898	80
_ 81	La famille de Louis Nicolas en break, Constantine vers 1896	81
_ 82	Environs de Constantine, 1892 par Philippe Charlemagne, que fréquentait la famille Demassieux	83
_ 83	Maison des Demassieux (flèche rouge), rue Philippe.....	85
_ 84	La plage Bab-El-Oued et ses établissements de bains.....	86
_ 85	Hàm Nghi (1871-1944), Sans titre, Algérie, vers 1916.....	86
_ 86	Eclipse totale de soleil du 28 mai 1900 à Alger – Source xjubier.....	87
_ 87	Suzanne Trocquemé et Jules Paulian, vers 1899	87
_ 88	Champs de jasmin, Boufarik, vers 1900 (photo familiale)	88
_ 89	Le capitaine Adrien Coblentz (1866-1928)	93
_ 90	École de Fontainebleau – L’entrée du pavillon Henri IV (1901).....	95
_ 91	Ecole d’application de Fontainebleau - Le quartier des Héronnières	96
_ 92	Carroussel de l’Ecole d’application de Fontainebleau (entre 1900 et 1930)	97
_ 93	La cour des adieux du château de Fontainebleau et son double escalier (Source EHNE).....	98
_ 94	Le prince Komatsu, et Ras Mekonnen, illustres visiteurs à Fontainebleau	99
_ 95	Le sénateur innamovible Jules Clamageran (1827-1903) et son épouse Adèle Hérold (1828-1906),.....	100
_ 96	Maison du Sénateur Jules Clamageran à Limours	100
_ 97	Étiquette d’une bouteille d’eau de Martigny-les-bains	101
_ 98	Les sources de Martigny-les-bains	101
_ 99	Paul-Louis Bizot de Charmois et son épouse Marie Boutel	102
_ 100	Tombe du Général Demassieux, Fontainebleau, section AF	103
_ 101	Sarah Demassieux, vers 1920	105
_ 102	La rue Barthélémy, vers 1910.....	106
_ 103	Entrée de la rue Barthélémy, derrière la ligne de métro tout juste construite.	106
_ 104	La villa Manon, louée par les Demassieux à Vaux-sur-mer pendant l’été 1910 (Source google Map).....	107
_ 105	Le Séba, gravure sur bois de Valentine Henches, 1937	108
_ 106	Sarah Demassieux par Henri Vallette en 1937	109
_ 107	Sarah Demasieux, épouse de Louis Nicolas, peinte par le peintre Sunyer	110
_ 108	Gabrielle Demassieux.....	111
_ 109	Énoncés des épreuves de sciences du certificat d’aptitude	112
_ 110	Le collège de Meaux, ancien couvent des Ursulines	112
_ 111	œuvre des pupilles de l’école publique de Seine-et-Marne	113
_ 112	Journal de Seine-et-Marne, 18 septembre 1920 (Source Gallica)	113
_ 113	Le collège de Châteaudun	114
_ 114	Le Loir à Châteaudun, vu depuis le château	114
_ 115	Journal officiel du 1er février 1939 (Source Gallica).....	115
_ 116	Valentine Demassieux.....	117
_ 117	A l’école de la Guerre, lettres d’un artilleur	117
_ 118	« Batterie saccagée », Henry de Groux eau-forte extraite du Visage de la Victoire, 1916	118
_ 119	1937 Moisson à Plévénoù – 35cmx11cm – Valentine Henches (1880-1952)	119
_ 120	Paravent à décor de laque polychrome. Valentine Henches et Jean Dunand laqueur	119
_ 121	Bois et tirage de L’arbre du prince – une des dernières œuvres de Valentine Henches – 1939.....	120
_ 122	Portail d’entrée de l’école de Hautes Etudes Commerciale, au 108 Boulevard Malesherbes	122
_ 123	Exposition 1900 – Galerie des Machines	123
_ 124	Cour Malherbes de H.E.C., et « ses huit marronniers déplumés » (Source Tocqueville65).....	124
_ 125	L’Oxus, navire des messageries maritimes, passant devant le palais du Pharo au départ de Marseille	125
_ 126	Pont transbordeur et palais du Pharo, et pont de l’Oxus (prises par Jean Demassieux à bord de l’Oxus, 1907).....	125
_ 127	Scènes de vie à Madagascar. Photographies de Jean Demassieux (en haut à gauche), 1907	126
_ 128	Jean Demassieux en tenue coloniale, vers 1907	127
_ 129	Jean Demassieux et Yvette Passy	128
_ 130	Faire-Part du mariage de Jean Demassieux et Yvette Passy, 13 avril 1911	128

_ 131 Les invités du mariage d'Yvette Passy et Jean Demassieux (photo de famille).....	129
_ 132 Rue Carnot, Tourcoing	130
_ 133 Jean Demassieux, Caen 1912	130
_ 134 Situation autour de Vassincourt, le 9 septembre 1914 (Source Sambre-Marne-Yser)	131
_ 135 Prise de Vassincourt ("vue d'artiste" extraite de "En plein feu", 1914).....	132
_ 136 Rue de Vassincourt détruite, après la bataille.....	132
_ 137 Annonce passée par Sarah Demassieux dans Le Matin, 27 novembre 1914 (Source Retronews).....	133
_ 138 Yvette Demassieux avec ses trois fils Jean-Louis, Michel et Jacques vers 1924	133
_ 139 Louis Demassieux vers 1902.....	134
_ 140 La fin du Cheval, couverture du Petit Français illustré (Source Gallica).....	135
_ 141 Les malices de Plick et Plock, Petit Français illustré du 26/11/1898 (Source Gallica).....	135
_ 142 Louis Demassieux, vers 1908.....	137
_ 143 Louis Demassieux devant un creuset, vers 1908.....	137
_ 144 Louis et Nathalie Demassieux, vers 1909	138
_ 145 Louis Demassieux devant un microscope, vers 1910	139
_ 146 Un soldat de 1914 – André Roz (Source musée de Pontarlier).....	140
_ 147 Nathalie Demassieux avec son chien , vers 1940	141
_ 148 Alexandrine Demassieux avec son frère jumeau Louis, vers 1894 et en1896	142
_ 149 Alexandrine Demassieux en 1916	142
_ 150 Enfants Daures vers 1929.....	144
_ 151 Alexandrine et Charles Daures au Séba vers 1960	145
_ 152 Alexandrine Daures vers 1970.....	146

Index

Lieu

Alger, 59, 72, 89
Amélie-Lès-Bains, 118, 120
Arras, 29
Aumale (Algérie), 59
Autréville, 7
Baria (Cochinchine), 34
Bayonne, 120
Béziers, 120
Bonne Espérance (cap), 33, 41
Bruxelles, 63, 65
Caen, 134
Châlons-en-Champagne, 29, 122, 123
Châteaudun, 118
Cochinchine, 30
Compiègne, 68
Constantine, 82
Dellys (Algérie), 61
Dieppedale, 54
Étain, 11, 13
Fontainebleau, 99, 107
Fresnes-en-Woëvre, 7, 8, 106
Hendaye, 120
Horn (cap), 52
Laghouat, 79
Lambertie (la), 54
Langon, 120
Lyon, 38
Marmande, 54, 120
Marseille, 59
Martigny-les-Bains, 106
Meaux, 117
Meschers, 132
Metz, 27, 29
Millau, 54
Montpellier, 38
Moulins-Saint-Hubert, 7
Nancy, 13, 14
Narbonne, 54
Newport (Grande-Bretagne), 54
Nîmes, 38, 52, 53, 55, 57, 81
Nouvelle Calédonie, 41
Orléans, 116
Papeete (Tahiti), 46
Paris, 16, 120
Périgueux, 54
Pineulh, 54
Port-Vendres, 60
Rebeval (Algérie), 63, 92
Rosas (Espagne), 54, 63
Rouen, 54, 89, 116
Rueil, 122
Saïgon, 33
Sainte-Foy-la-Grande, 54
Sidi Ferruch (Algérie), 79

Tahiti, 39, 40, 49
Teravao (Tahiti), 49
Toul, 58
Toulon, 33, 38
Tourcoing, 134
Tunis, 66
Valparaiso, 49
Vaux-sur-Mer, 111, 132
Verdun, 8
Versailles, 122
Vichy, 63
Warcq, 13

Famille

Alexandrine, 148
Baudo Hortense, 8
Cadiot Émile, 38
Cadiot Jean, 55
Caré Antoine, 8, 16
Caré Elisabeth, 8, 16, 92
Casse Gilbert, 59
Charton Suzanne, 54
Clamageran André, 85
Clamageran Élise, 59
Clamageran Félix, 38, 54, 63, 127, 129
Clamageran Gabrielle, 55, 59, 120
Clamageran Germaine, 85
Clamageran Jean Germain, 54
Clamageran Jules, 63, 104, 141
Clamageran Louise, 63, 148
Clamageran Mathilde, 85
Clamageran Paul, 85
Clamageran Sarah, 38, 54, 55, 59, 60, 64, 65, 68, 76, 82, 85, 89, 96, 110, 112, 113, 114, 120, 122, 151
Clamageran Suzanne, 60, 63
Clamageran William, 59, 60, 85, 86
Daures Alexis, 149, 151
Daures Charles, 149, 151
Daures Delphine, 149
Daures Denis, 149, 151
Daures Francis, 149
Daures Philomène, 149
Daures Sixtine, 149
de Falguerolles Sabine, 115
Demassieux Alexandrine, 68, 72, 82, 83, 85, 92, 112, 114, 120, 121, 122, 150
Demassieux Antoine, 13, 68
Demassieux Claire, 8, 13, 92
Demassieux Famille, 111
Demassieux Gabrielle, 56, 60, 63, 64, 76, 77, 82, 83, 85, 86, 89, 91, 106, 112, 113, 115, 116, 120, 121, 139, 147, 152
Demassieux Hubert, 8, 9, 11, 16
Demassieux Jacques (ancêtre), 7

Demassieux Jean, 59, 60, 63, 64, 68, 76, 77, 78, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 91, 95, 102, 103, 109, 110, 112, 118, 121, 127, 135
 Demassieux Jean Nicolas, 8, 9
 Demassieux Jean-Louis, 138
 Demassieux Laurent, 115
 Demassieux Louis, 68, 72, 82, 83, 112, 118, 122, 139
 Demassieux Louis Nicolas, 8, 18, 63, 64, 65, 85, 89
 Demassieux Marie, 8, 56, 60, 63, 64, 65, 116, 148
 Demassieux Marie Claire, 13
 Demassieux Michel, 134
 Demassieux Paris, 122
 Demassieux Paulin, 8, 92
 Demassieux Sylvain, 115
 Demassieux Valentine, 58, 60, 63, 64, 76, 77, 82, 83, 85, 96, 110, 112, 113, 120, 122, 126
 Filatoff Nathalie, 143, 147
 Henches Anne, 122, 123
 Henches Jules, 118, 122
 Henches Suzanne, 120, 122
 Hérold Adèle, 104, 141
 Nairac Sara, 54
 Passy Yvette, 121, 132
 Paulian Jules, 91
 Périn Claire, 8
 Roberty Élise, 85
 Roberty Émile, 54, 85
 Roberty Jules, 54
 Roberty Louise, 54, 63, 89, 111
 Roberty Suzanne, 54, 112, 132
 Roberty Victor, 54
 Trocquemé Paul Chrysostôme, 54, 63, 112
 Trocquemé Suzanne, 91

Personnalité

André Louis (Général), 97, 98, 103

Baïlhaut Charles, 23
 Bizot de Charmois Gabriel (Général), 106
 Caloni Jean-François (Général), 141
 Chérif Ali, 93
 Coblentz Adrien (Capitaine), 97, 98, 99, 102
 Coffinières de Nordeck Grégoire (Général), 19
 de Chabaud-Latour François (Général), 52
 de la Celle Louis (général), 107
 de la Roque Paul (Général), 83, 85
 de Montluisant Charles (Général), 53
 Delafond Frédéric, 23
 Drumont Edouard, 95
 Gisclard Albert, 23
 Halphen Georges, 23
 Ham Nghi (Empereur), 90
 Jaudouin Gabriel, 102
 Lévy Auguste, 23
 Luzarche d'Azay (de) Roger, 99
 Marchal Charles, 93, 95
 Mekonnen (Ras d'Éthiopie), 103
 Perboyre Louis (Général), 97, 98
 Picard Alfred, 23
 Ranavalo (Reine), 90
 Rossel Louis, 23
 Roux Édouard (général), 107
 Samary Paul, 93
 Tartrat Gabriel (Général), 86
 Thomas Eugène, 107

Relation

Clémenson Jenny, 76
 Delanneau (famille), 76
 Grotz Auguste (pasteur), 38, 55
 Guéry Auguste, 55
 Ourcel Charles, 49
 Reclus Marie, 55

